



Peter Tompkins

LA VIE secrète DE LA NATURE

Vivre en harmonie avec les mondes
cachés des esprits de la nature

Guy Trédaniel
éditeur

**LA VIE
secrète
DE LA NATURE**

DU MÊME AUTEUR

La Vie secrète des plantes, Guy Trédaniel éditeur, 2018

La Vie secrète du sol, Robert Laffont, 1990

Titre original: *The Secret Life of Nature, Living in Harmony with the Hidden World of Nature Spirits from Fairies to Quarks*

© 1997, Peter Tompkins, published by HarperCollins Publishers Inc, 1997

© Guy Trédaniel éditeur pour la traduction française, 2018

Traduit de l'anglais par: Antonia Leibovici

ISBN: 978-2-8132-1753-0

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

www.editions-tredaniel.com

info@guytredaniel.fr

www.facebook.com/editions.tredaniel

Peter Tompkins

**LA VIE
secrète
DE LA NATURE**

Guy**Trédaniel** éditeur

19, rue Saint-Séverin
75005 Paris

*Dans chaque être humain dorment paisiblement des facultés qui
lui permettent d'acquérir une connaissance des mondes supérieurs.*

Rudolf Steiner

Sommaire

Préface.....	9
I Un canular ingénieux?.....	17
II Le sort du monde	33
III Le plus grand conte de fées	43
IV Voir, c'est croire.....	55
V Plongée dans le royaume des fées.....	73
VI Le royaume de fées universel.....	91
VII La chimie occulte.....	103
VIII Le cosmos traditionnel.....	121
IX À l'intérieur de l'électron.....	133
X Cosmologie orientale.....	145
XI Les êtres élémentaires.....	159
XII Les devas.....	175
XIII Les hiérarchies.....	189
XIV Les hiérarchies suprêmes	201
XV La Kabbale dévoilée.....	211
XVI Les mystères.....	225
XVII Les Grands Frères blancs.....	241

XVIII	Que faut-il faire	255
XIX	D'autres dimensions	265
XX	Voyager aux Pays-Bas	275
	Épilogue	287

Préface

En faisant des recherches pour rédiger *La Vie secrète des plantes* dans les années 1970, j'ai rassemblé nombre d'informations extraordinaires sur les esprits naturels, mais le livre était déjà trop long et – selon mon éditeur – trop « loufoque ». Mieux valait ne pas trop abuser de la crédulité des gens.

Les années ont passé, la documentation s'est accumulée, et à la fin des années 1980 j'ai trouvé le moyen d'inclure un chapitre dans les annexes du livre *La Vie secrète du sol*. Ce chapitre, dans lequel j'ai noté que les théosophes, étant des clairvoyants efficaces, peuvent égaler et même améliorer les travaux des physiciens spécialisés dans l'étude des particules élémentaires, a changé mon approche entière du domaine des esprits naturels et de la Nature.

Dans ce chapitre, je raconte comment, à la fin du siècle dernier, les théosophes Annie Besant et Charles Leadbeater ont décrit dans leur ouvrage *La Chimie occulte* la structure physique de tous les éléments connus à l'époque, y compris de certains isotopes qui n'avaient pas encore été découverts. Ils prétendaient avoir réussi cet extraordinaire exploit grâce à une formation intensive au yoga sous la direction d'un expert en Inde – cela les a dotés de la faculté désignée dans la vaste littérature yogique indienne sous le nom de « *siddhi* ». Ce pouvoir psychique permet aux yogis de développer

un organe de perception interne qui les rend capables d'adapter leur vision aux niveaux microscopiques.

Les travaux des deux théosophes ont été effectués en partie en Europe et en partie en Inde. Charles Leadbeater, couché sur le ventre sur une table de massage, visualisait psychiquement la structure interne des divers atomes, tandis qu'Annie Besant, assise en tailleur sur un tapis avec un bloc-notes dans son giron, esquissait l'agencement intérieur de tous les éléments connus à l'époque, l'un après l'autre.

L'effet de cet extraordinaire opus a été minime. Lorsque *La Chimie occulte* a été publiée pour la première fois, en 1895, les hommes de science ont rejeté ses étonnantes révélations, les considérant pure fantaisie. Un siècle allait pratiquement passer avant qu'une autorité dans le domaine de la physique, le Dr Stephen M. Phillips, feuilletant des livres rares au milieu des années 1980 à Los Angeles, tombe sur un exemplaire d'un vieux livre théosophique, *Physics of the Secret Doctrine*, de Kingsland, comprenant quelques diagrammes de *La Chimie occulte*.

De retour en Angleterre, Phillips, sa curiosité éveillée, a trouvé un exemplaire de la troisième édition de *La Chimie occulte* et, comme il le dit, a été « accroché ». Armé de la connaissance des théories les plus récentes de la physique des particules élémentaires, Phillips a été rapidement convaincu de l'exactitude des diagrammes avec lesquels Annie Besant et Leadbeater avaient illustré leur livre. Ils avaient décrit avec une minutie troublante tous les éléments connus à leur époque – de l'hydrogène à l'uranium, y compris plusieurs isotopes inconnus alors –, chacun accompagné du nombre exact de ce que nous appelons de nos jours « quarks », particules découvertes bien après la mort d'Annie Besant et de Leadbeater, et « subquarks », qui font l'objet de recherches approfondies actuelles. Mais nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

Ce n'est qu'à la fin des années 1970 que les physiciens ont pu postuler l'existence de six types différents de quarks – auxquels ils ont donné les noms facétieux de « *up* » (haut), « *down* » (bas),

« *charm* » (charme), « *strange* » (étrange), « *bosom* » ou « *beauty* » (beauté) et « *top* » (sommet) – accompagnés de leurs antiquarks correspondants. Les théosophes sont allés plus loin, décrivant précisément les subquarks, infimes particules sur lesquelles les physiciens modernes poursuivent des recherches minutieuses à l'aide de leur supercollisionneur désintégrateur d'atomes.

Le résumé fait par Stephen Phillips sur l'exploit des théosophes a posé un défi au monde de la physique : « Les nouveaux modèles obtenus en appliquant les lois de la physique théorique correspondent parfaitement aux diagrammes qui illustrent *La Chimie occulte*. »

Mes propres conclusions semblaient aussi provocatrices. Si Annie Besant et Leadbeater, utilisant leurs pouvoirs yogiques, pouvaient décrire avec précision la matière jusqu'à ses ultimes particules physiques, qu'en est-il de leurs descriptions tout aussi détaillées du Troisième Royaume, du domaine des esprits naturels ? Si les deux théosophes pouvaient décrire les quarks imperceptibles, pourquoi ne pas prendre en considération leur description d'un autre monde tout aussi invisible pour la plupart des gens, mais parfaitement réel pour les personnes sensibles, de Paracelse à Mme Blavatsky, de John Dee à Rudolf Steiner, dépeint par toutes les races de la terre – un monde de gnomes et de nymphes, de sylphes et de salamandres ?

Une telle approche peut fournir des données aussi surprenantes que celle rassemblées dans *La Vie secrète des plantes*, peut-être encore plus curieuses. Le mystère de la croissance des plantes – depuis les étranges et beaux spécimens de la flore amazonienne jusqu'à la marguerite ou le bouton d'or – ne peut-il être mieux expliqué par le soin tendre des esprits naturels invisibles que décrivent les clairvoyants théosophes que par les formules mathématiques impersonnelles ou les instructions immatérielles des gènes et de l'ADN ?

Rudolf Steiner, le clairvoyant Autrichien, probablement le plus grand philosophe de ce siècle, qui a développé l'anthroposophie

en partant de la théosophie, affirmait que les éléments – depuis l'hydrogène jusqu'à l'élément le plus complexe – pouvaient être motivés sciemment par l'intelligence. Annie Besant et Leadbeater recherchaient leur atome physique final dans le règne « astral » des fées. Pourquoi ne pas suivre leurs traces ?

Jusque-là, mon enthousiasme pour la recherche des fées avait été calmé par les contes expurgés des Frères Grimm et la pédanterie mielleuse du monde féerique de Disney. Il paraît évident qu'un monde des esprits naturels, plus véridique, plus brillant, plus animé doit revendiquer son existence.

Il y a vingt ans, quand j'avais pensé pour la première fois à entamer des recherches dans ce domaine, Sir George Trevelyan, sponsor anglais du Wrekin Trust, remarquable université ambulante, m'avait dit, à Findhorn, que si je voulais apprendre des choses sur les fées je devais étudier les travaux occultes de Rudolf Steiner. Il m'a fallu autant de temps parce que la Library of Congress possède 490 livres de Steiner ou traitant de son œuvre.

Pour Steiner, seul le savoir occulte, celui enseigné dans les écoles ésotériques de l'Antiquité, pouvait conduire à la connaissance du monde dont le nôtre est originaire et nous mener au monde des fées. Un tel savoir ne peut être obtenu à l'aide de nos facultés ordinaires – on peut y accéder uniquement par la clairvoyance ou par l'« extérieur » du corps, par des moyens « qui sont cachés dans l'âme, comme une graine dans le sol ». Selon Steiner, les données résultantes, « propriétés uniques et indivisibles du genre humain dans son ensemble », n'admettent pas plus d'interprétations différentes que les mathématiques.

J'ai abordé ensuite le domaine du chamanisme et fait d'autres recherches. Comme l'occultisme et le chamanisme sont des branches jumelles du même héritage de sagesse primordiale, j'ai découvert que le legs chamanique concernant les esprits naturels est en accord presque total avec celui des occultistes. Le grand anthropologue allemand Gerardo Reichel-Dolmatoff, expert des Indiens d'Amérique du Sud, a compilé une bibliographie de presque mille livres et articles rédigés par des universitaires,

concernant divers aspects du chamanisme dans le monde entier, traitant des traditions occultes telles que le voyage astral, les forêts pullulant d'esprits et le pouvoir curatif des plantes. Si les chamans n'étaient pas doués d'une certaine vision clairvoyante extrêmement subtile de la nature, particulièrement à propos des propriétés curatives de certaines plantes bénéfiques perdues parmi la masse de plantes d'une toxicité létale, les forêts seraient certainement jonchées des cadavres des expérimentateurs. Les chamans doivent apercevoir quelque chose dans une quelconque autre dimension.

La probité de la tradition chamanique, autrefois tournée en dérision comme une fantaisie primitive, a été reconsidérée récemment, et une grande partie de ses affirmations au sujet de la dimension spirituelle sous-tendant et soutenant la dimension physique ont été prises au sérieux par les spécialistes, dans des domaines allant de la psychologie à la physique. Cependant, l'aspect occulte de la tradition de sagesse primordiale est délibérément ignoré, quoi qu'il soit de bien des façons plus global que l'aspect chamanique, et aussi plus compréhensible pour l'homme occidental moderne. Pourquoi ?

En raison de l'opprobre faux et inutile accolé par un establishment ignorant ou ossifié aux auteurs occultes comme Leadbeater, Annie Besant, Blavatsky, Steiner. Cet opprobre perdure pour la plupart parce que les écrits de ces auteurs sont tout simplement trop « loufoques ». Ils ont tous été soumis à la vitupération ordinaire à l'époque victorienne, le plus souvent grivoisement sexuelle. Annie Besant, suffragette, activiste politique pour les droits des femmes, considérée par George Bernard Shaw comme la plus grande oratrice de son époque, a été mise au pilori non pas en raison de ses idées politiques, mais pour avoir expliqué trop précisément aux femmes pauvres les mécanismes de la contraception. Emprisonnée à Old Bailey comme pornographe, ce fut la première femme de Grande-Bretagne à assurer seule sa défense devant un tribunal et à obtenir un acquittement. Mais sa fille lui a été retirée par le grand chancelier d'Angleterre, sur le motif qu'en étant libre-penseur elle n'était pas capable de remplir son rôle de mère.

Leadbeater, anticipant l'intuition révolutionnaire de Wilhelm Reich à propos de la frustration sexuelle et de la violence compulsive, du sadisme et de la guerre qu'elle engendre, a été ostracisé, accusé de « molester » les petits garçons lorsqu'il a affirmé que la masturbation était un soulagement plus sain que la violence. La réputation de Madame Blavatsky a été détruite par un coup monté fomenté par la British Society for Psychic Research, qui l'a accusée de mentir et de truquer les phénomènes surnaturels. Le siège social remarquablement esthétique de la société anthroposophique de Steiner à Dornach, en Suisse – dont les éléments avaient été dessinés, façonnés et peints à la main par Steiner en personne, dirigé par une inspiration spirituelle –, a été complètement détruit dans un incendie allumé paraît-il par un prêtre catholique qui était jaloux de la brillance de l'exégèse de la doctrine chrétienne faite par Steiner. Ces pionniers de l'occultisme s'efforçaient de rendre compréhensible pour l'Occident l'ancienne sagesse de l'Orient, tentative qui menaçait, et menace encore, de faire éclater les croyances établies et les carrières qui s'y reposent. Leurs adversaires s'y opposaient donc.

À présent que l'aspect chamanique de l'histoire des esprits naturels a été dûment accepté pour son étonnante intégrité et cohérence, n'est-il pas temps de renoncer au scepticisme résiduel à propos de la tradition occulte ?

J'aborde le sujet comme un journaliste relatant une information extraordinaire soumise par les clairvoyants – des données qui parfois défient réellement l'imagination –, et, en fin de compte, je trouve leurs preuves si irréfutables et si logiques que, même si je ne suis pas moi-même clairvoyant, je suis maintenant enclin à adhérer à leur conviction que pour régler tous les maux et les problèmes de notre monde nous devons apprendre à entrer en communion avec le monde des esprits naturels et avec les hiérarchies angéliques dont ils proviennent. Pour atteindre ce but, Rudolf Steiner a tracé au début des années 1920 les étapes nécessaires pour une initiation moderne à la sagesse des mystères anciens, une initiation en essence identique à celle qu'on trouve dans la tradition

chamanique. Mais, même si on n'atteint pas ce but élevé au cours de son existence, l'accès à l'information change indubitablement l'approche qu'on a de la vie. Pour moi, ce changement a été radical.

Lorsque je me promène dans la forêt, je ne vois pas des esprits, mais je les perçois tout autour de moi, et je ne me sens plus seul. Ma communion avec les plantes, qui n'est plus métaphorique, devient réelle lorsque j'inspire sciemment la vie de leurs feuilles et rends le cadeau transmué par mes poumons, conscient que les sylphes et les ondines ont converti ces feuilles à partir du soleil. Je me sens chez moi dans le monde, et j'applique les leçons données par Merlin au jeune roi Arthur, telles qu'elles m'ont été enseignées par mon professeur d'anglais, T. H. White, quand j'étais à l'école : *Sois ce brochet ! Sois ce faucon ! Sois ce chêne !*

La nature entière se pare d'habits magiques. Comme Aleister Crowley, je nage dans la nature comme un poisson dans la mer, et la nature nage en moi comme la mer dans un poisson ! Même l'existence des tiques, des puces et des moustiques trouve une explication quand on l'attribue à la pléthore de pensées nuisibles générées par les êtres humains. Je ne me laisse plus déboussoler par toutes les inepties, les médiocrités et les injustices d'un establishment politico-scientifique totalement corrompu ; je suis maintenant plus optimiste, certain qu'eux aussi vont rectifier leurs points de vue. Au lieu de reculer à la vue d'une personne physiquement et spirituellement déplaisante, je me réjouis maintenant à l'idée que sans une certaine grâce divine cette personne pourrait être moi, et en quelque sorte elle l'est. Et le fait de réaliser que rien de ce qu'on fait, de ce qu'on dit, de ce qu'on pense, ne peut échapper au regard scrutateur d'une vaste audience amicale – les yeux grands ouverts, regardant émerveillée depuis le sous-bois – attendant impatiemment d'applaudir l'ultime manifestation d'un geste droit, noble ou aimant, donne à réfléchir.

Les lecteurs du monde entier m'écrivent encore que *La Vie secrète des plantes* a changé radicalement leur façon de regarder la nature, ainsi que leur mode de vie. J'espère que ce livre fera de même, ou davantage.

I

Un canular ingénieux ?

En 1920, Arthur Conan Doyle, créateur de Sherlock Holmes, ce parangon des détectives imaginaires, a été lui-même impliqué dans une enquête réelle, peut-être la moins stéréotypée du siècle et la plus mystérieuse pour lui : le monde des fées. Pour lui, les incidents entourant cette enquête étaient « soit le canular le plus complexe et le plus ingénieux jamais mis en scène, soit... un événement qui par sa nature allait faire date dans l'histoire humaine ».

Spiritualiste convaincu et auteur d'ouvrages sur le spiritisme, Conan Doyle, alors sexagénaire, à l'apogée de sa popularité de romancier et de dramaturge, a été entraîné dans cette enquête particulière par un récit qu'il avait accepté d'écrire pour le *Strand Magazine*, mensuel anglais illustré. Le récit traitait de personnes habitant différentes régions de l'Angleterre, ainsi qu'en Écosse, au pays de Galles et en Irlande, qui prétendaient être capables de voir et de décrire les « lutins ». Conan Doyle avait rassemblé un « nombre surprenant de cas » à propos des créatures chimériques appartenant au monde des fées.

L'article devait être un reportage sur le terrain. Conan Doyle écrit : « Les preuves étaient si complètes et si détaillées, appuyées par de tels personnages connus, qu'il était difficile de croire qu'elles étaient fausses. »

Pour se justifier de ses incursions dans un monde de fées si mystérieux, Conan Doyle souligne que dans le monde rationnel de la physique nous voyons les objets uniquement dans les limites très étroites de leur bande de fréquence, le spectre des couleurs visibles –, des vibrations infinies, invisibles pour la plupart des êtres humains, se situant aux deux extrêmes. « Si nous pouvons concevoir l'existence d'une race d'êtres formés d'une substance qui émet des vibrations plus courtes ou plus longues, ses membres seraient invisibles, sauf si nous pouvions adapter notre vision aux ultraviolets ou si eux pouvaient s'accorder aux infrarouges », écrit Conan Doyle.

Comme le dit Conan Doyle, « si une haute tension électrique peut être transformée par un dispositif mécanique en une tension plus basse, adaptée à d'autres usages, alors il est difficile de comprendre pourquoi quelque chose d'analogue ne pourrait se produire avec les vibrations de l'éther et les ondes lumineuses ».

Thomas Edison et Nikola Tesla, magnats de l'électricité, contemporains de Conan Doyle, auraient certainement été d'accord avec cette affirmation, car tous les deux travaillaient activement à des appareils permettant de communiquer avec les esprits des morts et les esprits du monde des fées, et si possible de les photographier.

La logique théosophique de base soutenait une assertion, basée sur des millénaires de sagesse orientale et de longues recherches occultes – le corps physique est formé de sept phases différentes de la matière : solide, liquide, gazeuse, plus quatre autres phases « éthériques » plus subtiles, s'interpénétrant mutuellement. En outre, le moi immortel utilise sept corps distincts constitués de longueurs d'onde de plus en plus élevées, s'interpénétrant aussi mutuellement, ce qui permet à l'individu d'opérer sur plusieurs plans d'existence : physique, éthérique, astral, mental et supérieur.

Le contentement philosophique de Conan Doyle a été ébranlé par une lettre reçue le 21 juin 1920, contenant deux des plus extraordinaires photographies qu'il eût jamais vues. L'une représentait une jeune fille anglaise tenant délicatement la main d'un gnome en train de danser, l'autre montrait le visage d'une fillette observant un groupe d'êtres qui ressemblaient à des dryades, dansant sur une estrade.

À première vue, Conan Doyle pensa que les photographies étaient des trucages astucieux, des faux achevés, « un canular scandaleux ». Revêtant son déguisement holmesien, Conan Doyle décida de dénoncer cette supercherie.

La femme qui avait envoyé à Conan Doyle les photographies lui dit qu'elle les avait obtenues de son cousin, Edward L. Gardner, président de la Loge Blavatsky, succursale principale de la Société théosophique d'Angleterre. Gardner, qu'elle décrivait comme « une personne sérieuse, réputée pour son caractère et sa rectitude », avait utilisé les photographies pour illustrer une conférence théosophique au sujet « des plans de vie éthérique et astral ».

Conan Doyle écrivit immédiatement à Gardner, en expliquant son intérêt, soulignant à quel point il était important que les faits soient présentés au public. Il suggéra qu'une enquête indépendante soit lancée avant qu'il soit trop tard. Pouvait-il (Doyle) examiner les négatifs originaux dont avaient été tirées les photographies ?

Gardner lui répondit qu'il était disposé à l'aider de toutes les manières possibles, qu'il avait obtenu les plaques originales et les avait déjà soumises à un examen professionnel minutieux par « les deux experts photographes les plus connus, un à Harrow et un à Londres ».

* La Société théosophique, fondée à New York en 1875 sous les auspices de Helena P. Blavatsky, était consacrée à « l'étude et l'explication de l'occultisme, à la mise en valeur de l'importance primordiale des religions orientales et à l'exploration des mystères cachés de la nature et des pouvoirs cachés dans l'être humain. »

Le premier avait déclaré que les plaques étaient parfaitement authentiques et sans aucune trace de truquage, bien qu'inexplicables. Le second, qui avait déjà démasqué plusieurs faux « psychiques », était également tout à fait convaincu de l'authenticité des négatifs.



Gardner expliqua que lorsqu'il était allé à bicyclette à Harrow pour voir le premier expert, un certain M. Snelling habitant au 26, The Bridge, Wealdsone, celui-ci s'était exclamé étonné : « C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue ! Une seule exposition ! Les personnages ont bougé. Rien à dire, c'est une photographie authentique ! D'où vient-elle ? »

Gardner ajouta que M. Snelling était un expert qui avait travaillé pendant plus de trente ans avec une grande firme photographique,

Illingsworth, où il avait réalisé « de belles études en lumière naturelle et en studio ».

Snelling, décrit par Gardner comme un petit homme débraillé avec des cheveux indisciplinés et de grands yeux perçants, dont les doigts étaient d'habitude tachés de produits chimiques, a corroboré aussi les faits : les deux négatifs étaient parfaitement authentiques, des photographies non truquées, des expositions uniques prises à l'extérieur. Il a souligné qu'il lui serait très facile de découvrir toute double prise de vue, et il a été amusé par l'idée qu'un quelconque expert anglais puisse le tromper avec une photographie truquée. Selon Snelling, bien qu'en montrant le mouvement de personnages surnaturels, les négatifs ne portaient aucune trace d'un quelconque traitement en studio à l'aide de modèles en carton ou en papier, d'arrière-plans sombres, de figures peintes ou tout autre essai de subterfuge. « Pour moi, les deux sont authentiques, des photographies auxquelles on n'a pas touché. »

La lettre poussa Conan Doyle à aller à Londres pour rencontrer Edward Gardner, personnage élégant d'une dizaine d'années son cadet, arborant un nœud papillon coloré. Il le décrit comme « calme, équilibré et réservé, absolument pas le type du visionnaire ».

Gardner, impressionné par la carrure de Conan Doyle et par sa prestance toute militaire, lui montra les deux négatifs et quelques remarquables agrandissements de photos, que celui-ci trouva « belles au plus haut point... La grâce exquise des elfes volants était difficile à décrire ».

Conan Doyle emmena immédiatement les négatifs aux bureaux de la société Kodak, à Kingsway, où il rencontra un certain M. West, ainsi qu'un autre expert de la société.



Après un examen minutieux, aucun des deux ne découvrit une quelconque preuve de falsification ou de surimpression.



La possibilité que ces photos d'elfes aient réellement été prises au nord de l'Angleterre « dans des circonstances qui paraissaient exclure la fraude » semblait à Conan Doyle aussi importante que la découverte du Nouveau Monde, réputée avoir été faite par Christophe Colomb.



Pour Conan Doyle, il était évident que, si les photos et la façon dont elles avaient été prises pouvaient résister à toute critique, elles allaient susciter une attention considérable. « Ce ne serait pas exagéré de dire qu'elles allaient faire date dans la pensée humaine. »

Au déjeuner à son club, l'Athenaeum, Conan Doyle montra les épreuves à son ami Sir Oliver Lodge, physicien renommé, dont il respectait l'opinion. Lodge, membre de la British Society for Physical Research, Sir William Crookes, inventeur du tube cathodique, précurseur de l'écran de télévision, ainsi que d'autres hommes de science réputés, avaient commencé à s'intéresser au phénomène de ce qui était désigné par le terme de « monde éthérique ».

Les quatre phases de la matière éthérique, plus subtiles que les phases solide, liquide et gazeuse, ont été appelées par le théosophe Charles Leadbeater « E1 », « E2 », « E3 » et « E4 », cette dernière étant la plus subtile.

Première étape vers une éventuelle authentification des photos, il a été convenu que Gardner se rende dans le Yorkshire pour rencontrer les parents des filles, M. et Mme Eddie Wright, sur la propriété desquels les photos étaient réputées avoir été prises.

À la mi-juillet 1921, comme il avait été entendu, Gardner prit le train pour Bradford, grand centre industriel dans la vallée de l'Aire, au pied des Pennines anglaises, « sans aucun parti pris ».

Gardner arriva dans la ville de Bradford par un bel après-midi d'été. Il prit un train pour le village de Cottingley, coin pittoresque du Monde Ancien, à moitié dissimulé dans une faille des hautes terres. À la périphérie du village, Gardner trouva le cottage des Wright au 31, Lynwood Terrace. Mme Wright, une femme enjouée, dans la quarantaine, appelée Polly, l'accueillit et le présenta à sa fille Elsie, jolie fille de seize ans, élancée, svelte, avec une masse de cheveux auburn retenue par une bandelette dorée.

En attendant que M. Wright rentre du travail, la mère et la fille racontèrent à Gardner l'histoire des photographies.

Trois ans plus tôt, en juillet 1917, alors qu'Elsie venait d'avoir treize ans, sa cousine âgée de dix ans, Frances Griffiths, leur avait rendu visite venant d'Afrique du Sud. Les filles avaient passé beaucoup de temps ensemble dans le vallon derrière le cottage, où Elsie prétendait avoir vu toutes sortes de lutins, elfes, gnomes et autres habitants de la forêt, avec lesquels elle avait joué depuis sa petite enfance.

Mme Wright admit avoir prêté peu d'attention à ce que les enfants lui avaient raconté à propos des elfes, car elle avait attribué les récits à une simple fantaisie ou à leur imagination. Un dimanche, pendant le déjeuner, Elsie avait demandé si elle pouvait emprunter

l'appareil photo de son père pour leur prouver que les fées existaient réellement.

À ce point du récit de Mme Wright, M. Wright rentra de son travail de gérant d'une petite propriété voisine. Décrit par Gardner comme « un type cordial du Yorkshire, direct, qui ne mâche pas ses mots, doté d'humour et d'un caractère enjoué », M. Wright s'assit devant son thé, et expliqua en riant qu'il avait d'abord refusé de prêter l'appareil photo, un Midge à plaques 8,2 × 10,8 cm que lui avait offert un parent, car il ne voulait pas « que les filles lui abîment ses plaques. » Mais les filles avaient tellement insisté que, finalement, il avait chargé une seule plaque dans le boîtier et avait montré à Elsie comment prendre une photo.

Moins d'une heure plus tard, les filles étaient revenues et l'avaient prié de développer la plaque, car « elles avaient pris une photo ».

M. Wright expliqua qu'il avait emporté la plaque dans le placard de l'arrière-cuisine, où il l'avait développée. Avec Elsie glissée à côté de lui, il avait mis la plaque dans une cuvette, s'attendant à découvrir seulement une tache floue. Il avait été étonné de voir apparaître, presque immédiatement, des silhouettes sombres qu'il avait prises pour des cygnes. Quand Elsie les avait vues, elle avait crié à Frances : « Les fées sont sur la plaque ! »

Frances, qui attendait à l'extérieur, avait bondi de joie et poussé des cris aigus de plaisir.

L'épreuve par noircissement direct obtenue par M. Wright étonna beaucoup celui-ci. Bien que rien de ce qu'il put dire n'incitât les enfants à donner une autre explication hormis celle qu'elles avaient vraiment photographié des fées, il resta convaincu que les personnages apparaissant sur l'épreuve devaient avoir été faits de papier ou d'un quelconque autre matériel.

Wright assura à Gardner qu'il s'était rendu dans le vallon pour chercher des morceaux de papier et que son épouse et lui avaient fouillé de fond en comble la chambre à coucher des filles lorsque celles-ci étaient sorties, sans trouver aucune preuve de tricherie.

Un mois plus tard, Elsie avait pris une autre photo, qui montrait une fée haute d'environ vingt-cinq centimètres bondissant près du visage de Frances.

Gardner, essayant de faire subir à Elsie un contre-interrogatoire, lui demanda si elle voulait lui montrer l'endroit où avaient été prises les photos.

Derrière le cottage, le jardin longeait un vallon couvert d'une végétation folle, où un mince ruisseau, le « ru », descendait en cascade vers l'Aire, rivière distante d'environ un kilomètre. En conduisant Gardner, Elsie l'informa qu'elle n'avait aucun pouvoir sur les actions des fées, et que la seule façon de les « charmer » était de s'asseoir tranquillement en concentrant calmement son esprit sur elles. Si de faibles frémissements ou mouvements au loin annonçaient la présence des fées, elle allait leur faire signe pour leur indiquer qu'elles étaient les bienvenues. Elsie ajouta que, s'il n'y avait pas trop de bruissements dans les bois, on pouvait entendre au loin le son aigu des pipeaux.

Gardner trouva un endroit qui était indubitablement celui montré par l'une des photos et remarqua plusieurs grands champignons vénéneux sur la berge du ruisseau ; il en ramassa deux pour les ramener chez lui.

Elsie lui montra où elle s'était agenouillée pour prendre la photo de son amie Frances entourée par un groupe d'elfes qui dansaient. Elle rappela à Gardner qu'elle avait vu des créatures féeriques et avait joué avec elles depuis aussi longtemps qu'elle pouvait s'en souvenir.

De retour au cottage, Gardner testa le talent en dessin d'Elsie et remarqua que, même si elle pouvait esquisser facilement un paysage, les personnages féeriques qu'elle essaya de dessiner pour représenter ceux qu'elle prétendait avoir vus étaient « maladroits et sans ressemblance aucune avec ceux des photographies ».

Lorsqu'il suggéra au père d'Elsie que Sir Arthur Conan Doyle pourrait utiliser les photographies, Wright hésita, et, lorsqu'on lui offrit

de les payer, il refusa fermement, affirmant que, si elles étaient authentiques, elles ne devaient pas être avilies par l'appât du gain. Avec quelques difficultés, Gardner fit accepter à Wright le principe de leur publication, à la condition expresse que le nom de la famille et du village ne soient pas mentionnés.

Dans son compte rendu à l'intention de Conan Doyle, Gardner disait qu'il avait été impressionné par le fait que les motivations les plus plausibles pour une fraude, l'argent et la notoriété, étaient manifestement absentes. Il se disait impressionné par la sincérité et la bonne foi du témoignage des Wright, qu'il considérait indubitablement honnêtes. Il était certain que s'il y avait une quelconque intention peu honorable ou une intention de trucage des photographies, c'était sans leur connaissance.

Satisfaits sur ce point capital, Conan Doyle et Gardner convinrent de publier les photographies, accompagnant un récit qui est paru en 1922 dans le numéro de Noël du *Strand Magazine*.

Se rendant compte qu'un événement tel que la publication des « photographies de fées » provoquerait une certaine agitation et qu'ils allaient avoir besoin de preuves supplémentaires aussi irrécusables que possible, Gardner suggéra de pourvoir Elsie et Frances d'appareils photo et de deux douzaines de plaques, pour leur permettre de prendre d'autres photos.

Frances, qui vivait à l'époque à Scarborough, lieu de vacances traditionnel des classes ouvrières, sur la côte nord-est de l'Angleterre, a été invitée à passer une partie des vacances d'été à Cottingley avec Elsie.

Gardner acheta deux excellents appareils photo Cameo à soufflet, utilisant des plaques à exposition unique, et demanda à l'usine d'Illingsworth de lui fournir deux douzaines de plaques 8,2 × 10,8 cm, marquées de façon que seuls le directeur de l'usine et ses techniciens puissent les identifier après utilisation.

En effectuant un second voyage à Cottingley, Gardner donna aux filles les appareils et leur montra la façon la plus simple de les

utiliser, leur conseillant de se rendre dans le vallon seulement par les belles journées ensoleillées pour « charmer » les fées. Il leur expliqua aussi les précautions les plus évidentes et les plus faciles à prendre à propos de la lumière et de la distance.

Gardner raconta à Conan Doyle qu'il avait découvert que Frances avait des facultés de médium, expliquant qu'il entendait par là que son corps « éthérique » contenait « un ectoplasme aux mailles plus lâches » que la normale, « ectoplasme que les esprits naturels pouvaient avoir utilisé pour épaissir leurs propres corps suffisamment pour être pris dans le champ de l'appareil photo ».

Gardner affirmait que les deux filles étaient « de bonnes clairvoyantes, tout à fait naturelles, car n'ayant pas conscience de leurs facultés ». Il disait aussi qu'elles possédaient l'avantage d'apercevoir seulement « la zone physique la plus subtile, mais rien au-delà, leur perception extra-sensorielle étant strictement limitée ; pour cette raison, le point de mire de leur clairvoyance était très peu perturbé ou déformé ».

Gardner ne resta pas à Cottingley pour assister à la prise d'autres photographies des fées, expliquant qu'il avait l'impression que sa présence risquait d'empêcher l'apparition sur les plaques de quoi que ce soit.

Il admit : « Il est certain que les fées ne sortiront pas des arbustes et des plantes si le visiteur humain n'est pas bienveillant. Il ne suffit pas qu'un tel visiteur possède une mentalité bienveillante, il doit faire montre d'une sympathie émotionnelle chaleureuse, il doit être aussi innocent et simple qu'un enfant. »

* Webster décrit l'ectoplasme comme une couche externe de protoplasme, cette dernière étant considérée comme « la seule forme de matière dans laquelle se manifeste le phénomène de la vie ». Pour les occultistes, l'ectoplasme est une composante temporairement expulsable du corps humain – amorphe, nuageuse, floconneuse, vaporeuse, gri-blanc – épaissie jusqu'à une forme tangible par les facultés psychiques particulières exercées inconsciemment par de rares personnes.

Les jeunes filles ont encouragé Gardner en lui disant qu'elles pensaient qu'il lui faudrait environ deux mois pour s'habituer aux fées, ou plutôt pour que les fées s'habituent à lui. Modestement, il leur assura qu'il doutait pouvoir cultiver la qualité nécessaire même en cet espace de temps, dont, de toute façon, il ne disposait pas.

Durant le mois d'août 1921, il plut pratiquement sans discontinuer sur l'Angleterre. Les jeunes filles, qui savaient que les fées n'apparaissaient pas par temps couvert, purent se rendre dans le vallon seulement pendant environ une heure, quand le soleil se montra avec éclat, leur permettant de prendre deux clichés, puis un troisième.

Les trois plaques ont été envoyées à Gardner par la poste avec un mot d'excuse sincère : « Possible qu'elles ne soient pas très bonnes, mais deux sont assez claires. »

Au développement, une photographie claire montra une fée se tenant en équilibre sur un buisson, offrant une fleur à Elsie. L'autre montrait un elfe bondissant gaiement devant le visage de Frances. Elsie raconta que l'elfe bondissant avait sauté plusieurs fois devant Frances, mais, que lorsqu'elle avait pris la photo, l'elfe avait sauté si près que sa cousine avait reculé sa tête « gâchant presque tout ».

Elsie expliqua que la troisième photo avait été prise au hasard, parmi les herbes au bord d'une flaque d'eau près du ruisseau, où les filles avaient aperçu un mouvement. Espérant un bon résultat, elles avaient pris la photo d'un « personnage élancé ».

Cette troisième photographie s'est avérée la plus intéressante. Elle montrait un enchevêtrement luxuriant d'herbes et de campanules, entre lesquelles apparaissaient des personnages et des visages féeriques. Gardner s'est rendu compte que les caractéristiques de la photo étaient extrêmement précieuses pour une analyse. La photo montrait également un berceau de verdure ou une voûte de fleurs, chose rarement rapportée dans les annales de l'observation des fées. Des observateurs de fées confirmés ont dit à Gardner que la photo semblait avoir saisi les fées se livrant à

un « bain magique ». Ils parlent d'un récipient fortifiant en forme de cocon, utilisé après de longues incantations pour éloigner le temps couvert et brumeux.

Gardner a immédiatement emmené les négatifs chez le directeur d'Illingsworth, qui, après les avoir examinés attentivement, a confirmé qu'ils provenaient des plaques qu'il lui avait fournies. Le directeur a ajouté qu'il ne pouvait pas s'engager à authentifier ce qui apparaissait sur les deux premières plaques, mais a été catégorique à propos de la troisième : « Impossible à truquer. »

D'énormes agrandissements ont été tirés et soumis à des analyses rigoureuses pour déceler tout signe de papier, toile, peinture ou tout autre matériel pouvant avoir été utilisé pour imiter des personnages féériques. Une recherche approfondie a été faite sous grossissement élevé pour voir si un fil pouvait avoir été dissimulé, qui aurait expliqué l'elfe bondissant. On n'a rien trouvé.

Pourvu de ces nouvelles preuves, Gardner écrivit de nouveau à Conan Doyle : « Il n'est pas facile de communiquer le sentiment d'intégrité que j'ai ressenti à la fin de l'enquête. Pour le partager vraiment, on doit rencontrer les parents et les enfants comme je l'ai fait. Je ne peux noter ici que ma propre conviction de l'authenticité de ces cinq photos, dans tous les sens du terme. Il a fallu beaucoup de temps et d'attention pour m'en convaincre, mais je peux affirmer que l'enquête a été minutieuse. »

Après la publication de cet article dans le *Strand*, il y eut tellement de demandes d'information de la part d'un public excité que le *Daily News & Westminster Gazette* a chargé l'un de ses meilleurs reporters de faire des recherches à la campagne « pour découvrir la vérité, afin de dénoncer la supercherie ».

Lui-même originaire du Yorkshire, le reporter a eu le bon sens de commencer son enquête à Bradford. En suivant toutes les rumeurs, il est bientôt arrivé à la famille Wright de Cottingley, où il a interviewé séparément la mère, le père et la fille. Il a ensuite visité le vallon pour vérifier que c'était bien l'endroit

photographié. Il a visité tous les laboratoires photographiques de la région et a consulté beaucoup d'autres sources d'information. Les amis de la famille Wright ont été questionnés avec une minutie particulière. Tout cela sans résultat. Le reporter n'a pas trouvé quoi que ce soit de même vaguement suspect. N'ayant pas découvert de faille, il a conclu son récit ainsi : « À la fin, j'en étais presque arrivé à croire aux fées. »

II

Le sort du monde

L' intérêt suscité par l'article sur les fées a été si grand que Conan Doyle et Gardner ont décidé de chercher encore plus soigneusement des réponses. Ils voulaient voir s'ils arrivaient à établir comment les fées pouvaient impressionner une plaque photographique, pourquoi il y avait des fées dans le vallon, et de quelle manière un phénomène si extraordinaire pouvait être réconcilié avec la physique moderne.

La première action de Gardner a été de contacter un ami clairvoyant qui affirmait être capable de voir les fées. Loin d'être cinglé, son ami, le major Geoffrey Hodson, avait été officier pendant la Première Guerre mondiale dans les blindés. Conan Doyle le considérait comme « un honorable gentleman qui n'avait ni le désir de tromper, ni nulle raison imaginable de le faire ».

Gardner se figurait que Hodson pourrait vérifier les affirmations des filles de Cottingley et, avec de la chance, obtenir une autre série de photos.

Comme Gardner, Hodson était membre de la Société théosophique, étudiait le bouddhisme, pratiquait le yoga – au premier abord, il avait considéré les fées comme de simples produits de l'imagination. Il avait changé d'opinion grâce à une expérience inopinée, qui avait transformé aussi sa vie. La première rencontre de Hodson avec le monde des fées était arrivée d'une façon inattendue. Cherchant du travail après la guerre, Hodson s'était installé à Preston, dans le Lancashire, ville industrielle de filatures de coton, pour organiser un club de garçons consacré à la réhabilitation des jeunes libérés des établissements correctionnels.

Avant d'acheter une maison à Preston, Hodson et son épouse ont loué des chambres dans un vieux manoir, dont le confortable salon était orné d'une jolie cheminée. Selon le récit de Hodson, son fox-terrier noir et blanc, Peter, s'installait devant la cheminée et regardait le feu, particulièrement l'hiver. Un jour, sans raison apparente, Peter a abandonné le feu en faveur d'un coin plus éloigné de la pièce, où il s'est assis en regardant fixement dans l'espace. Quand le chien eut répété ce comportement bizarre plusieurs soirées de suite, Hodson décida d'en trouver l'explication. Assis à côté de Peter, « il intensifia ses facultés de clairvoyance en pratiquant le yoga ».

Le résultat fut si inattendu pour Hodson qu'il allait influencer tout le reste de sa vie. Il raconte avoir vu un grand ovoïde lumineux, de couleur lavande, rempli de petits personnages « ayant l'aspect traditionnel des farfadets, des elfes, des fées et de leurs semblables ».

Hodson raconte que l'ovoïde s'était ouvert progressivement, pour libérer les petites créatures, qui « s'envolèrent dans toute la pièce, certaines s'installant sur la cimaise, d'autres sur l'encadrement de la porte, tandis qu'une – qui ressemblait à un farfadet – se promenait en se pavanant sur le devant du foyer, vers lequel Peter était revenu ».

Espérant trouver un possible sens à cette étrange aventure dans le royaume des fées, et même une direction spirituelle, Hodson commença immédiatement à examiner plus attentivement les

petites créatures. Comme les visites se répétèrent un certain nombre de soirées, Hodson dicta ses observations à son épouse. Le résultat fut un manuscrit assez volumineux, qui ouvrit tout un nouveau monde aux Hodson. Ce qui avait commencé comme une quête uniquement personnelle du savoir occulte changea bientôt du tout au tout la vie du couple.

Captivés par leur découverte, les Hodson ont passé la plupart de leurs loisirs dans les champs et les forêts du Lancashire au cours du printemps et de l'été 1919. Ils ont voyagé en moto et side-car à travers les montagnes et les landes, prenant des notes détaillées sur les différents types de fées et d'esprits naturels découverts dans la campagne. Leur chien Peter, qui les accompagnait dans ces expéditions, assistait tranquillement aux recherches.

C'est ainsi que Hodson attira l'attention de Gordon, qui trouva rapidement le moyen de convaincre le major de l'assister dans l'enquête sur les fées de Cottingley. Avec une grande bonhomie, selon Gardner, Hodson accepta de sacrifier ses maigres vacances d'août 1921 pour se rendre à Cottingley.

Cet été-là, le temps fut assez mauvais dans l'ensemble, mais s'améliora suffisamment pour que Hodson et les filles puissent se promener dans le vallon ou s'asseoir près du ruisseau. Hodson prenait des notes sur ce qu'il pouvait voir, ainsi que sur ce que les filles voyaient. Selon lui, le vallon fourmillait de nombreuses formes de vie élémentaire, parmi lesquelles des dryades, des gnomes et des gobelins, et jusqu'à quelques rares ondines flottant dans le ruisseau.

Hodson choisissait un objet psychique, désignait sa direction et demandait aux filles de le lui décrire. Il affirma que, proportionnellement à leurs facultés, les descriptions des filles étaient correctes, mais que leurs pouvoirs de clairvoyance étaient plus limités que les siens.

Le 12 août, alors qu'ils étaient assis tous les trois sur un tronc d'arbre dans un bosquet de hêtres près de Cottingley, Hodson observa les filles, qui regardaient deux minuscules dryades courant

vers eux. Les dryades, telles qu'Elsie les décrivit, portaient un vêtement serré d'une seule pièce, luisant comme s'il était humide. Leurs mains et leurs pieds étaient d'une grandeur disproportionnée, leurs jambes minces, leurs oreilles grandes et pointues, leurs bouches larges et édentées. S'arrêtant net, les dryades fixèrent les humains avec un amusement manifeste, mais sans aucune peur. Puis, quand Frances s'approcha, elles se retirèrent, l'air alarmé.

Hodson et les filles aperçurent dans un champ des personnages de la taille des gnomes, avec des visages bizarres, se contorsionnant grotesquement. Elsie discerna trois formes séparées, se fondant les unes dans les autres. Hodson, dont les facultés de clairvoyance étaient plus puissantes, vit immédiatement tout le groupe.

Hodson nota dans son petit livre: « Elsie voit une belle fée assez près: elle est nue, avec une chevelure dorée, et s'agenouille dans l'herbe, regardant vers nous les mains sur les genoux, en souriant. C'était un visage très beau, et son regard me fixait. Le personnage s'approcha jusqu'à un mètre et demi de nous, et s'effaça après qu'on eut noté sa description. »

Hodson observa un groupe de personnages féminins jouant à un jeu analogue à une ronde enfantine, dansant en un cercle « pareil à la grande chaîne des Lanciers ». Le but du jeu semblait être la création d'un tourbillon « qui tournait en montant jusqu'à une hauteur d'environ un mètre au-dessus du sol; dans les parties du champ où l'herbe était plus épaisse et plus foncée, les créatures féeriques semblaient s'agiter davantage ».

Dans le ruisseau même, près d'une grande pierre, au niveau d'une petite chute d'eau, Hodson aperçut un esprit aquatique, totalement nu, d'une blancheur rosée aveuglante, avec un beau visage et une longue chevelure, qu'il peignait avec ses doigts.

Deux jours plus tard, le 14 août, par une soirée éclairée par la lune, à neuf heures, les filles conduisirent Hodson dans un champ où foisonnaient les farfadets, les fées, les elfes et les gnomes. Hodson raconte que Frances voyait de minuscules fées dansant en cercle, étirant leurs corps jusqu'à atteindre quarante-cinq centimètres,

tandis qu'Elsie apercevait des fées montant et descendant lentement en flottant avant de se mettre au repos sur l'herbe. Hodson vit des couples hauts de trente centimètres, femelles et mâles, vêtus de matériaux éthériques, pareils à des fantômes, dansant lentement, avec des mouvements analogues à ceux de la valse.

Le soir suivant, à dix heures, dans un champ éclairé par une petite ampoule photographique, Elsie aperçut un groupe de gobelins de la taille des farfadets, différents des dryades, ressemblant davantage à des gnomes. En même temps, Hodson observa une troupe de lutins dirigés par un personnage de sexe féminin, dont l'arrivée dans le champ s'entoura d'un éclat brillant, que les jeunes filles, distantes de soixante mètres, purent voir. Il nota, concernant la meneuse : « Elle est très dictatoriale et déterminée, son autorité est incontestée. Les lutins se déployèrent dans un cercle de plus en plus large autour d'elle, et pendant cette activité une sorte de lueur s'étendit sur l'herbe. En fait, ils vivifient et stimulent la croissance dans le champ. »

Trois jours plus tard, le 18 août, leur dernier jour d'observation, Hodson nota que Frances avait vu dans le vallon une fée aussi grande qu'elle, vêtue d'un collant couleur chair et d'un habit festonné autour de ses hanches, avec un joli visage dont l'expression semblait inviter Frances dans le royaume des fées. Une autre, le corps recouvert d'une lumière dorée chatoyante et scintillante, voltigeant parmi les feuilles et les branches d'un saule, avait souri en plaçant un doigt sur ses lèvres.

Hodson assure que, pendant sa visite à Cottingley, il s'est convaincu de la bonne foi des filles, aussi bien que de l'authenticité des photographies qu'elles avaient prises. « J'ai passé deux semaines avec elles et leur famille, et je suis certain de l'authenticité de leur clairvoyance, de la présence des fées, exactement comme celles photographiées dans le vallon à Cottingley, ainsi que de l'entière honnêteté de toutes les parties concernées. »

Mais, pour ce qu'il fut de prendre de nouvelles photos, les filles n'eurent pas beaucoup de succès. Désirant obtenir plus de négatifs,

Gardner leur avait fourni quantité de nouvelles plaques, mais elles durent admettre avec chagrin que, même si les esprits naturels « apparaissaient » à leur approche, ils se retiraient presque immédiatement avec un geste de déplaisir. Hodson explique cet échec par le fait que les esprits naturels ne pouvaient plus utiliser l'aura de Frances pour densifier leur propre forme, et donc n'impresionnaient plus les plaques.

Dans une lettre adressée à Conan Doyle, Gardner conjecture que l'échec à obtenir de nouvelles photographies est imputable au fait que Frances, âgée maintenant de quinze ans, a atteint la puberté. Gardner écrit : « La substance convenable assez dense n'était plus accessible, ou plutôt était inappropriée. »

Selon Gardner, pour obtenir une photographie utilisable, il fallait « l'aura associée » des deux filles. Séparément, aucune des filles n'était apparemment assez puissante pour produire l'effet exigé. Gardner explique que les esprits naturels ont dû ressentir une sensation extrêmement plaisante en utilisant l'aura de Frances, ou son ectoplasme, pour densifier leurs corps. « Les fées ont fait probablement cela souvent, avant qu'un appareil photo soit utilisé. La netteté tangible et concrète de la forme et des contours constituait manifestement une expérience agréable, analogue à un bain stimulant. C'est en utilisant son aura que les lutins sont entrés dans le champ de l'appareil photo, car ils étaient bien plus denses que leur structure normale. »

Gardner pense que, si une autre personne avait été à côté des filles quand celles-ci avaient réussi à photographier les fées, elle aussi les aurait sûrement vues danser. Il explique que la clairvoyance d'Elsie et de Frances était tout à fait différente des qualités de médium de Frances – elles avaient pu voir les fées parce qu'elles avaient utilisé les « yeux éthériques ». Le terme « éthérique » désigne « un champ d'activité électromagnétique dans lequel se produisent de nombreuses transformations biochimiques ».

Les filles pouvaient toujours apercevoir ainsi les fées, même si elles ne pouvaient plus les photographier. « Tout le monde

possède ce genre d'yeux éthériques ; ils sont comme des disques concaves situés derrière et autour des globes oculaires, pareils à une ombre en forme de soucoupe derrière une ampoule électrique. Les disques éthériques dotent les yeux physiques de vitalité et d'ardeur, mais d'habitude ne fonctionnent pas indépendamment. Quand on exerce la vision éthérique, une autre octave de lumière devient objective pour la conscience. Cette activité indépendante des yeux éthériques peut parfois être soumise à un certain contrôle. »

En ce qui concerne l'existence objective des êtres féeriques vus par les filles, Gardner souligne que « tout ce qui peut être photographié doit nécessairement être physique. Tout ce qui appartient à un niveau plus subtil ne peut, par la nature des choses, impressionner une plaque sensible ».

Gardner maintient que les photographies « spirites », telles que celles produites par les médiums au cours de leurs séances, où les images de personnes « extérieures » apparaissent sur les plaques, impliquent nécessairement un certain degré de matérialisation avant que la « forme » puisse impressionner la pellicule la plus sensible. Toutefois, souligne-t-il, notre spectre physique contient des degrés de densité qui éludent la vision ordinaire. « Tout comme dans les cieux il y a d'innombrables étoiles qu'aucun œil humain n'a jamais vues directement, mais qui sont enregistrées sur la pellicule photo, de même il y a un ensemble impressionnant de créatures vivantes dont les corps sont d'une si rare ténuité et subtilité de notre point de vue qu'ils se trouvent au-delà de la portée de nos sens ordinaires. Beaucoup d'enfants et de nombreux médiums les voient, d'où notre tradition féerique – fondée en son entier sur des faits véridiques, maintenant démontrés. »

Gardner affirme que les fées utilisent des corps d'une densité qu'il pourrait décrire en langage simple comme étant d'une nature plus légère que la phase gazeuse, mais il ajoute qu'il serait totalement erroné de les considérer comme dépourvus de substance. « À leur propre façon, les fées sont aussi réelles que nous le sommes,

et remplissent des fonctions concernant la vie des plantes d'un caractère important et fascinant. »

Suite à l'enquête de Cottingley, de nombreux clairvoyants ont confirmé à Gardner et à Conan Doyle qu'ils avaient vu toutes sortes d'esprits naturels s'occupant des plantes et des légumes, qu'on pouvait remarquer l'herbe et les arbres frémissant au toucher des minuscules ouvriers « dont les corps magnétiques agissent comme la matrice dans laquelle des miracles de croissance et de couleur deviennent possibles ».

Conan Doyle écrit au sujet des fées photographiées à Cottingley et des esprits naturels décrits par Hodson: « Il est difficile d'appréhender ce que peuvent être les effets ultimes, si nous avons vraiment prouvé l'existence sur la surface de cette planète d'une race probablement aussi nombreuse que la race humaine, qui mène sa propre vie étrange, à sa propre manière singulière, et qui est séparée de nous seulement par quelques vibrations différentes. »

À la question du rapport que cette tradition des fées pourrait avoir avec le schéma général de la philosophie psychique, Conan Doyle répond que, si léger et indirect qu'il soit, ce lien élargira certainement notre conception du possible, nous fera sortir des modes de pensée figés dans le temps, et nous aidera à recouvrer une souplesse mentale plus ouverte à de nouvelles philosophies. « La question des fées est infinitésimale et insignifiante, comparée à la question de notre destinée et de celle de la race humaine en son ensemble. »

Pour lui, il n'y avait qu'un seul aboutissement possible. Hodson lui ayant assuré que « les êtres angéliques sont nos concitoyens sur cette planète et attendent avec impatience notre reconnaissance », et qu'ils « vont non seulement répondre, mais communier avec nous de façon sensée », Conan Doyle était prêt à soutenir pleinement l'assertion de celui-ci, selon laquelle la coopération entre les êtres angéliques et les humains allait jouer un rôle important dans le développement d'une nouvelle race sur la Terre.

Gardner se fait l'écho de ce sentiment : « En cessant d'ignorer les activités des devas et des esprits naturels, en reconnaissant leur dépendance partielle de la mentalité humaine et l'étonnante réaction suscitée quand on fait attention à eux, nous découvrirons que beaucoup de nos difficultés et problèmes ont été réglés pour nous. Le monde deviendra plus merveilleux que tout ce que nous avons imaginé. »

III

Le plus grand conte de fées

J'ai entendu parler pour la première fois des fées de Cottingley en 1973, à Findhorn. E. L. Gardner était décédé en 1970, centenaire, mais on m'a dirigé vers son fils Leslie, alors sexagénaire, que j'ai rencontré dans un cottage entouré de fleurs dans le village de Hastings-on-Thames, au nord-est de Londres.

L'accueil enjoué de Leslie Gardner a montré immédiatement qu'il croyait sans réserve en l'authenticité des photos prises par Elsie et Frances. Il a promptement sorti les plaques de verre originales que son père lui avait léguées. Une correspondance a suivi, au cours de laquelle Gardner m'a aidé avec méticulosité, me fournissant d'autres informations, des données que je projetais d'incorporer dans *La Vie secrète des plantes*, accompagnées d'interviews d'Ogilvie Crombie, de Dorothy Maclean et d'autres personnes qui pouvaient décrire le monde des esprits naturels de par leur propre expérience. Quand ce matériel a été éliminé par l'éditeur, en partie en raison de son volume et en partie parce qu'il mettait

trop à l'épreuve l'imagination, j'ai reçu une longue réprimande de Gardner, qui a mis ainsi fin à notre correspondance.

Désirant puiser dans le savoir encyclopédique de Geoffrey Hodson à propos des esprits naturels, et voulant aussi prouver la justesse de ses affirmations concernant les compétences astronomiques et géodésiques des anciens Aztèques et Mayas – sujet d'un autre de mes livres en cours de rédaction – je me suis rendu en Nouvelle-Zélande pour l'interviewer, car il habitait à l'époque à Auckland. Pour lui, il ne subsistait pas le moindre doute sur l'authenticité des photographies prises par les filles de Cottingley.

Cet épisode aurait pu s'achever là, s'estompant paisiblement dans les brumes du temps, si une entreprenante productrice anglaise de télévision, Lynn Lewis, mise au courant de la vieille affaire des fées par la notice nécrologique de E. L. Gardner, n'était partie à la recherche des filles de Cottingley. Elsie, à l'époque âgée de soixante-dix ans, a été retrouvée dans le centre du Yorkshire, vivant confortablement dans une maison jumelée avec un jardin sur le devant, en excellente santé, mais réticente à l'idée de parler de nouveau de l'histoire des fées. Elle avait quitté Cottingley à l'âge de vingt ans pour se rendre aux États-Unis, où elle avait épousé un ingénieur écossais, Frank Hill, avec lequel elle avait vécu en Inde durant un quart de siècle, avant de revenir en Angleterre à sa retraite.

Elle affirma ne pas désirer relancer le sujet, craignant que cela puisse inciter les gens à se plonger davantage dans les phénomènes occultes, particulièrement dans leurs aspects malsains tels que le spiritualisme, les tablettes oui-ja et les séances de spiritisme. « En ce qui concerne les photographies, disons qu'elles sont des représentations des fragments de notre imagination, celle de Frances et la mienne, et n'en parlons plus. »

La remarque d'Elsie a incité Stewart Sanderson, président de la Société britannique de folklore – groupe d'amateurs plus intéressés à enregistrer les récits concernant le folklore sur les fées qu'à étayer la croyance aux fées –, à conclure, tout à fait arbitrairement, qu'Elsie avait donné à Lewis suffisamment d'indications

permettant d'en déduire que les photographies avaient été truquées. Sanderson, professeur d'anglais à l'université de Leeds, a fait alors une tentative dictatoriale de discréditer toute l'affaire, en dénichant une publicité de l'époque de la Première Guerre mondiale, représentant des fées qui, pour lui, ressemblaient de façon suspecte à la première photographie de Cottingley.

Dans son discours présidentiel de 1973 devant la Société de folklore, Sanderson souligna qu'en 1916, l'année précédant celle où avaient été pris les clichés, Elsie avait travaillé dans un studio photographique de Bradford, où elle avait appris suffisamment pour faire des retouches simples, et que, pendant l'école, elle avait fait preuve d'un considérable talent à dessiner et à peindre des fées.

Ensuite, ce fut le tour de Frances d'affronter les médias. Elle aussi s'était mariée. Son époux, Sidney Way, était un soldat qui, comme le père de Frances, avait atteint le grade d'adjudant au fil de nombreuses affectations en Angleterre et à l'étranger, parmi lesquelles une longue période en Égypte. Eux aussi s'étaient retirés dans les Midlands.

Interviewée par un reporter du magazine *Woman*, Frances, alors âgée de soixante ans, mère de deux enfants, confirma l'authenticité des fées : « Elles faisaient partie de notre vie quotidienne. Nous ne les cherchions pas comme une grande aventure. Nous savions qu'elles étaient là, et, si la lumière était bonne et le temps clément, ce n'était pas compliqué de les photographier, comme on aurait photographié un paysage... »

Cette légère différence entre les versions d'Elsie et de Frances incita un producteur d'YTV (Télévision du Yorkshire) à produire un documentaire de vingt minutes sur l'histoire de fées de Cottingley, s'arrangeant pour filmer pendant une journée les deux femmes de retour dans leur village du Yorkshire. Pour la première fois en plus d'un demi-siècle, les deux femmes allaient être de nouveau ensemble à Cottingley.

Le producteur s'offrit les services d'un journaliste plein d'initiative, Joe Cooper, pour s'occuper des vieilles dames. Celui-ci arriva

au village le 10 septembre 1976, pour agir comme chaperon et commenter les faits devant la caméra.

Cooper décrit Frances, alors âgée de soixante-neuf ans, comme un personnage extraordinaire, possédant un air d'autorité impressionnant, acquis lorsqu'elle était surveillante générale à Epsom College, une école de garçons. Arrivant d'un hôtel voisin, Frances s'adressa à Cooper « de manière directe et avec des pointes d'humour, parlant avec un léger accent des Midlands ».

Peu de temps après, Elsie, allant alors sur ses soixante-quinze ans, mais paraissant plus jeune de dix ans, arriva vêtue d'un « pantalon chic, un chapeau noir posé sur ses boucles gris cendré ». Elle parlait avec un accent écossais, héritage de trente ans passés en Inde avec un époux écossais.

Cooper décrit l'intervieweur de l'émission de télévision, Austin Mitchell – plus tard député travailliste au Parlement –, debout devant le cottage de Cottingley, disant : « C'est ici, il y a presque soixante ans, qu'Elsie Wright et sa cousine Frances jouaient dans le ruisseau... juste là-bas, derrière leur maison. Et c'est ici qu'elles affirment non seulement avoir vu les fées... mais aussi les avoir photographiées en juillet 1917. »

Frances conduisit le groupe près du ruisseau, vers la chute d'eau ; le cameraman avait du mal à suivre sur ce terrain glissant. Elsie et Cooper marchaient plus haut, jusqu'à ce qu'Elsie retrouve l'endroit où avait été prise l'une des photos.

« Les gnomes avaient l'habitude d'apparaître juste là », dit-elle à Cooper, qui appela l'équipe.

Priée de décrire la manière dont avait pu être prise la photo du gnome qui s'était matérialisé, Elsie répondit : « Quand il est devenu clair, Frances a appuyé sur le déclencheur de l'appareil photo. Les contours du gnome ont commencé à être très nets. »

Mitchell : « Les gnomes allaient et venaient ? »

Elsie : « Oui. »

Mitchell: « Je veux dire, pourquoi n'avez-vous pas essayé de l'attraper ? »

Elsie: « On ne pouvait pas..., c'est comme essayer d'attraper... un fantôme, ou quelque chose comme ça. »

À la fin du tournage, la conclusion de Mitchell, en accord avec l'approche orthodoxe de l'establishment, fut que toute l'affaire avait été « une sorte de supercherie inconsciente, figée au cours des ans dans l'esprit de vieilles dames bienveillantes, convaincues qu'elles racontaient la vérité ».

Le verdict général de l'équipe de tournage et de production était qu'une quelconque supercherie avait pris place, mais que personne ne saurait jamais la vérité. On assumait charitablement qu'Elsie et Frances étaient restées en fin de compte en un état d'illusion chronique.

Une femme du village, qui avait regardé le tournage, résuma l'opinion des villageois: « Oh ! c'était une blague... Personne à Cottingley ne croit que les fées existent. »

Lors de l'émission, les premiers plans du programme de l'YTV montraient un Mitchell souriant passant en revue des découpages de fées, produites par les techniciens de l'YTV. Mais la foi du journaliste Cooper n'a pas été ébranlée. Il remarqua que « l'intellect de tout le West Riding [région de l'Angleterre] commença à réfléchir à la façon dont Elsie aurait pu trouver le fil, les outils, le temps, le savoir-faire et l'intimité nécessaires à une telle duperie ».

Cooper admet que les fées de Cottingley avaient un aspect « amélioré », mais fit remarquer que cela ne voulait pas dire que les fées n'étaient pas réelles. Sans perdre sa confiance en Elsie et Frances, Cooper écrivit à Elsie en août 1978, lui affirmant qu'il était certain que des fées avaient été vues à bien des occasions et qu'il pensait, tout comme Yeats, qu'elles étaient partout autour de nous, « comme sont la télévision, la chaleur, la lumière, les rayons delta et gamma ».

Pour étayer ses affirmations, Cooper enregistra les remarques d'un garde forestier très sérieux, Ronnie Bennett, qui travaillait dans les bois entourant Cottingley. Son témoignage étoffa le récit des filles. « Quant à la nature, dit Bennett, je pense être plus proche d'elle que tous les autres... Il y a des endroits dans ce bois où j'ai vu les fées de Cottingley... Ce que j'ai vu était très semblable à la photographie que vous m'avez envoyée... J'ai été étonné quand j'ai ouvert l'enveloppe... Cette dame-là et cette fée... Je n'ai jamais été si proche... Cela n'a pas duré longtemps... Je ne leur ai pas parlé... et je n'en ai pas vu une seule, j'en ai vu trois... Et je n'ai pas dormi pendant trois nuits après avoir vu ce que j'ai vu. »

L'année suivante, un jeune dramaturge de Barnsley, Geoffrey Case, aussi convaincu que Cooper que les fées avaient été vues et photographiées par Elsie et Francis, a été chargé par la BBC d'écrire une pièce pour enfants basée sur l'affaire de Cottingley. La pièce, mise en scène par Anne Head – à laquelle Frances avait décrit des fées vues en Afrique du Sud –, a été filmée à Cottingley au cours de l'été 1978, et sa première transmission a eu lieu le 20 octobre 1978 sur la BBC2.

Ce programme par trop favorable provoqua une levée de boucliers de la part des agents de l'orthodoxie, pas seulement en Angleterre, mais aussi aux États-Unis. L'Amérique abritait des démystificateurs officiels de l'establishment tels que Randi le magicien et le détracteur Martin Gardner, tous deux membres du Comité pour le contrôle scientifique des phénomènes paranormaux. Se considérant eux-mêmes et ceux qui les avaient engagés comme les seules personnes qualifiées pour déterminer ce qui constitue la science véritable et les seules autorisées pour ce faire, ils déclarèrent la guerre, en se moquant sarcastiquement d'Elsie et de Frances.

Martin Gardner, célèbre ou décrié pour avoir tourné en dérision l'Atlantide, l'orgonomie, la dianétique, la réincarnation, la perception extra-sensorielle, la radiesthésie, la Grande Pyramide et d'autres sujets que ses mentors considéraient comme inacceptables, s'était attaqué à la baguette du sourcier et au pendule,

« antiquailles » utilisées par des « vauriens ». Il avait ridiculisé la défense cohérente et savante du mythe de l'Atlantide rédigée par Ignatius Donnelly, puis massacré les brillantes déductions mathématiques à propos de la Grande Pyramide présentées par John Taylor et Charles Piazzi Smyth, dont il a étiqueté arbitrairement et incorrectement les efforts de « pseudoscience pathétique ».

Même dans les années 1970, quand j'ai publié *Secrets of the Great Pyramid*, le sujet était toujours pratiquement tabou, depuis les travaux du professeur F.A.P. Barnard. Président de l'université Columbia de New York et de l'Association américaine pour le progrès de la science, Barnard considérait la Grande Pyramide comme « un prodigieux monument d'extravagance architecturale », et dénigrait ses bâtisseurs pour « la tâche sottement bête d'entasser une pile de pierres massives occupant un volume d'un million et demi de mètres cubes ». Selon Barnard, les pyramides « avaient été érigées avant la naissance d'une quelconque culture intellectuelle, sans aucune méthode scientifique, et devaient leurs premières formes à l'accident et au hasard ».

L'orthodoxie était si virulente dans la défense de sa citadelle imprenable, tournant en dérision la théorie selon laquelle les anciens Égyptiens pouvaient posséder des connaissances avancées en géométrie, géodésie et astronomie, que, juste quelques années avant la parution de mon livre, un ingénieur renommé de Baltimore avait affirmé dans son opuscule *Designing and Building the Great Pyramid*: « Il n'y a pas de preuve dans la Grande Pyramide qu'ils [les anciens Égyptiens] avaient une idée du nord véritable ou savaient qu'une ligne nord-sud était perpendiculaire sur une ligne est-ouest. »

Randi le magicien, le « tueur à gages » du comité américain, dénigra le récit de Conan Doyle sur les fées de Cottingley, affirmant qu'il était « l'une des supercheries les plus stupides et les plus persistantes jamais perpétrées à propos d'une espèce ». Il engagea une controverse avec Conan Doyle, niant la conviction de celui-ci – partagée par ses éminents amis, les hommes de science Oliver

Lodge et William Crookes – que les preuves de la survie après la mort sont « écrasantes ». Et il attaqua l'enquête de Conan Doyle sur les fées : « Le cas fait apparaître toutes les erreurs classiques de telles enquêtes : crédulité, demi-vérités, hyperboles, mensonges effrontés, comptes rendus sélectifs, besoin de croire et quantités énormes de simple stupidité, mélangées à la logique la plus extravagante et à la fausse compétence la plus exagérée qui puissent être trouvées dans ce domaine. »

Le fait que le comité était scandaleusement de parti pris a été mis en évidence par l'un de ses propres membres, le Dr Dennis Rawlins, rédacteur en chef du *Zetetic Inquirer*. Il a démissionné et attaqué le comité, « groupe de prétendus démystificateurs qui mènent n'importe comment leurs enquêtes les plus importantes, falsifient les résultats, dissimulent leurs erreurs et sacquent un collègue qui a menacé de dire la vérité ».

Cooper, tentant de présenter une image plus juste des fées de Cottingley, a rédigé au début des années 1983 d'autres articles pour le magazine *The Unexplained*, où il s'affirme « enclin à croire que les fées de Cottingley avaient réellement été photographiées ». Il conclut le débat ainsi : « Les critiques – Lewis de *Nationwide*, Austin Mitchell de *YTV*, Randi, Stewart Sanderson et Katharine Briggs, de la Société de folklore – sont des personnes impartiales, qui désirent comparer les probabilités aux preuves disponibles. La balance, extrêmement délicate, semble avoir penché en faveur de l'honnêteté de ces dames durant les années 1970, mais, manifestement, de nombreux points supporteraient encore une clarification par des recherches supplémentaires. »

Elsie et Frances se sont affirmées toutes les deux satisfaites des exposés de Cooper, qui leur fit parvenir quarante livres à chacune en compensation des informations qu'elles lui avaient fournies. Les éditions Constable ayant chargé à l'époque Cooper d'écrire un livre sur la télépathie, l'idée est née d'écrire un livre sur les fées, en collaboration avec Elsie.

Elsie manifesta de l'intérêt, et, en discutant le projet avec Cooper, elle remarqua d'un ton légèrement moqueur à propos de la première photographie : « Si nous n'avions pas vu les fées, je ne pense pas

que je croirais cette photographie. Cet elfe avait sauté cinq fois... La photo est floue parce que Frances avait reculé la tête.»

Cooper : « Vous rappelez-vous la première fois où vous avez vu des fées ? »

Elsie : « Non. »

Cooper : « Qui les a vues en premier ? »

Elsie : « Je pense que nous les avons vues en même temps. »

Cooper : « N'avez-vous pas été surprise ? »

Elsie : « Non. Je ne crois pas. Non... Les fées étaient merveilleuses, et j'essaye d'oublier tout ce qui les concerne... Au fil du temps, on commence à se lasser de parler d'elles. Mais elles semblent me pousser – me pousser à revenir à l'idée... que nous formons un tout et que si nous ne nous réconcilions pas il n'y aura plus personne. »

Encouragé par l'attitude d'Elsie et désirant trouver plus de matériel, Cooper rendit visite à Frances à Ramsgate, où elle vivait dans ce qu'il décrit comme un magnifique appartement dans un immeuble géorgien dont elle était propriétaire. Il raconte avoir rencontré une femme intelligente et dotée d'un humour grinçant, qui, à la différence d'Elsie, ne cherchait pas l'attention des médias. Veuve à l'époque, Frances souffrait d'arthrite, « mais était toujours active dans le domaine social et civique, déplorant l'absence de compagnie intellectuelle et divertissante, encouragée par les visites de ses enfants et petits-enfants ».

Cooper demanda à Frances de lui raconter exactement ce qui s'était passé autrefois près du ruisseau.

« Eh bien, dit Frances, c'était comme attendre le bus. Nous avons attendu... jusqu'à ce qu'elles soient arrivées..., puis nous les avons photographiées ».

À la fin du mois d'août 1981, Cooper reçut un appel téléphonique de Frances, qui lui demandait de venir lui rendre une nouvelle visite à Ramsgate.

Espérant qu'elle était finalement disposée à lui prêter l'essai de quinze mille mots qu'elle avait jadis rédigé sur les fées, Cooper

s'y rendit en voiture. Il arriva tard dans la soirée, un dimanche de septembre 1981.

Le jour suivant, Frances lui demanda de la conduire à Canterbury, où elle entra dans la cathédrale, laissant Cooper l'attendre dans un café de l'autre côté de la rue.

Lorsqu'elle le rejoignit, Cooper raconte qu'elle s'est assise devant lui, « les mains sous le menton, la bouche mince et amusée, les yeux noisette derrière des lunettes rondes me regardant avec une vive attention ».

Se lançant dans le sujet qui l'intéressait, Cooper commença à parler d'autres comptes rendus mentionnant les fées – des arbres, des ruisseaux et d'autres types de vie féerique – lorsque Frances l'interrompit. « Que pensez-vous de cette première photographie ? »

L'esprit de Cooper se tourna rapidement vers l'image mondialement célèbre de Frances entourée d'elfes.

Les yeux de Frances rencontrèrent les siens avec amusement : « D'où j'étais, je pouvais voir les épingles à chapeau qui tenaient droits les personnages. Je me suis toujours étonnée que quelqu'un prenne au sérieux cette photo. »

Cooper raconte qu'il a avalé son café d'un trait et que son poulx s'est accéléré. Enfin la vérité !

« Cette première photographie m'a toujours obsédée, dit Frances. J'avais juré à Elsie que je ne le dirais à personne. Mais, le mois dernier, Glenn [le fils d'Elsie] a montré à Elsie l'illustration de Shepperton [du livre de 1916], et Elsie a admis y avoir copié les personnages découpés. Glenn a convaincu Elsie de dire la vérité, puis a appelé ma fille Kit et le lui a dit. »

« Qu'en est-il des quatre autres photos ? demanda Cooper, reprenant son aplomb. Sont-elles des faux ? »

« Trois le sont, répondit Frances. La dernière est authentique. Elsie n'avait rien préparé, nous avons dû en prendre une d'un groupe se rassemblant dans les buissons. »

« C'est donc la première photographie de véritables fées ? »

« Oui. »

Quand Cooper a été informé que *The Unexplained* allait cesser sa publication début 1983, il décida d'écrire la « vérité », telle qu'il l'avait apprise de Frances devant la cathédrale de Canterbury. Le rédacteur en chef du magazine, Peter Brooksmith, accepta et demanda aussi un article à Fred Gettings, racontant comment il avait découvert l'illustration de Shepperton dans le *Princess Mary Gift Book*, paru en 1916.

Les deux articles furent publiés en décembre 1982, sous l'intitulé « Cottingley. Enfin la vérité ».

Curieusement, personne n'a fait de remarque sur le fait que les fées, réputées prendre des formes connues de ceux qui les voient, avaient imité naturellement l'illustration de Shepperton, si familière aux filles.

Cooper raconte que Frances et Elsie ont froidement coupé le contact avec lui. Frances l'a traité sèchement de traître et a raccroché.

Après la parution des articles dans *The Unexplained*, ce fut elle qui décida d'être la première à faire une confession publique. Elle téléphona au *Times*, et l'intervieweur rédigea un article intitulé « Les photographies qui ont confondu Conan Doyle. Les fées de Cottingley sont une supercherie, déclare une dame », accompagné de la très connue première photographie. L'article décrivait l'utilisation des découpages en papier et des épingles à chapeau.

Néanmoins, Frances continua à soutenir que la dernière photographie représentait d'authentiques fées.

Elsie refusa d'abord de commenter l'article, mais plus tard reçut dans sa maison de Nottingham un journaliste et un cameraman. On la filma en train de découper une fée en carton.

Quelques jours après les révélations du *Times*, Cooper raconte qu'un journaliste du *Manchester Daily Express* mit fin à toute

l'affaire : « Fées ? cita-t-il Elsie, qui avait dit en riant, à ce qu'il paraît, Non. Je ne crois pas en l'existence des fées. Je n'y ai jamais cru et je n'y croirai jamais. »

La photo d'une Elsie souriante, âgée de quatre-vingt-un ans, accompagnait l'article, intitulé : « La plus grande histoire des fées entre toutes ».

Pourtant, après le décès de Frances, en juillet 1986, à l'âge de quatre-vingts ans, sa fille déclara que sa mère avait soutenu jusqu'à sa mort que « les fées étaient réelles ; elle n'a jamais changé d'opinion ».

Cooper, dont les convictions n'étaient que partiellement ébranlées, continua la rédaction de son livre sur la saga de Cottingley, expliquant que le rejet tardif des fées par Elsie « était [croyait-il], le fait d'une vieille dame fatiguée et malade, ne désirant plus être embêtée par les journalistes ».

Ce qui était en jeu, bien entendu, était la même vieille routine pratiquée au cours des siècles par une orthodoxie déterminée à miner la résistance des hérétiques. Tous ceux qui osent défier les croyances établies savent que le jeu est truqué et qu'ils auront soit à se rétracter, soit à suivre l'exemple de nobles martyrs – Hypatia, Giordano Bruno, Jeanne d'Arc, les millions d'âmes torturées et immolées au cours de ce siècle par un camp ou un autre, durant leurs guerres, ouvertes ou dissimulées.

L'histoire aurait pu s'achever là sans l'intervention de Geoffrey Hodson, qui allait consacrer sa vie non seulement à prouver l'authenticité des fées de Cottingley, mais aussi celle de l'ensemble du monde des esprits naturels, tel qu'il a été aperçu par les gens capables de décrire ses domaines subtils en s'aidant de la perception spirituelle. Ce récit nous conduit de l'obscurité vers la lumière.

IV

Voir, c'est croire

La publicité initiale entourant l'enquête sur les photographies des fées a accru l'intérêt suscité par les pouvoirs de clairvoyant de Hodson. En janvier 1923, un groupe de riches théosophes londoniens a formé une équipe scientifique pour « établir une corrélation entre les points de vue scientifiques modernes et ceux de la théosophie ». Ils ont invité Hodson à y collaborer, en y apportant ses remarquables facultés de clairvoyant.

La Société théosophique, imaginée par cette médium russe extraordinaire et si controversée, Helena Petrovna Blavatsky, avait été fondée à New York en 1875 avec l'aide d'un journaliste et écrivain américain, le colonel Henry Steel Olcott, passionné par l'occultisme. Mme Blavatsky était née dans le Caucase du Nord, en 1831, d'un père colonel dans l'armée russe et d'une mère princesse de la lignée des anciens souverains russes. Elle prétendait avoir vécu depuis son enfance dans deux mondes, l'un physique, l'autre spirituel, ce dernier étant peuplé de compagnons visibles et invisibles. Elle racontait qu'un de ces compagnons s'était manifesté à elle en

chair et en os, lorsqu'elle avait seize ans et se promenait dans Hyde Park, à Londres. Prenant l'apparence d'un rajput indien, le prince Koot Hoomi, il lui avait dit qu'elle viendrait un jour étudier dans son ashram de l'Himalaya, prophétie à l'époque irréalisable.

Mariée par ses parents à dix-sept ans à un général russe trois fois plus âgé, Mme Blavatsky, pour éviter le lit conjugal, s'est enfuie en se déguisant pour voyager dans le monde entier, gagnant sa vie pendant des années en effectuant des tours de magie. Elle prétendait avoir acquis de considérables connaissances ésotériques en Inde et au Tibet, sous la direction d'une série d'adeptes, et avoir été initiée aux mystères, comme l'avait prédit Koot Hoomi.

En 1873, à Paris, ses « maîtres » lui ont ordonné d'aller à New York pour fonder la Société théosophique, dans le but de « rassembler et diffuser la connaissance des lois qui gouvernent l'univers ». Parmi les premiers membres de la société, on comptait Thomas Edison, inventeur de l'ampoule électrique, et le général Abner Doubleday, supposé être à l'origine du jeu de base-ball.

Le terme « théosophie », signifiant « sagesse divine » se référait à l'époque à une branche de spéculation mystique associée à la kabbale et aux écrits des occultistes tels que Paracelse et Robert Fludd. En érigeant en principe qu'aucune religion n'était supérieure à la vérité, l'intention de la société était de « réconcilier toutes les religions, les sectes et les nations dans le cadre d'un système éthique commun, basé sur les vérités éternelles ». Le colonel Olcott parlait de « délivrer l'esprit public de la superstition théologique et de l'asservissement conventionnel à l'arrogance de la science ». Son objectif suivant était de constituer un corpus multinational, multiéthique, multiconfessionnel d'hommes et de femmes fermement unis par un « amour fraternel », consacrés aux études, au travail et à la charité, altruistes, enclins à accomplir ce que d'autres ordres, tels que la franc-maçonnerie, promettent seulement : fraternité d'adhésion sans distinction de race, de principes ou de position sociale. Mme Blavatsky, sachant pertinemment que la pauvreté, la misère et la maladie affectant les

masses dans les pays occidentaux rendaient impossible l'amélioration du corps et de l'esprit de tous les individus, désirait que la Société soit une protestation vivante contre le matérialisme fruste de l'époque, contre l'indifférence insouciante, le luxe matériel, la complaisance égoïste et le manque général de gentillesse, de justice, d'amour et de charité.

À New York, Mme Blavatsky rédigea son premier texte théosophique important, le monumental *Isis dévoilée*, portant en sous-titre *Clé des mystères de la science ancienne et moderne et de la théologie*. Olcott affirma que le livre, qui pose comme principe que les êtres humains sont des êtres spirituels et fait la chronique de la race humaine à travers des éternités de karma, avait été inspiré astralement ou télépathiquement par des maîtres supérieurement évolués. Il décrit la plume de Mme Blavatsky volant sur le papier, jusqu'à ce qu'elle s'arrête, « contemple l'espace avec le regard vague du clairvoyant, plisse les yeux comme pour observer une chose invisible tenue devant elle dans les airs, et commence à copier sur sa feuille ce qu'elle voit ».

La première édition s'est vendue en dix jours. Manly P. Hall – lui-même écrivain encyclopédique dans le domaine de l'ésotérisme – en parle comme de « la contribution littéraire la plus capitale au monde moderne ». *Isis* a été suivie peu de temps après par *La Doctrine secrète*, deux volumes totalisant mille six cents pages, le premier intitulé *Cosmogenèse*, le second *Anthropogenèse*.

La théosophie affirmait enseigner les vérités fondamentales trouvées dans toutes les religions, si bien qu'elle pouvait plaire autant aux chrétiens qu'aux bouddhistes, aux hindous, aux parsis, aux juifs et aux musulmans, qui, en fait, affluaient à la Société, tout en gardant leur propre religion.

Annie Besant et Charles Leadbeater étaient des étoiles de la société. « Annie la militante », Mme Besant, quadragénaire, était une activiste rebelle, radicale, libre-penseur, socialiste fabienne, championne des droits de la femme et brillante oratrice. Chargée par William T. Steed, rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*,

de faire un compte rendu de *La Doctrine secrète* – qu'il n'arrivait pas à comprendre –, Annie Besant dévora ses mille six cents pages et devint du jour au lendemain théosophe, «éblouie, aveuglée par la lumière sous laquelle les faits sans rapport apparent devenaient une partie d'un tout majestueux». Et, ajoute-t-elle : «Tous mes casse-tête, devinettes et problèmes semblaient disparaître. Dans un éclair d'inspiration j'ai su que la quête épuisante était finie et que la vérité réelle était découverte.»

Annie Besant rencontra Mme Blavatsky à Londres, en 1887, devint presque immédiatement sa disciple, et après sa mort, en 1891, lui succéda à la tête de la Société théosophique. Passionnément engagée dans la libération politique de l'Inde, Annie Besant passa de nombreuses années sur le sous-continent ; elle fut élue finalement présidente du Congrès national indien.

Charles Leadbeater, l'enfant terrible de la théosophie, dont la principale contribution à la Société est constituée par une douzaine de livres sagaces sur le sujet, aimait voyager dans le monde entier, paré des robes pourpres d'un évêque de l'Église catholique libérale, arborant crosse et croix ornée de pierreries.

La Société théosophique commença à publier en Angleterre une masse d'informations sur les états précédant la mort et sur ceux la suivant, sur la nature des corps éthérique, astral et mental, sur les lois de la croissance humaine et du karma, sur le but de l'existence et sur la voie la plus rapide pour accomplir les objectifs de l'évolution humaine, la source de tout cet ésotérisme étant la clairvoyance sous ses diverses formes.

Jusque-là, trois formes principales de clairvoyance avaient été décrites par Leadbeater. La clairvoyance simple permettait à son possesseur de voir les entités «astrales ou éthériques» qui l'entouraient, à l'exclusion de tout endroit distant ou scène éloignée appartenant à un temps autre que le présent. La clairvoyance dans l'espace était la capacité de voir des scènes et des événements éloignés dans l'espace, trop lointains pour une observation ordinaire ou dissimilés par des objets qui s'interposaient. La clairvoyance

dans le temps permettait à son possesseur de voir des objets ou des événements distants dans le temps, autrement dit de voir le passé ou l'avenir, enregistrés tous deux, dit-on, dans le livre cosmique de l'« *Akasha* », terme sanscrit désignant l'« éther ». On dit que les annales incluent les événements planétaires, solaires, galactiques et cosmiques depuis le commencement des temps, y compris des détails tels que les pensées et les visions de César lorsqu'il dirigeait ses légions. Selon Leadbeater, les images enregistrées sont parfois dotées de mouvement sur le plan astral. Sur le plan mental supérieur, elles apparaissent comme une succession infinie de séquences cinématographiques en mouvement.

Si étonnantes que puissent être les prouesses de la clairvoyance, on ne peut pas nier leur existence, bien que leur explication puisse sembler aussi subtile que l'interaction faible des physiciens atomistes. La littérature théosophique décrit de nombreux niveaux de clairvoyance, le plus élémentaire étant la « vue éthérique », faculté réputée opérer à travers une contrepartie éthérique des yeux physiques, au moyen d'une « rétine éthérique » située, selon Hodson, juste derrière la rétine physique et permettant de voir l'aura entourant le corps humain.

Les occultistes affirment que le corps éthérique ressemble au corps physique, l'interpénétrant et s'étendant légèrement au-delà de celui-ci. Il est formé d'une substance plus subtile que la matière en phase gazeuse. D'une couleur rose bleutée fantomatique, un peu plus foncée que la fleur de pêcher, il semble lumineux et fluctuant. À la place des organes, il est strié par des courants de diverses couleurs, principalement orange et jaunes. Densifié, il reflète la lumière, devient visible, comme sur les photographies psychiques, et même tangible. Toutes les choses vivantes possèdent un double éthérique, dont la fonction est de donner « vie » au corps physique. Celui-ci, laissé à lui-même, tombera en poussière – comme cela arrive à la mort.

La vue astrale est plus subtile que la vue éthérique. La matière astrale étant plus subtile que la matière éthérique, le corps astral interpénètre le corps éthérique et le corps physique, comblant

les espaces intermédiaires. Pour les occultistes, le corps astral a l'aspect d'un nuage en forme d'œuf, en perpétuel mouvement intérieur, qui entoure le corps physique, s'estompant peu à peu près du sol. Sa fonction est de rendre la sensation possible, d'englober le désir et l'émotion, de servir de pont entre notre corps éthérique et notre « moi » spirituel – entre l'esprit et la matière –, assumant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en fonction de la passion qui l'anime. Le corps astral dote le corps éthérique de conscience, sans laquelle celui-ci resterait à l'état dormant. Pour résumer, la vie relève du corps éthérique, la conscience du corps astral, la mémoire de l'ego réel. Ce qui est mort pour le corps physique est sommeil pour le corps éthérique et oubli pour le corps astral. La vue astrale, plus subtile que la vue éthérique, n'exige pas d'organe spécialisé ; on aperçoit les objets aussi bien derrière que devant soi, sans avoir besoin de tourner la tête.

Leadbeater souligne que la clairvoyance simple peut aller d'éclairs brusques d'intuition à une vision éthérique et astrale intégrale. Le changement le plus frappant provoqué par la vision éthérique est l'apparition d'objets inanimés, dont la plupart deviennent transparents. Un mur de brique semble n'avoir pas plus de consistance qu'une brume lumineuse. On peut voir ce qui se passe dans une pièce voisine, décrire avec précision le contenu d'une boîte fermée, lire une lettre cachetée et, avec un peu de pratique, trouver un message donné dans un livre fermé.

Sous le regard éthérique, le sol compact devient en quelque sorte transparent, permettant de voir jusqu'à une profondeur considérable, comme à travers une eau assez limpide. On peut observer une créature dans son tunnel, ou distinguer une veine de charbon ou de métal, si elle n'est pas trop profonde. Les choses animées sont aussi modifiées par la vision éthérique. Les êtres humains et les animaux deviennent en grande partie transparents, si bien qu'on peut apercevoir le fonctionnement des divers organes internes et, dans une certaine mesure, diagnostiquer leurs maladies.

Pour établir une distinction entre la vision éthérique et la vision astrale, les livres traitant des clairvoyants ont dû inventer de

nouveaux termes : la vision éthérique est décrite comme « traversante », terme désignant la faculté de voir à travers des objets opaques, tandis que la vision astrale est décrite comme « intériorisante », terme désignant une sorte de sens quadridimensionnel, permettant de voir un objet de tous les côtés en même temps, aussi bien que de l'intérieur. En comparant la vision éthérique à la vision astrale, Leadbeater dit que, vu par le regard éthérique, un cube en bois avec des inscriptions sur toutes les faces sera transparent comme un cube en verre. On pourrait lire l'inscription sur la face avant, celle sur la face arrière apparaîtra à l'envers, et celles sur les faces latérales seront illisibles, sauf si on retournait le cube. Si on regardait le cube avec la vision astrale, toutes ses faces seraient visibles en même temps, comme si le cube avait été aplati. « Pourtant, vous allez voir chaque particule de l'intérieur, et non pas à travers les autres. Vous le regarderez depuis une autre direction, perpendiculaire par rapport à toutes les directions que nous connaissons. »

Pour les théosophes, la vue astrale est comparable à une représentation quadridimensionnelle. Les observateurs astraux ne rencontreront aucune difficulté à lire une page d'un livre fermé, car ils ne regarderont pas toutes les pages, comme dans le cas de la vision éthérique, mais directement la page concernée, comme si celle-ci était unique. Le même exploit, dit Leadbeater, présenterait des difficultés pour une personne utilisant la vision éthérique, car chaque page devra être regardée à travers toutes les autres. La vision éthérique permet aux observateurs de percevoir, plus ou moins clairement, les corps éthériques plus denses des ordres inférieurs d'esprits naturels, pourtant trop diaphanes pour refléter la lumière du spectre visible – il inclut dans cette catégorie les fées, les gnomes et les farfadets. Le règne plus vaste des esprits naturels fait partie du niveau astral, plus subtil, et la vision astrale ouvre tout un nouveau monde à l'observateur. « Toute personne possédant une vision astrale intégrale pourra voir, en l'utilisant, pratiquement tout ce qu'elle veut voir dans ce monde. Les endroits

les plus secrets sont ouverts à son regard et les obstacles n'existent pas, si elle change sa perspective», dit Leadbeater.

Hodson, possédant à un haut degré tant la vision éthérique que la vision astrale, était une recrue de très grande valeur pour le groupe londonien des théosophes. Pour profiter pleinement de ses dons, le groupe s'est divisé en plusieurs sections, chacune s'occupant d'une branche spécifique de la pensée scientifique : psychologie, guérison, anthropologie, géologie, recherche psychique, diagnostic des maladies. Pour aider ces recherches, les Hodson ont vendu leur maison de Preston et se sont installés à Londres.

L'une des premières expériences auxquelles Hodson a été prié de participer se conformait aux grandes lignes des recherches faites par Annie Besant et Leadbeater pour *La Chimie occulte*, sujet qu'il connaissait très peu. On avait préparé plusieurs gaz aussi purs que possible, enfermés dans des tubes en verre numérotés, et on avait demandé à Hodson de les examiner attentivement par la clairvoyance. Le premier était de l'oxygène.

Comme Leadbeater, Hodson a décrit les atomes, qu'il voyait par ses facultés siddhi, comme des centres tourbillonnant et virevoltant d'énergie. Tout comme Leadbeater, il a réussi à les maintenir immobiles pour les examiner en détail. En concentrant sa conscience à l'intérieur de l'atome d'oxygène, Hodson dit avoir eu l'impression de regarder le Système solaire depuis une planète. Il a été très impressionné par la similarité de la structure et la relativité de la magnitude, se rendant compte que le changement de perspective produit par ce grossissement très important donnait l'illusion que l'atome était aussi incommensurablement énorme que le Système solaire, lorsqu'il était examiné depuis un point situé à l'intérieur de lui-même.

Hodson a décrit l'atome d'oxygène comme ayant la forme d'un ovoïde entouré par une spirale de force. Un cinquième de l'intérieur de l'ovoïde était occupé par ce qu'il décrit comme un pilier, autour duquel une double spirale était formée par la révolution rapide de petits globules, dont le diamètre était d'un sixième de

celui de l'ovoïde. À l'intérieur du pilier central, Hodson décrit « une concentration dorée, pareille au soleil, à travers laquelle monte et jaillit de l'intérieur de l'atome une incalculable réserve d'énergie, comme si elle se déversait d'un plan supérieur vers un plan inférieur ».

Le pouvoir de grossissement de Hodson était extraordinaire, si l'on sait que le rapport entre la taille d'un atome d'oxygène et celle d'une personne est comparable au rapport entre la taille d'une personne et celle de la galaxie. Examinant un tube de chlore sans en connaître le contenu, Hodson a décrit des atomes verdâtres ayant la forme d'un haltère tordu, avec des extrémités rayonnantes, oscillant en paires comme s'ils étaient liés, leurs mouvements lui rappelant ceux des danseurs, description qui correspond à celle donnée dans *La Chimie occulte*. Hodson décrit en outre douze entonnoirs à chaque extrémité de la barre de chlore, les côtés des entonnoirs étant « des zones d'écoulement de force ». *La Chimie occulte* parle bien d'un nombre de douze entonnoirs.

L'acuité visuelle de Hodson était aussi impressionnante. Chargé d'examiner deux poudres blanches qui, bien que leur composition chimique fût tout à fait différente, apparaissaient identiques à l'œil nu, Hodson les a identifiées sans aucune difficulté par la clairvoyance comme étant du sulfate de sodium et du sulfate de magnésium.

Parmi d'autres exemples de ses faculté, on trouve la détection du passage d'un courant électrique dans un fil sans savoir si le commutateur est ouvert ou fermé. Il pouvait aussi apercevoir différentes émissions des pôles nord et sud des aimants, ainsi que détecter de telles radiations dans l'obscurité.

L'une des applications pratiques de la vision clairvoyante de Hodson a été mise en évidence dans le domaine de la bactériologie. Dans le cadre d'une série d'expériences commencées en novembre 1927, on a cultivé des bactéries intestinales d'un certain nombre de personnes, bactéries responsables de maladies telles que la maladie de Morgan, Le syndrome de Protée, l'entérite et

la dysenterie. Toutes les cultures ont été diluées par des procédés homéopathiques à un trentième de puissance, concentration à laquelle il était pratiquement impossible de détecter la présence dans la solution de quoi que ce soit, hormis l'eau distillée. Placées dans des tubes en verre numérotés, les dilutions ont été soumises à l'examen clairvoyant de Hodson. Dans chaque cas, bien que la nature de la dilution soit inconnue à toutes les personnes présentes durant l'examen (afin que le transfert de pensée ou la télépathie puissent être exclus), Hodson a été capable d'établir un rapport entre la fiole et la personne dont provenait son contenu, décrivant avec précision le sexe, l'âge et les autres caractéristiques du patient. À la différence du célèbre médium américain Edgar Cayce, qui ne pouvait prescrire de remèdes que lorsqu'il était en transe, Hodson, pleinement conscient, pouvait énumérer correctement les qualités des remèdes homéopathiques examinés et distinguer leurs pouvoirs avérés « avec une rapidité étonnante ».

Un autre talent remarquable était sa capacité de trouver avec précision les positions relatives des planètes du Système solaire pour tout jour spécifique. Cette prouesse offrait une explication logique à la façon dont des peuples anciens, comme les Mayas, avaient pu concevoir un calendrier tellement précis, couvrant des milliers d'années, précisant les emplacements corrects des planètes connues à tout moment donné, sans utiliser d'instruments astronomiques sophistiqués.

Le 7 décembre 1928, à 11 heures 30 du matin, Hodson a été chargé d'explorer le Système solaire à l'aide de ses pouvoirs de clairvoyant et d'observer les positions angulaires des planètes et leurs distances relatives par rapport au Soleil. Sans que Hodson le sache, un plan du Système solaire avait été esquissé en forme de cadran de montre, avec le Soleil occupant la position à une heure et la terre celle à six heures. Les positions héliocentriques des planètes ont ensuite été distribuées parmi les heures, telles qu'elles étaient mentionnées par l'almanach nautique pour la date de la réunion. Hodson a placé correctement Uranus à 8 heures 30, Neptune à

3 heures, Mercure à 1 heure, Mars à 6 heures et Jupiter à 7 heures. Par la suite, il a répété ces observations en un certain nombre d'occasions, établissant toujours correctement par la clairvoyance les positions angulaires des planètes et leurs distances relatives par rapport au Soleil.

Leadbeater affirmait que la psychométrie – l'art de découvrir des faits à propos d'un objet, de son origine et de son environnement par simple contact avec l'objet concerné ou en étant près de celui-ci – a pour origine la vision astrale, tout en relevant des radiations éthériques. Le psychométricien développe un rapport avec un endroit et un événement se produisant, ou s'étant produit, en ce lieu, par l'intermédiaire d'un objet matériel qui, comme l'expliquent les occultistes, est encore éthériquement relié à l'emplacement qu'il a occupé. Selon Leadbeater, chaque objet matériel émet des radiations dans toutes les directions, qui sont enregistrées sans discontinuer à un niveau supérieur plus subtil, le niveau akashique.

Hodson a décrit soigneusement sa méthode de psychométrisation d'un objet distant dans le temps et dans l'espace, en le tenant simplement près de son chakra des sourcils, le « troisième œil », pour un examen minutieux. « Si j'examine un fossile, je vois d'abord de petites images de son environnement, puis un changement peut se produire, et la vue cesse d'être une image, pour devenir mon cadre de vie, si bien que je semble être présent, revivre les événements... Il y a un sentiment de caractère immédiat : je suis dans la scène, et j'ai même ressenti la température dans mon corps physique. » Mais on n'a aucune possibilité d'agir, dit Hodson : « Si on me demande si la créature que je vois a une queue, et si elle est assise, je ne peux rien faire, sauf attendre jusqu'à ce qu'elle se lève et me permette de voir ; je ne peux exercer nul pouvoir occulte supplémentaire pour voir à travers son corps et observer sa queue. »

La justesse des données psychométriques obtenues par la clairvoyance a été effectivement prouvée, entre autres par les fouilles archéologiques. Dans le cas de Hodson, ce fut l'exploration psychique de la grande métropole enterrée de Teotihuacan, aux

environs de Mexico. Cette ville s'était épanouie deux millénaires plus tôt autour de deux grandes structures, les pyramides du Soleil et de la Lune.

En 1956, quand aucun vestige de l'ancienne cité n'était visible à la surface du sol, Hodson se tint au sommet de la pyramide du Soleil et décrivit les cérémonies qui s'étaient déroulées là entre l'an 500 avant J.-C. et l'an 500 de notre ère, célébrées par des prêtres parés de plumes brillamment colorées, à l'intention d'une ville prospère, qui montra par la suite des signes de déclin. Hodson décrivit la grande métropole divisée en quartiers, les classes inférieures occupant des maisons modestes et les nobles des maisons somptueuses près des temples. Les bâtiments d'adobe et de pierre étaient recouverts de toits plats, bien qu'il y en eût de nombreux sans toit. Il décrivit aussi de longues routes droites, se croisant à angle droit.

Ce ne fut qu'au milieu des années 1960 que René Millon, professeur d'anthropologie à l'université de Rochester, obtint assez de fonds de la Fondation nationale pour la science de Washington. Il prépara une carte aérienne photogrammétrique de toute la zone enterrée de Teotihuacan et établit les dimensions exactes de l'ancienne ville, confirmant la remarquable exactitude de la description de Hodson. Millon trouva une ville qui, à l'apogée de son développement, autour de l'an 500, couvrait environ vingt kilomètres carrés, une ville immense et bien organisée, conçue à une échelle grandiose, grouillant de gens, l'une des plus grandes villes préindustrielles du monde, plus vaste que la Rome impériale des Césars. La carte de Teotihuacan réalisée par Millon montrait une ville qui, au point culminant de son pouvoir, était divisée en quatre carrés, avec des rues parallèles s'entrecroisant. Par la suite, au fur et à mesure des fouilles archéologiques, on découvrit des signes de décadence indiquant un grand holocauste vers l'an 750, qui avait transformé la cité autrefois grandiose en une ville fantôme. À l'époque de l'arrivée de Cortés au début du seizième siècle, toute la zone était recouverte de terre.

En décembre 1957, Hodson a été invité en Nouvelle-Zélande par le Dr D.D. Lyness, député au Parlement, licencié en chimie. Il devait coopérer à une série de recherches par clairvoyance sur l'atome. Les résultats ont été publiés par le Dr Lyness dans un opuscule intitulé *Some Recent Clairvoyant Research in New Zealand*. Hodson y décrit sa méthode d'examen du graphite à différents niveaux de grossissement. « Mon premier aperçu du spécimen est celui d'une poudre noire, m'indiquant que je suis toujours au niveau physique solide. J'enclenche ensuite le grossissement. La poudre noire disparaît, remplacée par un champ en profondeur de pointes d'épingles lumineuses infinitésimales, se déplaçant très rapidement dans tous les sens. » Pour Hodson, l'espace entier était rempli de ces infimes points lumineux en mouvement. « Parfois, il y a de minuscules explosions au milieu d'eux, provoquant un éclair de lumière. Je peux voir ce spectacle les yeux ouverts ou fermés* ».

Espérant élargir la portée de *La Chimie occulte*, le Dr Lyness a dirigé en 1958 et 1959 une autre série d'expériences avec Hodson, en Australie, visant à identifier un électron unique, particule bien plus petite que les « atomes » décrits par les premiers théosophes. Si un atome de carbone avait été agrandi à la taille de la grande ville de Teotihuacan, ses électrons seraient de la taille relative d'un pois ! Pour source abondante d'électrons, Lyness a fourni à Hodson un tube cathodique à l'intérieur duquel un flux d'électrons était projeté entre les pôles d'un puissant aimant en forme de fer à cheval, qui défléchissait le faisceau. À mesure que la position de l'aimant variait, Hodson décrivait avec précision la direction de la déflexion.

* La description de Hodson correspond aux remarquables travaux du biologiste français Gaston Naessens, découvreur d'un traitement efficace de nombreux types de cancers. Son microscope d'avant-garde lui a permis d'observer le plasma du sang avec une clarté plus grande que celle d'un microscope électronique, révélant des milliers de minuscules grains lumineux, qu'il a appelés « somatides ». Pour lui, ce sont les manifestations premières de la vie biologique.

Une partie du faisceau, si l'on adopte le langage de Hodson – qui utilisait davantage le vocabulaire d'un officier des blindés que celui d'un spécialiste des particules élémentaires – semblait constituée de particules bougeant à un rythme effréné. Une sorte de spirale se déplaçait comme une anguille autour du faisceau, s'épaississant et s'amenuisant en une série de crêtes moutonnantes « comme si un fil s'enroulait autour d'un autre fil, ce second... formé de particules se déplaçant rapidement. Mais elles n'avancent pas avec le fil, le grand fil. Elles continuent à tourner sans cesse, comme si le fil principal traversait la spirale. »

Commentant l'analyse de Hodson, le professeur Smith fit remarquer qu'il pouvait entendre celui-ci chercher ses mots, prononcer des phrases incomplètes, puis s'interrompre pour les remplacer par des termes plus appropriés.

Les électrons individuels aperçus par Hodson se présentaient comme des particules étirées, tournoyant nettement, pareilles aux composantes les plus petites de la matière découvertes par Leadbeater et Annie Besant, leurs « atomes physiques finaux », quoi que bien plus infimes. Hodson en décrit un qui se déplaçait en spirale. « Je ne peux vous donner aucune taille relative – il a un mouvement en double spirale... Quelque peu comme le marron entouré de son enveloppe. C'est-à-dire qu'il n'a pas de surface lisse, il rayonne lui-même ; il émet des radiations et des lignes de force tout autour de lui, et celles-ci se déploient en pointes sur une distance d'environ un, deux, trois – environ un sixième ou un huitième du diamètre horizontal de l'objet... Mais ne pensez à rien ressemblant à une enveloppe de châtaigne. Ils sont bien plus compacts que cela. »

La partie probablement la plus significative de cette image d'électrons tournant en spirale a été la description de Hodson du déplacement des électrons dans un tube cathodique – correspondant à un modèle initial du physicien autrichien Erwin Schrödinger, qui a posé les bases de la mécanique ondulatoire. Il était peu probable que Hodson connaisse ces théories – comme le

note le Dr Lyness. Et le pouvoir d'agrandissement de Hodson, bien plus important que celui de tout microscope existant à l'époque, peut être évalué par le fait que le rayon de l'électron finalement mesuré en 1990 est d'environ 10^{-18} cm.

Après ces expériences, Lyness a déclaré que les résultats indiquaient que Hodson voyait réellement des électrons défléchis dans un champ magnétique, qu'il décrivait si vivement et si spectaculairement : « Sa sincérité et sa probité transparaissent à travers ses mots. »

La méthode la plus puissante développée par Hodson et Leadbeater pour analyser des objets à distance entraînait l'utilisation du chakra ajna, le « troisième œil ». Leadbeater avait trouvé le moyen de créer une ligne communicante visible de matière astrale qui transportait les vibrations d'un quelconque objet éloigné. À l'aide de ces vibrations, « on peut voir tout ce qui se produit à l'autre extrémité », comme pour une ligne télégraphique. Il avait affirmé qu'on pouvait polariser par la volonté un certain nombre de lignes parallèles d'atomes astraux, allant de l'opérateur à la scène qu'il désirait observer. Les axes de tous les atomes ainsi affectés étaient maintenus pendant un moment rigoureusement parallèles, afin de former une sorte de conduit temporaire, le long duquel le clairvoyant pouvait regarder.

Une scène distante observée à travers ce « courant astral », dit Leadbeater, « est assez semblable à une image vue à travers un télescope. Les personnages humains semblent généralement très petits, comme s'ils étaient sur une scène éloignée, mais malgré leur taille minuscule ils sont aussi nets que s'ils étaient tout près ».

Leadbeater ajoute que par ce moyen il est parfois possible d'entendre ce qui se dit. Le seul problème était que la vision astrale, lorsqu'elle était dirigée le long de ce qui est pratiquement un conduit, était aussi limitée que le serait la vision physique dans des circonstances similaires. Toutefois, on peut toujours voir l'aura, dit Leadbeater, même à cette distance, « et donc toutes les émotions, ainsi que la plupart des pensées, de ceux qu'on observe ».

Cette forme de vision distante n'exige pas que l'observateur quitte son corps physique. Il n'y a pas de projection de son véhicule astral ou d'aucune partie de lui-même vers celui qu'il regarde. En fait, il se fabrique pour lui-même un télescope astral temporaire.

Hodson a obtenu des résultats en concentrant le « regard » de son chakra des sourcils d'une manière analogue au changement du point de mire de ses yeux physiques. Pour ce faire, il a utilisé la pratique yogique de revitalisation du chakra par la kundalini, l'énergie particulière abritée par le chakra sacral, décrite par les occultistes comme l'une des forces émanant en même temps du soleil et du centre de la terre et reposant chez les êtres humains dans la matière éthérique près de la base de la colonne vertébrale. Pour la vision clairvoyante, la kundalini prend l'apparence d'un feu liquide lorsqu'elle se précipite à travers le corps humain, se lovant comme les anneaux d'un serpent pour ranimer ce chakra, provoquant des expériences astrales dans la conscience physique. L'hypophyse, lorsqu'elle fonctionne correctement, fournit un lien parfait entre la conscience astrale et la conscience physique. Le processus, dit Hodson, offre à la conscience de l'observateur une sensation interprétée comme « vision », le sentiment que le troisième œil « voit » des motifs lumineux, tout comme le fait la rétine de l'œil physique. La substance qu'on examine est alors amenée à environ dix à quinze centimètres du point entre les sourcils, et donc dans le rayon d'action de l'extrémité ouverte du chakra. « Pour moi, cet emplacement correct est essentiel. »

Hodson raconta qu'il projetait depuis le centre de son troisième œil un conduit pareil à celui de Leadbeater, pour agrandir les objets éthériques presque à l'infini. « La kundalini est délibérément propulsée dans le lobe frontal du cerveau, et plus particulièrement dans l'hypophyse. Par la suite, la volonté la fait descendre dans l'entonnoir du chakra ajna, jusqu'à ce que cette partie du mécanisme soit suffisamment "électrifiée". »

Ce conduit, que Hodson nomme « microscope ajnique », est plus compact que le reste du chakra, a une couleur grise, et est déplaçable par le pouvoir de la volonté à l'intérieur de l'embouchure

du chakra. Hodson avait l'impression qu'il était formé de ce que Leadbeater appelait « E4 », la substance éthérique la plus compacte. Hodson faisait pénétrer l'extrémité de son microscope ajnique à l'intérieur de la substance à examiner, puis déterminait le grossissement nécessaire. À la différence d'un microscope ordinaire, le conduit éthérique de Hodson devait être projeté et maintenu en contact avec l'objet observé par le pouvoir de la volonté, ce qui exigeait un effort de concentration considérable. De plus, le degré de grossissement n'était pas aisément réglé par une roue ou un bouton. L'observateur était obligé d'apprendre à contrôler mentalement le point de mire et à apprécier le niveau de grossissement auquel il opérait.

Hodson parle de l'énorme effort entraîné par le travail avec le microscope ajnique, si fatigant qu'il était évident que des erreurs risquaient de survenir au bout d'un moment. Il raconte que tout son corps tremblait du pouvoir de la kundalini, l'effort extrême exigé s'avérant réellement héroïque.

Il précise que pour la psychométrie ordinaire et la clairvoyance amplifiante il utilisait seulement le chakra ajna, et non pas le microscope ajnique. « Quand on utilise le chakra ajna, les yeux physiques sont fermés, et le plan physique s'estompe sous une inspection par la vision astrale ou mentale. »

C'est cette faculté que Hodson utilisait pour ses longues incursions dans le monde des esprits naturels. « Si je veux voir la forme d'une fée ou d'un gnome, j'utilise la faculté ajna au niveau éthérique ou astral. Mais, pour déterminer ce qu'ils font, il faut utiliser pleinement les facultés astromentales du chakra ajna. Cependant... il m'est arrivé d'apercevoir des fées par inadvertance, et je me suis rendu compte que je glissais inconsciemment dans l'utilisation de l'ajna... La même chose s'était passée quand j'avais regardé des fées et des gnomes des années auparavant. Parfois ils restaient sans bouger pour moi, mais généralement ils fondaient sans me remarquer ; pourtant, si je le veux, je peux obtenir une image immobile de l'un d'entre eux pour l'examiner. »

V

Plongée dans le royaume des fées

Entre sa participation à l'affaire des fées de Cottingley en 1921 et son installation à Londres en 1923, Hodson passa beaucoup de son temps libre à étudier les esprits naturels dans la campagne anglaise, partout où il put les trouver. Étant donné ses remarquables résultats dans l'utilisation du pouvoir de clairvoyance pour analyser des atomes, poser des diagnostics, psychométrer des objets archéologiques et explorer le système solaire, ses descriptions détaillées du monde des esprits naturels revêtent un nouvel aspect, si incroyable qu'il puisse paraître.

Déjà en septembre 1921, à quelques kilomètres de sa maison de Preston, dans une clairière entre de vieux arbres magnifiques, « teintés des couleurs de l'automne, un ruisseau coulant doucement, le tout baigné d'un soleil d'arrière-saison », Hodson raconte être tombé sur un champ grouillant de fées, de farfadets, d'elfes et « d'une créature entre elfe et farfadet, mais plus petite, moins évoluée ».

À l'époque, Hodson observait la tradition classique, qui divisait le monde des esprits naturels en quatre catégories principales, selon l'élément prédominant de leur caractère – terre, eau, air ou feu. Mais il a noté rapidement l'existence d'innombrables espèces différentes, souvent empiétant les unes sur les autres.

Aucun de ces esprits naturels n'avait de corps solide, puisque leur essence était astrale, mais ils étaient capables de « matérialiser » des véhicules depuis la matière éthérique plus dense, utilisant pour modèles les concepts de pensée des paysans locaux et des enfants du coin, imitant à l'occasion d'autres formes qu'ils avaient aperçues et admirées. Pour voir ces esprits, il fallait être doté au moins de vision éthérique, et de préférence de vision astrale, ou même supérieure.

Pour Hodson, doté d'une vision éthérique et astrale bien développée, les fées qu'il découvrit dans le champ voisin de Preston, similaires de bien des façons à celles qu'il avait vues avec les filles à Cottingley, étaient ses préférées, car elles exprimaient « l'enjouement, la gaieté et la joie de vivre ». Il les observait avec un vif plaisir voltiger de place en place. Elles assumaient de délicates formes féminines parées d'un matériau blanc, moulant, luisant, d'une texture fine, « portant quelque chose qu'elles apportaient à l'herbe et aux fleurs à chacun de leurs arrêts, tendant une main quand elles se posaient, comme si elles appliquaient une substance quelconque ».

En octobre 1921, dans le jardin de Preston, Hodson aperçut une fée particulièrement belle, vêtue de lumière chatoyante et miroitante. « Sa carnation est nettement claire, elle est pleine de rire et de bonheur, très ouverte et sans peur, entourée par une aura de lueurs dorées, à la lumière desquelles on peut distinguer le contour de ses ailes. Il y a aussi une trace de moquerie dans son attitude et son expression, comme si elle prenait plaisir à une blague à l'encontre des pauvres mortels qui l'étudient. »

Brusquement, ses manières changèrent et elle prit un air sérieux, lui offrant un meilleur aperçu de sa fonction en tendant les bras

pour se concentrer, ce qui eut pour effet de diminuer la taille de son aura et de tourner celle-ci vers l'intérieur, raconte Hodson. Ayant maintenu cet état pendant environ quinze secondes, « elle libéra toute son énergie concentrée, qui s'écoula dans tous les sens en des courants de force dorée, et sembla affecter toutes les tiges et les fleurs à sa portée ».

Au centre d'un massif de chrysanthèmes, la fée sembla rendre plus forte la vibration déjà présente en ces lieux, probablement après ses actions précédentes. « Suite à cette action, tout le massif commença à luire davantage, effet visible jusqu'aux racines. »

D'autres esprits de la terre, moins beaux mais aussi intéressants, semblaient envahir en masse un champ voisin, principalement des farfadets, des gnomes, des elfes et des homuncules. Dans ses notes, Hodson décrit les farfadets comme étant d'une taille variable, entre dix et trente centimètres, ressemblant généralement à des petits vieillards, courtauds et voûtés, vêtus invariablement à la mode médiévale : cape brune avec des boutons brillants et revers verts, culottes descendant jusqu'aux genoux, bas épais, lourdes bottes ou longues chaussures pointues, la tête couverte de bonnets pointus en peau de cerf, semblables à des bonnets de nuit à l'ancienne mode.

Ces farfadets donnaient l'impression d'être des laboureurs rustiques, au teint rougeâtre, barbes et sourcils gris, petits yeux en boutons de bottines. Un groupe arborant des tabliers comme ceux des forgerons faisait semblant d'utiliser des pelles et des pioches pour creuser la terre avec une grande ardeur, mais Hodson ne pouvait dire d'après leur expression de fausse gravité s'ils considéraient ces efforts comme un travail ou un jeu.

Quelques mois plus tard, dans la région des lacs, sur le rivage ouest du Thirlmere, dans une épaisse forêt de chênes, de noisetiers et de hêtres, Hodson découvrit une grande colonie de farfadets, variant peu en apparence, s'agitant en masse sur le bord escarpé de l'un des rochers. Parmi les racines et les pierres, il put distinguer un certain nombre de minuscules maisons, juste au-dessous

de la surface du sol, d'une forme tout à fait parfaite, bâties principalement en bois et chaume, avec des fenêtres et des portes. Lorsque les farfadets y entraient par la porte, Hodson les voyait abandonner leur aspect pour pénétrer dans la terre dans un état pratiquement dépourvu de forme.

Hodson essaya de pénétrer dans l'une de ces maisons pittoresques en utilisant sa vision éthérique, mais, dès qu'il passa la porte, l'illusion d'une maison disparut, laissant seulement une obscurité striée ici et là de fines lignes « magnétiques ».

Les maisons ne semblaient appartenir à aucun individu ou groupe particulier. N'importe quel membre de la colonie pouvait les utiliser pour entrer et sortir par la porte, dans une parodie de vie domestique, bien que Hodson ne vît que des farfadets mâles, tous infiniment égocentriques, ne communiquant apparemment pas entre eux.

De retour à Preston, Hodson se rendit compte de la présence dans sa maison d'un esprit naturel de la famille des farfadets, haut de douze à quinze centimètres, brun foncé, les yeux ronds et noirs. Il l'aperçut d'abord dans la cuisine, sur un rayonnage au-dessus du fourneau, puis dans le vestibule et le living-room. On pouvait le voir grâce aux éclairs occasionnels de lumière éthérique qui accompagnaient ses mouvements rapides. Hodson raconte que le farfadet agissait comme s'il avait adopté la famille et que, à la différence d'autres membres de son espèce, il était étincelant, jeune et rasé de près.

Le farfadet entrait dans la maison venant du jardin et courait dans tous les sens tout nu, son corps prenant parfois une couleur vert sombre. S'approchant de Hodson, il semblait aimer se reposer dans son aura, comme s'il recevait une « douche éthérique ». Lorsqu'il grimpa finalement sur les genoux de Hodson, celui-ci raconte avoir ressenti un frémissement, un froid distinct et un poids très léger. Hodson décrit la fragile constitution éthérée de son minuscule visiteur comme « ayant moins de consistance qu'un

souffle de vent ». Pourtant, sa forme était parfaitement esquissée, les détails nettement définis.

Ce même automne de 1921, dans les champs voisins de Preston, Hodson aperçut quelques gnomes, espèce qu'on trouve généralement sur le sol ou juste en dessous, parmi les racines des arbres et des plantes. Contrairement aux farfadets, ces créatures avaient une taille de plus de soixante centimètres. Ils étaient minces et dégingandés, de couleur noire ou brune tourbe, ils avaient le teint rêche, de petits yeux noirs, un aspect cadavérique, les joues creuses, et les articulations de leurs jambes étaient raides, donnant l'impression d'une grande vieillesse. Peut-être étaient-ils des vestiges de l'Atlantide, un type d'êtres élémentaires pas très agréables.

Hodson a décrit plusieurs autres types de gnomes, certains grands seulement de quelques centimètres, tous des créatures de la terre, capables de se déplacer sans encombre à travers la roche, certains marchant à travers la terre avec les pieds en dessous du sol, aucun capable de s'élever dans les airs à une hauteur plus grande que sa propre taille.

Lorsque Hodson essaya d'entrer en contact avec eux dans leur monde souterrain, ils s'estompèrent en quelque sorte et perdirent leur individualité, se fondant dans une essence commune en tombant en dessous du sol. C'était une indication que la tribu était animée presque entièrement par une conscience collective ou un instinct grégaire. Se concentrant en globules de cette essence, ils se déplaçaient dans le sol tout à fait librement ; néanmoins, en s'élevant au-dessus du sol ils prenaient instantanément la forme de gnomes. Incapable d'attribuer cette métamorphose à un effort intelligent, Hodson présuma qu'elle était plus ou moins automatique.

Toujours dans la région des lacs, lorsqu'il observait d'autres esprits naturels, l'attention de Hodson fut attirée par une grande pierre, en dessous de laquelle vivait un gnome plus imposant, avec une barbe grise, paré d'une cape lui couvrant à peine la taille, portant une lumière assez semblable à une bougie, qui scintillait d'une

leur jaune. Il le vit descendre dans le sol, trente à soixante centimètres en dessous de la roche, où il se déplaçait librement. Toute son apparence changea dès qu'il fut en dessous de la surface.

À l'intérieur d'un autre rocher voisin, Hodson perçut ce qu'il appela la « conscience évolutive » d'un autre type de gnome, bien plus grand, mais moins évolué, haut de quelque trois à quatre mètres et demi. Sauf pour ses yeux et sa bouche, il apparaissait seulement comme une tache informe de couleur, son corps à peine suggéré. La vision éthérique de Hodson lui montra la créature enchâssée dans la roche transparente, à travers laquelle elle n'était que vaguement consciente de ce qui l'entourait. Le seul pouvoir de volonté qu'elle paraissait posséder était celui de changer lentement le point de mire et la direction de sa conscience vague et limitée. Et pourtant sa présence conférait une individualité au rocher, perceptible sur le plan physique sous la forme d'une vibration magnétique.

Plus près de sa maison, Hodson aperçut un esprit arboricole, haut d'environ soixante-quinze centimètres, qui avait pris la forme d'un gnome alors qu'il s'apprêtait à quitter l'arbre pour faire une courte incursion dans le champ. Avec des traits cadavériques, longs et pointus, des pommettes hautes et saillantes, des yeux presque en forme d'amande, le gnome se déplaçait rapidement – à plus de vingt kilomètres à l'heure, estima Hodson. Il choisissait sa route au-dessus des herbes, avec de longues enjambées, levant ses jambes haut dans les airs. Mais la distance à laquelle il pouvait s'éloigner semblait limitée par le « contact magnétique » qu'il maintenait avec l'arbre, comme s'il utilisait le corps éthérique de celui-ci pour former son propre corps. Sans le gnome, le tronc d'arbre donnait à Hodson l'impression d'être un cylindre vide. Lorsque le gnome rentra dans l'arbre par une « porte » sur la face sud, il abandonna cette forme pour se fondre dans le bois.

Entrant astralement en contact avec la conscience du gnome, Hodson découvrit que celui-ci vivait depuis longtemps, le passage du temps lui important peu ou pas du tout, que ce soit

mentalement ou physiquement. Il semblait vivre principalement dans le présent, avec uniquement de la joie dans son esprit, permanent et stable, sans ressentir le besoin de la compagnie de ses pairs.

Dans un autre champ voisin de Preston, Hodson tomba sur un type différent de gnomes « danseurs », moins évolués que les gnomes des arbres. Ils étaient bien plus petits, hauts de seulement dix à quinze centimètres, leurs mouvements archaïques étaient très pittoresques. À la différence des gnomes des arbres, ils n'étaient pas solitaires, mais vivaient et jouaient en groupe, avec leurs cabrioles et leurs jeux variés et grotesques.

Petits hommes au teint vif, leurs yeux noirs en boutons de bottines brillant comme s'ils ressentaient une extase intérieure, ils se tenaient les mains et se balançaient d'un côté à l'autre, un mouvement oscillant « apparemment sans but sur le plan physique », selon Hodson, mais qui semblait leur apporter une sensation astrale extrêmement plaisante.

Hodson pouvait apercevoir cet effet perturbateur et excitant sur leur corps astral – un nuage de matière en désordre, environ deux fois plus grand que leur corps physique. Les radiations émises depuis le centre de ce corps astral (à peu près au niveau du plexus solaire) balayaient celui-ci en entier, en vagues et ondulations qui rendaient ses couleurs plus intenses, permettant aux gnomes de profiter pleinement des effets suscités.

Hodson raconte que son expérience avec un autre type d'esprits de la terre, les elfes, était limitée, car on n'en rencontrait pas souvent dans sa région. Ceux qu'il avait vus courant au-dessus du sol sous les vieux hêtres dans les bois de Cottingley en août 1921 étaient hauts seulement de quelques centimètres, les mains et les pieds disproportionnés par rapport à leur corps, les jambes grêles, les oreilles grandes et pointues. À la différence des autres esprits naturels, ils ne semblaient être vêtus d'aucune imitation d'habits humains. Leur corps avait l'air d'une masse de substance gélatineuse, sans aucune structure interne, entourée par une mince aura verte. De petites ailes ovales d'une substance luisante semi-transparente,

qu'ils n'utilisaient pas pour voler, frémissaient et frissonnaient néanmoins à chacun de leurs mouvements.

Dans une clairière distante de Preston de quelques kilomètres, Hodson découvrit ce genre de créatures elfiques, minuscules, hautes seulement de quelques centimètres. Très nombreuses, elles émettaient un son curieux, jacassant en se déplaçant dans l'herbe, entièrement absorbées par l'exploration des chemins féeriques de ce paysage qui pour elles paraissait une jungle. Leurs auras faisaient vibrer plus vite les doubles éthériques de l'herbe à leur passage. Ces elfes des herbes volaient maladroitement sur de courtes distances, les pieds tournés vers le bas et vers l'avant, plus comme s'ils nageaient que s'ils volaient, une succession de minuscules globules de lumière étant émis sans discontinuer de leurs têtes. Pour Hodson, c'étaient des formes-pensées, toutes exactement pareilles, reliées par un fil de lumière, comme si les elfes se parlaient à eux-mêmes.

Hodson a appelé « *homuncules* » toutes les créatures féeriques d'apparence masculine qu'il ne pouvait classer ni dans la catégorie des gnomes, ni dans celle des farfadets, ni dans celle des elfes, mais qui exhibaient certaines caractéristiques de chacune de ces catégories, accompagnées de certains traits spécifiques qui leur étaient propres. Il a découvert des homuncules dans les arbres, les haies, les fougères, l'herbe, les bruyères et les fleurs sauvages. C'était le type féérique probablement le plus rencontré en Angleterre, présentant de nombreuses variantes selon les régions du pays. Les homuncules des fougères et de l'herbe étaient presque toujours vêtus de vert, arboraient de petits bonnets verts, avaient des oreilles pointues et des visages joufflus, comme ceux des enfants de trois ans.

Les homuncules rouges, hauts de dix à quinze centimètres, arborant de brillants collants cramoisis, étaient capables d'atteindre une taille presque humaine, mais seulement avec de grands efforts et pendant une durée relativement courte. Ils trottaient par milliers dans un champ, minuscules et timides, joyeux et joueurs, formant en dansant des figures géométriques qui exprimaient

une certaine force circulant en eux pour produire davantage de bonheur et de vie, selon Hodson.

Les homuncules s'occupant des arbres « vivaient » généralement dans le tronc et dans les branches, juste sous l'écorce, qu'ils pouvaient traverser pour s'occuper de la croissance et de la couleur des branches et des feuilles. Parfois, l'un sortait d'un arbre comme l'éclair, voltigeait dans les airs, « probablement pour en absorber l'essence vitale », puis revenait pour l'offrir à l'arbre. On pouvait voir un certain nombre de petits homuncules travaillant sur les feuilles et les branches d'un grand hêtre, voletant parfois vers le sol, comme s'ils ramassaient une quelconque substance qu'ils rapportaient à l'arbre et tissaient dans la texture des branches et des feuilles plus petites. Les homuncules volaient ensuite vers un arbre voisin de la même essence, pour répéter l'opération. D'autres bricolaient sur le sol, parmi les broussailles et les feuilles mortes.

Quand Hodson essaya d'entrer en communication avec des homuncules individuels, il trouva leur intelligence très primitive, moindre que celle d'un animal, imitant l'humanité, mais sans comprendre la signification ou le but de leur mimétisme. Il les observa imitant les mouvements de la parole et faisant même semblant de crier fort, mais il n'entendit aucun son sortant de leurs bouches grandes ouvertes.

À la différence des gnomes ou des fées, plus stables, Hodson découvrit que, si l'on regardait trop attentivement un homuncule, celui-ci perdait l'équilibre, était désorienté et sans défense, et disparaissait finalement, soit à une distance sûre, soit dans une dimension astrale supérieure.

Hodson raconte qu'il est tombé deux fois sur des homuncules déplaisants, avec des traits saillants, de grands nez, des yeux bridés réduits à des fentes, et des expressions désagréables, malicieuses, lubriques.

Les esprits aquatiques appelés « ondines » ou « nymphes » intéressaient davantage Hodson. Celles-ci étaient toujours nues, d'apparence féminine, avec des corps délicatement façonnés.

Dans les hauts-fonds de l'océan, il découvrit des nymphes de mer plus vives que les esprits de la terre, ressemblant à des femmes humaines d'une beauté radieuse, mais dépourvues des ailes qu'arboraient les fées terrestres. Elles vivaient en colonies tant sous la mer qu'à sa surface, chevauchant les vagues et parfois plongeant dans les profondeurs avec des cris de joie. Il les entendait s'appeler entre elles bruyamment, « criant d'exaltation quand les forces vitales dont elles [étaient] formées [éveillaient] en elles une joie presque inimaginable ».

Se transformant sans cesse en éclairs de lumière brillants et relativement informes, puis reprenant de nouveau forme humaine, ces nymphes des mers n'avaient pas de corps éthérique permanent, mais pouvaient revêtir un corps temporaire pour le contact avec le plan physique, raconte Hodson. Leur centre de conscience semblait être une flamme brûlante, brillant dans leur tête, lorsqu'elles baignaient joyeusement dans le puissant magnétisme de la mer, absorbant une partie de l'énergie magnétique et, après un moment d'assimilation, la libérant. Leur existence paraissait extrêmement animée, dépassant de loin tout ce qui est possible pour une personne vivant dans une forme physique compacte. À mesure qu'elles absorbaient et libéraient la force magnétique, leur corps astral atteignait deux fois leur taille normale, s'intensifiant énormément par cette expérience.

Hodson remarqua une nymphe momentanément immobile, les yeux flamboyants, bras tendus dans une auréole luisante de lumière blanche, entièrement chargée d'une force qui rayonnait à deux mètres dans toutes les directions, baignée dans une aura de vitalité. Lorsqu'elle libéra la force, Hodson capta l'impression de vibration de l'esprit marin. Lorsque la sensation s'effaça, le processus fut répété.

Parmi d'autres types féeriques ayant revêtu une forme humaine, il décrit de petites nymphes, chevauchant les vagues, jouissant de la vitalité électrique portée par la marée montante, se précipitant à la surface de l'eau. Plus actives et « viriles » que les fées terrestres,

elles « faisaient preuve d'ardeur dans leur exaltation et leur joie, comme si elles absorbaient le pouvoir de la mer ».

Les variétés plus grandes, plus éloignées de la terre, étaient des monstres éthériques verts, semblables à des poissons, et cependant différents de toute espèce de poisson connue de Hodson. Ils avaient une tête et un corps, mais aucune ressemblance avec la forme humaine; ils étaient transparents comme le verre, luisant d'une curieuse lumière verte qui leur était propre. Ils semblaient monter des profondeurs, avec des mouvements lents et lourds, avec un air absent, comme s'ils n'avaient qu'une intelligence obtuse et limitée.

Dans les grandes profondeurs, Hodson remarqua des formes éthériques immenses, bordées de filaments, ressemblant à des végétaux, avec peu ou pas de conscience extérieure, se laissant porter par les courants. Encore plus au large, il aperçut un groupe de grands devas marins, les têtes couronnées, immenses, souverains solennels et majestueux des mers, évoquant vaguement la représentation classique du dieu grec Neptune.

Contemplant la marée montante sur le littoral occidental de l'Angleterre en avril 1922, Hodson pouvait apercevoir le rivage et la mer. Les airs étaient remplis d'innombrables esprits marins à diverses étapes d'évolution, depuis les petits êtres à forme humaine, jouant parmi les ruisseaux, jusqu'aux grands esprits marins ressemblant tant aux poissons qu'aux oiseaux, mais pourvus généralement d'une tête humaine.

Hodson avait l'impression qu'au fur et à mesure de l'intensification de la vitalité électrique de la marée montante, les foules d'esprits marins se paraient de matière éthérique, pour participer plus pleinement au magnétisme merveilleusement rafraîchissant et dynamisant généré et libéré par la mer.

Les esprits se précipitaient vers la limite du ruisseau, pour pénétrer dans le magnétisme de la marée pendant toute la durée du flux, qui atteignait son apogée au point culminant du niveau des

hautes eaux. En pénétrant dans le champ magnétique, les esprits marins prenaient une forme humaine visible, émettant des éclairs brillants de lumière blanche. Ils absorbaient lentement le magnétisme, éprouvant une sensation de plaisir extrême, jusqu'à ce que leur organisme éthérique ne puisse en contenir davantage. Après un instant, pendant lequel les esprits affichaient l'expression de la joie la plus radieuse et de la vitalité la plus grande, entourés par une auréole de lumière, toute la force se dissipait au point de saturation, comme cela arrive pour une décharge électrique. La créature s'estompait entièrement à la vision éthérique, entrant dans un état d'inaction onirique, se retirant une fois de plus sur le plan astral.

Lorsque l'océan revenait à la quiétude relative de la marée basse, les êtres se retiraient sur le plan astral, pour « s'attarder sur la joie stimulante qu'ils avaient ressentie et attendre la marée suivante, afin de répéter une fois de plus l'expérience vivifiante ».

Hodson rencontra des esprits aquatiques à l'intérieur des terres, assurément féminins et toujours nus, près des rivières, des ruisseaux et des chutes d'eau. En avril 1922, à Whitendale, Hodson était assis dans un berceau de verdure recouvert de bruyère, près d'une chute d'eau coulant entre deux grandes pierres, pour tomber trois mètres plus bas sur des rochers couverts de mousse. Il s'était mis à étudier les esprits aquatiques. Le plus grand mesurait environ vingt centimètres, mais tous pouvaient atteindre temporairement les soixante centimètres; certains avaient des auras rosées, d'autres vert pâle. Hodson les voyait comme de minuscules femmes, entièrement nues, leur longue chevelure flottant derrière elles, le front ceint d'une guirlande de fleurs, belles mais tout à fait éloignées de la vie humaine. Comme leurs mouvements étaient très subtils et rapides et comme elles changeaient de forme avec une rapidité déconcertante, Hodson avait du mal à attirer leur attention ou à les influencer lorsqu'elles jouaient dans la cascade et hors de celle-ci.

En passant comme l'éclair à travers la cascade dans tous les sens, elles s'interpellaient avec des tons aigus, montant presque jusqu'au hurlement. Pour les oreilles humaines, cela sonnait à peu près

comme l'appel des bergers à travers une vallée des Alpes, un son pouvant être représenté par une série de voyelles E-O-U-A-I, s'achevant en une cadence plaintive et pathétique – on aurait dit les ondines du Rhin de Wagner.

Hodson regarda avec plaisir les ondines remontant la cascade à contre-courant ou restant immobiles dans le courant, jouant et la traversant comme des flèches, entrant et sortant librement des rochers. Lorsqu'un nuage découvrit le soleil et que la cascade fut de nouveau baignée dans une lumière brillante, les créatures donnèrent l'impression de ressentir encore plus de joie, leurs activités et leurs chants devenant plus intenses.

Hodson découvrit des ondines moins évoluées, hautes de trente centimètres, leurs corps sveltes, souples et gracieux, prenant sans cesse des poses d'une grande beauté lorsqu'elles flottaient au milieu de la cascade ou voltigeaient juste à l'extrémité des embruns, s'élevant comme des bulles dans l'eau, le corps vertical, les membres droits, tirant leur vitalité du soleil et des cascades jusqu'au point d'explosion, faisant de leur mieux pour comprimer et contenir l'énergie vitale. Il pouvait les voir flotter librement dans l'air au sommet de la cascade, libérant l'énergie concentrée qu'elles avaient accumulée, avec un étalage brillant de couleurs et de lumière, rayonnant la joie et le plaisir dans tous les sens, « palpitant au moment de la décharge avec un plaisir délirant, quand l'énergie affecte visiblement les rochers voisins, les fougères et les arbres qui poussent aux alentours, ce qui pour elles et pour la végétation qui les entoure est signe de croissance ».

À cet instant de délivrance, l'expression de l'ondine était particulièrement belle, spécialement ses yeux, éclairés d'un rayonnement éblouissant, exprimant une joie frénétique et un sentiment de vitalité et de pouvoir exceptionnels : « Au moment magique de la libération, elle ressent une extase et une exaltation au-delà de tout ce qu'un simple mortel, enfermé dans la prison de la chair, peut ressentir. »

Cet état est immédiatement suivi par un état de plaisir onirique, dans lequel la conscience se retire vraisemblablement du plan physique et se concentre sur le plan astral de l'émotion. La forme devient vague et indistincte jusqu'à ce que, ayant assimilé l'ensemble de la sensation, l'ondine réapparaisse et répète le processus.

Selon Hodson, leur vie semblait consister en une répétition incessante des trois processus essentiels de la nature : absorption, assimilation et libération. Wilhelm Reich, dans son ouvrage *La Fonction de l'orgasme*, décrit le « poulx de la vie » comme « une tension mécanique – une charge bioélectrique – une décharge bioélectrique – une détente mécanique », et conclut que « la fonction orgiaque, associée à l'effet connu du soleil sur un organisme vivant..., montre que cet organisme vivant est une partie de la nature inanimée ».

La similarité entre l'expérience de l'ondine et l'orgasme humain permet d'avancer l'hypothèse qu'en ayant gêné le développement de notre sexualité par puritanisme, nous avons probablement court-circuité ce qui autrement serait une joie de vivre naturelle, rythmique.

En juin 1922, dans la région des lacs, Hodson découvrit un autre véritable royaume des fées, près d'une cascade, dans un berceau de verdure entouré de fougères et de roches, constitué cette fois-ci de nymphes aquatiques plus classiques. Le principal esprit des chutes lui est apparu sous la forme d'une femme nue, de taille normale et d'une beauté exceptionnelle, qui, à la différence des ondines précédemment observées, était bien plus grande et possédait une intelligence supérieure. Des ailes rosées s'élevaient de ses omoplates, petites par rapport à son corps, mal adaptées au vol, ce qui ne semblait d'ailleurs pas être leur rôle. La première fois, la nymphe, ou l'« esprit des chutes », avait bondi de la pierre compacte, pour rester immobile dans les airs avant de disparaître.

Hodson la décrit comme une statue de marbre revenue à la vie, la carnation rose pâle, la chevelure blonde et luisante, les traits joliment modelés, les yeux grands et lumineux. Leur expression

était quelque peu sauvage, bien que le regard soit gentil. Il décrit une auréole en forme d'arc-en-ciel l'entourant comme un halo entoure la lune, presque sphérique, formée de bandes concentriques régulières de nuances délicates, et néanmoins magnifiques, les couleurs trop nombreuses et se mouvant trop rapidement pour être décrites. Son aura semblait contenir toutes les couleurs du spectre dans leurs teintes les plus subtiles, où prédominaient le rose, le vert et le bleu, chaque bande encadrée de feu doré.

Au-dessus de la tête de l'esprit, Hodson nota un puissant courant ascendant d'énergie, qui imprégnait son aura d'un rayonnement en éventail, ayant apparemment pour origine un point doré, vibrant de vie, brillant au milieu de sa tête, légèrement en dessous du niveau des yeux. La créature semblait animer les pierres, les arbres, les fougères et les mousses, aussi bien que la cascade même – une description dont on peut déduire qu'en fait la créature dispensait à son environnement proche l'«orgone» de Reich, la force vitale.

Bien qu'il puisse être difficile de croire que Hodson pouvait rencontrer des esprits naturels remplis d'encore plus d'énergie que les nymphes et les ondines, il lui restait à décrire les sylphes. Créatures de l'air plutôt que de la terre, de l'eau ou du feu, les sylphes sont liés au vent, aux nuages et aux orages. Leurs corps sont entièrement astraux, de forme humaine mais quelque peu plus petits, tout à fait asexués, leurs visages étrangement beaux, fort animés et contrôlés, en dépit de leur apparent abandon téméraire lorsqu'ils se divertissent, en voyageant à grande vitesse à travers le ciel, quinze à vingt kilomètres en un éclair, se délectant de la force du vent. Hodson a découvert de nombreux types de ces esprits aériens, différant en pouvoir, intelligence, habitudes et apparence, certains flottant près du sol, d'autres s'en approchant à peine, car ils n'aiment pas le domaine humain.

Hodson nota que les sylphes perdaient fréquemment toute apparence de forme humaine, se transformant en masses tourbillonnantes de force et d'énergie vitale, faisant surgir brusquement des formations gracieuses en forme d'ailes, de longues courbes

coulantes, une suggestion de bras ondulant, de chevelure volant dans le vent. Deux yeux flamboyants apparaissaient dans un visage d'une beauté surnaturelle, « associant l'exaltation, l'ivresse, l'extase et la vigueur ardente du pouvoir ».

Au cours de l'année 1922, Hodson observa de nombreuses espèces de sylphes, de tailles, puissances et degrés d'évolution différents, notant une certaine fougue dans leur joie, lorsqu'ils s'appelaient entre eux, leurs cris pareils au sifflement sauvage du vent, presque comme des walkyries.

Assis à la lisière d'un bois de très vieux mélèzes et pins près d'Ewehurst, à la fin de 1922, Hodson admirait un large panorama descendant vers le sud. Il aperçut des sylphes qui jouaient, faisant leurs cabrioles et longues et rapides chevauchées en ligne droite sur le vent, pendant des kilomètres. Parfois, ils se tordaient, tournaient et fondaient brusquement vers le haut, puis se laissaient tomber dans des plongeurs haletants qui s'arrêtaient abruptement juste au-dessus du sommet des arbres, suivis par des ascensions également rapides de milliers de pieds dans les airs. Hodson remarqua un sylphe qui descendait lentement jusqu'à quelques mètres du sol. C'était un être d'une beauté transparente, haut d'environ deux mètres et demi, nu, asexué, mais de type masculin, parfaitement formé, joliment proportionné, entouré par une aura rayonnante trois fois plus grande que sa taille, se tenant immobile juste au-dessus des herbes ondulantes. Le corps naturel du sylphe se trouvait au niveau astral, chatoyant, changeant, pulsant de forces astrales, mais sans être limité à une forme fixe ou précise, capable de se matérialiser au niveau éthérique en une belle forme masculine ou féminine, pour travailler parmi les plantes, les animaux ou même les êtres humains.

Le contact avec la conscience des sylphes laissait l'impression d'une énergie concentrée, similaire à celle trouvée dans l'atome, énergie impossible à calculer, impressionnante par sa puissance, mais inoffensive, car confinée à certains canaux énergétiques. Le centre vital du sylphe semblait être un chakra dans la région du plexus solaire, merveilleusement rayonnant, duquel émergeaient

en vagues les couleurs de l'aura. Les autres lignes de force jaillissaient de son corps, se divisant aux épaules en des formations pareilles à des ailes, s'étendant au-dessus de sa tête.

Levant les mains, le sylphe donnait l'impression de supplier Hodson de quitter les limitations de la chair et de s'élever avec lui aux niveaux supérieurs de l'espace et de la conscience. L'expérience convainquit Hodson que même les moments les plus exquis de joie et d'exaltation que les êtres humains peuvent ressentir sont bien inférieurs à la vivacité éblouissante à l'extrême de l'existence normale des sylphes. Il commente avec tristesse que la vie est ennuyeuse et limitée dans la lourde et insensible forme humaine.

Hodson est moins poétique en ce qui concerne la quatrième catégorie d'esprits naturels, les salamandres, esprits du feu. Il les décrit comme variant considérablement en taille, bâties de flammes, leur forme changeant sans cesse, bien que suggérant une silhouette humaine, les yeux brillants de pouvoir, les oreilles très pointues, une sorte de « chevelure » coulant comme des langues de feu lorsqu'elles plongent en flèche dans des flammes physiques, voletant à travers leur élément.

Lorsqu'il n'était pas voilé par les flammes auriques vacillantes de couleur rouge orangé, leur visage triangulaire avait une apparence nettement humaine. Néanmoins, il arborait une expression tout à fait inhumaine, les yeux bridés éclairés par « un plaisir impie pour le pouvoir destructeur de leur élément ». Latents dans les points focaux de chaleur partout où ils peuvent apparaître, les esprits du feu sont regroupés selon leur couleur – rouge, orange, jaune et violet. Tous sont sujets d'Agni, le Seigneur du Feu, l'intelligence active et féroce qui est l'essence du feu dans le Système solaire.

Il ne restait à Rudolf Steiner, théosophe de la première heure, puis fondateur de la Société anthroposophique, qu'à ressusciter les esprits du feu et leur extraordinaire rôle de destruction et de reconstruction. Dans sa philosophie, le feu est la base de toutes les choses, spirituelles et physiques, créé et contrôlé par l'être le plus élevé de la hiérarchie des esprits créatifs de l'univers.

VI

Le royaume de fées universel

Tandis que Hodson, modeste auteur d'une douzaine de livres, décrit le royaume des fées avec la finesse d'un aquafortiste, Leadbeater, occultiste de talent, conférencier populaire, maçon du trente-troisième degré, ancien pasteur anglican, et évêque autoproclamé de l'Église catholique libérale, peint un grand tableau coloré avec des touches puissantes et convaincantes. Par contraste avec la fréquentation purement locale des esprits britanniques domestiques de Hodson, Leadbeater exhibe le panache cosmopolite du voyageur universel.

Ayant observé toutes sortes de spécimens exotiques dans le monde entier, Leadbeater parle d'un immense nombre de subdivisions des esprits naturels, variant en intelligence et caractère, juste comme les êtres humains, les diverses races habitant des pays différents, les membres d'une race étant enclins à rester ensemble. Certains demeurent habituellement dans un pays, sont rares dans un autre, tandis qu'on peut trouver certains autres presque partout. Chacun a sa propre couleur pour marquer la

différence entre les tribus et les espèces, tout comme les oiseaux ont des plumages différents. Comme pour les oiseaux, les plus brillamment colorés demeurent dans les pays tropicaux.

Tandis que l'humanité n'occupe qu'une petite partie de la surface du globe, « les entités se trouvant à un niveau équivalent sur les autres lignes d'évolution » non seulement encombrant la terre, « mais peuplent l'immensité des mers et les airs », selon Leadbeater.

Il met vivement en contraste les homuncules, vivaces, exubérants, orange et pourpre ou écarlate et or, qui dansent parmi les vignobles siciliens, avec les créatures gris et vert, qui se déplacent plus calmement parmi les chênes et les landes couvertes d'ajoncs de la Bretagne ou les « bonnes gens » brun doré qui hantent les collines de l'Écosse.

La variété vert émeraude est la plus commune en Angleterre ; il se rappelle en avoir vu dans les bois de France et de Belgique, tandis qu'à quelques centaines de kilomètres plus loin, aux Pays-Bas, il n'y en avait guère. Cependant, les mêmes homuncules peuvent être trouvés dans le Massachusetts et sur les rives du Niagara. Sur les vastes plaines du Dakota, Leadbeater affirme avoir aperçu des homuncules noir et blanc qu'il n'a vus nulle part ailleurs, tandis que la Californie peut se vanter d'une espèce unique blanc et or.

Commentant la diversité des esprits naturels dans les États australiens de Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria, et dans le nord tropical du Queensland, Leadbeater affirme que le type le plus fréquent est une créature « d'une merveilleuse couleur lumineuse, pareille au bleu du ciel ».

À Java, deux types sont les plus communs, les deux monochromatiques, « l'un bleu indigo avec de faibles miroitements métalliques, l'autre un motif de toutes les teintes connues de jaune – pittoresque, mais merveilleusement efficace et attirant ». Une autre variété locale est bariolée de couleurs criardes, comme le maillot d'un footballeur, avec des bandes alternantes de vert et de jaune. Dans la péninsule malaise, il a découvert des créatures

d'aspect similaire, avec des bandes rouges et jaunes, et, de l'autre côté du détroit de Sumatra, des bandes vertes et blanches.

Sur la grande île de Sumatra, Leadbeater a découvert une tribu couleur d'héliotrope pâle, qu'il n'avait vue que dans les collines du Ceylan. En Nouvelle-Zélande, la couleur était bleu foncé, strié d'argent, tandis que, dans les îles des mers du Sud, il a découvert une variété de couleur blanc argenté, « qui scintille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme un personnage en nacre ».

Au cours de ses voyages en Inde, Leadbeater a découvert toutes sortes d'homuncules, depuis le type de couleur rose pâle et vert pâle ou la variété bleu pâle et jaune pâle des collines, jusqu'au riche pot-pourri de « couleurs superbement brillantes, presque barbares dans leur intensité et abondance », caractéristique des plaines. Le sous-continent abritait aussi le type noir et or, plus généralement associé au désert africain, ainsi qu'une espèce ressemblant « à une statuette modelée dans un métal cramoisi étincelant, comme a dû être l'orichalque des Atlantes ».

Dans le voisinage immédiat des zones volcaniques, comme sur les pentes du Vésuve et de l'Etna, dans l'île de Java, dans les îles Hawaii et même dans le parc de Yellowstone en Amérique du Nord, ou dans l'île du Nord, en Nouvelle-Zélande, Leadbeater a découvert inmanquablement une curieuse variété d'homuncules qui avaient l'air d'être coulés en bronze, puis brunis. Pour lui, ce type était un vestige de l'ancienne race primitive, étape intermédiaire entre le gnome et la fée.

L'altitude des terres semblait influencer la distribution des esprits naturels, ceux relevant des montagnes se mêlant rarement à ceux des plaines. En Irlande, Leadbeater a remarqué une ligne de démarcation nette entre les différents types. Les versants inférieurs, tout comme les plaines, « pullulaient d'une petite race rouge et noire extrêmement active et espiègle, répandue dans tout le sud et l'ouest de l'Irlande, particulièrement attirée vers les centres magnétiques établis il y a plus de deux mille ans par les prêtres magiciens de

l'ancienne race milésienne pour assurer et perpétuer leur domination sur le peuple, en maintenant celui-ci sous l'influence de la grande illusion. » Selon la tradition, les Milésiens, conduits par deux Espagnols, ont été les derniers envahisseurs de l'Irlande et sont considérés comme les ancêtres des habitants actuels.

Une demi-heure de route plus loin en remontant les pentes, aucun homuncule rouge et noir n'est plus visible. Les collines sont peuplées « d'un type plus bienveillant, bleu et brun, qui devait jadis allégeance aux Tuatha Dé Danann ». Ces derniers, selon la tradition irlandaise, ont envahi l'Irlande avant les Milésiens et étaient réputés avoir utilisé d'immenses forces surnaturelles, au moyen desquelles ils avaient vaincu leurs prédécesseurs, les Hommes Bolg. Vaincus par les Milésiens, les Tuatha Dé Danann se sont retirés, à ce qu'on dit, dans les sidhes, les tertres magiques. Le folklore irlandais les confond avec les fées.

Sur les sommets, aucun esprit naturel n'empiète jamais sur l'espace « sacré pour les grands anges verts qui ont monté la garde en ces lieux pendant plus de deux mille ans, surveillant l'un des centres de force vitale qui relient le passé à l'avenir de cette terre mystique d'Irlande ».

Selon la tradition occulte, les esprits naturels ne connaissent pas de phénomène correspondant à la naissance et à la mort humaines. Une fée apparaît dans ce monde à sa taille réelle, tout comme un insecte. Elle vit alors sa vie, courte ou longue, sans fatigue ou besoin de se reposer, sans aucun vieillissement perceptible au fil du temps.

La durée de vie des esprits naturels varie grandement, à ce qu'on dit, la vie de certains étant très courte par rapport à celle des humains, tandis que celle d'autres est très longue en comparaison. Tous, comme les êtres humains, peuvent se réincarner, bien que leur nature rende le processus légèrement différent.

Durant leur existence sur terre, les esprits naturels sont avantagés, car la vie éthérique n'exige pas de nourriture. Une fée absorbe l'alimentation dont elle a besoin sans effort, directement de l'éther qui

l'entoure. Ces substances nutritives ne sont pas vraiment absorbées, c'est plutôt un échange de particules qui se produit sans cesse, les particules dont on a épuisé l'énergie étant éliminées pour laisser la place à d'autres, remplies de vitalité. Bien qu'on assure que les esprits naturels ne mangent pas, ils tirent de l'arôme des fleurs un plaisir analogue à celui que les gens obtiennent en savourant le goût des aliments. Selon Leadbeater, pour les esprits naturels, l'arôme est plus qu'une simple question d'odeur ou de goût ; ils baignent dans la fragrance jusqu'à ce qu'elle imprègne leur corps, atteignant simultanément chaque particule.

Le corps d'un esprit naturel n'a pas plus de structure interne qu'une volute de brouillard. Ils ne peuvent donc ni être coupés, ni blessés. La chaleur ou le froid n'ont pas d'effet douloureux sur eux. On peut les apercevoir jouant aussi joyeusement parmi les flocons de neige que sous les « lances de la pluie », dansant avec un égal plaisir sous la lueur de la lune ou savourant les feux du soleil, aussi contents de flotter paresseusement dans le calme d'un après-midi d'été que de se délecter dans la course du vent. Les esprits du feu sont particuliers, car ils n'aiment rien autant que de baigner dans le feu, se précipitant de tous les côtés vers un incendie, pour monter maintes et maintes fois avec les flammes, faisant montre d'une délectation délirante.

Parmi les esprits naturels, il ne semble pas y avoir de sexe, de maladies, de lutte pour l'existence, ce qui les dispense des causes les plus fréquentes de souffrance humaine. La douleur physique peut atteindre les esprits naturels seulement à travers une émanation ou une vibration désagréable ou peu harmonieuse, mais l'énergie élémentaire de la locomotion rapide leur permet d'éviter facilement de tels risques. Tant Leadbeater que Hodson considèrent qu'on pourrait voir davantage d'esprits naturels s'il n'y avait pas leur refus profondément enraciné de la proximité des êtres humains, objection partagée par tous, à l'exception des types inférieurs. Selon les deux théosophes, la plupart n'aiment pas le genre humain et l'évitent. Les hommes leur semblent des démons

dévastateurs, spoliant et détruisant tout ce qu'ils touchent, tuant sans raison – souvent en les torturant affreusement – toutes les belles créatures avec lesquelles les esprits naturels aiment vivre.

Les hommes abattent les arbres, piétinent l'herbe, cueillent les fleurs et les jettent, remplacent la superbe vie sauvage de la nature par d'horribles briques et du mortier, et la fragrance des fleurs par « les vapeurs méphitiques de leurs produits chimiques et la fumée polluante de leurs usines ».

Non seulement nous apportons ainsi la dévastation à tout ce que les esprits naturels chérissent le plus, mais, nous met en garde Leadbeater, la plupart de nos habitudes et émanations sont déplaisantes pour eux, leur donnant la même sensation de dégoût que nous ressentirions si un seau d'ordures nous était renversé dessus. « Pour eux, être près de l'individu lambda, c'est vivre dans un ouragan perpétuel – un ouragan déclenché sur un cloaque. Doit-on se demander pourquoi ils ont de l'aversion pour nous, pourquoi ils ne nous font pas confiance et pourquoi ils nous évitent ? Doit-on être surpris que les fées s'éloignent de nous comme d'un serpent venimeux ? »

Dans son traité sur les esprits naturels, Leadbeater souligne le rôle de l'évolution dans leur développement, le « mouvement ascendant » continu des états inférieurs vers les états supérieurs. Il voit le gnome profondément enfoncé dans le sol tendant à monter en surface, avant de faire le saut vers l'état de fée puis, à une troisième étape, rejoignant l'immense foule d'esprits de l'eau, et passant finalement par les esprits de l'air et les esprits du feu dans le royaume des anges.

Selon Leadbeater, les fées de la terre viennent non seulement des rangs des gnomes, mais aussi des catégories les moins évoluées du règne animal. Cette ligne d'évolution touche à peine le règne végétal, sous la forme de minuscules excroissances fongicoïdes, puis avance à travers les bactéries et les animalcules de divers types jusqu'aux oiseaux, en passant par les insectes et les reptiles, et seulement après de nombreuses incarnations rejoint les fées.

Un autre type de minuscules fées décrites par Leadbeater a une origine différente. L'une des formes les plus communes ressemble à un mince oiseau-mouche, qu'on voit souvent s'affairer autour des fleurs, comme le ferait un colibri ou une abeille. Ces charmantes créatures appartiennent à une autre ligne d'évolution, qui n'a jamais été destinée à devenir humaine. La vie qui les anime est produite par les herbes et les céréales, telles que le blé ou l'avoine, et plus tard par les abeilles. « Leur étape suivante sera incarnée par une belle fée dotée d'un corps éthérique, qui vivra à la surface du sol. Encore plus loin sur leur chemin vers les niveaux supérieurs, elles deviendront des sylphes et des salamandres dotés uniquement d'un corps astral. »

Bien que les domaines empiètent beaucoup les uns sur les autres au fur et à mesure de l'évolution des esprits, la progression est rationnelle. « Une vie qui incarne l'un de nos plus grands arbres ne pourra jamais régresser pour animer un essaim de moustiques, ni même une famille de rats ou de souris. Par ailleurs, une telle étape pourrait être appropriée pour cette partie de l'“onde vitale” qui a quitté le règne végétal au niveau de la marguerite ou du pissenlit. »

Les occultistes assurent que pour les esprits naturels la mort n'a pas le même sens que pour les êtres humains. Par ailleurs, il arrive un moment où l'énergie de l'esprit a l'air d'être épuisée, et il est fatigué de la vie. Son corps éthérique devient alors plus diaphane, jusqu'à se transformer en entité astrale, pour demeurer pendant un moment dans ce monde-là, parmi les esprits qui représentent sa prochaine étape de développement. Il revient de cette vie astrale dans l'âme collective, préparé à obtenir d'autres corps, astral et éthérique, adaptés à une autre existence.

Leadbeater décrit un autre groupe d'êtres élémentaires qui s'occupent des fleurs. Bien que beaux, ils ne sont en réalité que des formes-pensées « créés par un être plus important, chargé de l'évolution du règne végétal ». Pas vraiment des créatures vivantes, ou seulement temporairement vivantes, ils n'ont pas d'évolution à suivre, pas de réincarnation. Lorsqu'ils ont accompli leur travail,

ils se dissipent dans l'atmosphère qui les entoure, comme le font les formes-pensées humaines.

Leadbeater explique que lorsqu'un des « supérieurs » a une nouvelle idée à propos des plantes ou des fleurs dont il a la charge, il crée une forme-pensée pour exécuter cette idée. Il s'agit usuellement d'un modèle éthérique de la fleur ou de la petite créature qui vaque autour de celle-ci pendant toute la formation des bourgeons et qui les façonne peu à peu dans une apparence et une couleur qui s'accordent avec la forme-pensée. Mais, dès que la plante a atteint sa croissance plénière ou dès que la fleur a éclos, le travail de la créature est achevé, et elle s'évanouit.

Selon Hodson, la principale fonction des esprits naturels du règne végétal est de fournir un lien vital entre « l'énergie stimulante du soleil et le matériel brut de la forme future ». La poussée d'une graine, considérée comme le résultat habituel et inéluctable de son insertion dans un terreau chaud et humide, ne se produirait jamais si les bâtisseurs féériques étaient absents, dit Hodson. Les artisans de la nature doivent être présents pour tisser et convertir les composantes du terreau dans la structure de la plante.

Le corps ordinaire d'une fée ou d'un esprit engagé dans l'accompagnement du processus de croissance n'a pas de forme humaine, ni aucune autre forme définie, assure-t-il. « Ils n'ont pas de forme précise, et leurs corps usuels peuvent être décrits uniquement comme des nuages de couleur, plutôt flous, en quelque sorte lumineux, avec un noyau brillant comme une étincelle. On ne peut pas les définir en termes de formes nettes, pas plus qu'on ne peut décrire une langue de flamme. C'est dans ce genre de corps qu'ils travaillent à l'intérieur de la plante, autrement dit en s'insinuant dans la structure de la plante. »

Hodson continue en affirmant que ces corps nuageux ont une nature de champ magnétique. Leur action sur la croissance cellulaire et la circulation de la sève ressemble « au mouvement de la limaille de fer attirée par un aimant, l'influence magnétique étant fournie par les courants de leurs propres énergies vitales ».

Certains esprits naturels travaillent à la surface du sol, tandis que d'autres agissent au niveau des racines dans le sol. D'autres semblent se spécialiser dans la couleur, responsables de la « coloration des fleurs, les touches nécessaires étant produites par le mouvement coulant de leurs propres corps nuageux ».

En observant quelques bulbes poussant dans un bol, Hodson décrit d'innombrables « créatures éthériques » de taille infinitésimale, tournant autour des plantes croissantes, visibles éthériquement comme des points de lumière, jouant autour des tiges, entrant et sortant de la plante.

« Elles ont le pouvoir de s'élever dans les airs à une hauteur égale à celle de la plante, mais je n'en ai vu aucune monter plus haut que cela. Elles absorbent quelque chose de l'atmosphère, pénètrent de nouveau dans le tissu de la plante et libèrent cette chose. Ce processus se poursuit sans discontinuer. Les créatures sont tout à fait égocentriques, assez conscientes pour ressentir un vague sentiment de bien-être et d'affection pour la plante, qu'elles considèrent comme leur corps. Elles n'ont pas d'autre conscience en dehors de celle-là. Les bulbes donnent l'impression d'un grand pouvoir et d'une énergie concentrée. La couleur est rosâtre-violet, avec une teinte plus intense au centre. La force fluide précédemment décrite rayonne depuis ce centre, montant verticalement, transportant l'humidité et les autres substances nutritives à une allure plus lente. Les petits esprits naturels ne confinent pas leur énergie à une plante et même à un bol – car je les vois voler d'un bol à un autre ».

Hodson expliqua ensuite comment ces minuscules créatures vitalisaient une plante. « Lorsque le processus d'absorption se produit, elles grandissent et prennent l'apparence de sphères de couleur violet pâle ou lilas, d'un diamètre d'environ cinq centimètres, avec des rayons de force partant d'un point central situé à l'intérieur de la sphère. Les extrémités de ces lignes dépassent légèrement la circonférence. Ayant atteint la taille la plus grande qu'elles sont capables de prendre, elles reviennent près de la plante, pénètrent en

celle-ci et commencent à décharger la substance, ou la force vitale, qu'elles ont absorbées.» Hodson décrit un «flux éthérique vital» naturel des plantes à mi-croissance, qui monte jusqu'à soixante centimètres au-dessus de celles-ci. Les minuscules créatures jouent et dansent dans ce courant vital, lancées vers le haut et vers le bas par la force qui y circule, dans laquelle elles semblent s'épanouir.

Hodson parle aussi du processus d'absorption des plantes, avec de la substance éthérique se dirigeant vers elles de toutes les directions. Dans certains cas, il a vu des tentacules ondulant faiblement, qui sortaient du «double éthérique» de la plante, et à travers lesquels était absorbée la matière éthérique. Ces tentacules sont décrits comme des conduits «éthériques» creux, légèrement recourbés et avec une ouverture un peu plus grande, de couleur gris pâle. Les plus longs qu'il avait observés dépassaient de dix à quinze centimètres la plante et avaient un diamètre compris entre un demi-centimètre et un centimètre et demi.

L'enseignement occulte affirme que la matière «éthérique» vibre à des allures trop infimes pour être mesurées ou testées par des méthodes physiques, tout en étant encore évaluables. Elle est divisée en quatre catégories de plus en plus subtiles, désignées par Leadbeater sous les noms E1, E2, E3 et E4, qui assument des formes en rapport avec les lois qu'il est possible de découvrir et obéissant à celles-ci. Le matériel «astral» encore plus subtil dont est constitué le corps des esprits naturels consiste en une aura sphérique, multicolore, qui entoure la délicate «forme éthérique».

Selon Hodson, la conscience d'une créature féerique fonctionne habituellement sur le plan astral, le plan de la «forme», plutôt que sur le plan éthérique, le plan de la «vie». Le corps astral de la créature a une luminosité propre, chacun de ses atomes étant une particule de lumière qui émet des courants de force pour bâtir des ailes d'énergie éclatante. Lorsqu'elle prend une forme libre plus objective, la créature se pare elle-même plus ou moins instinctivement de la substance de l'éther. Le processus culmine

par la création temporaire d'un corps éthérique, « incarné par son créateur astral, imbibé et entouré par celui-ci. »

Selon la tradition occulte, le « véhicule éthérique » le plus dense est revêtu généralement pour deux raisons. Un corps éthérique arboré par un esprit naturel gagne un sens supplémentaire d'individualité ou d'entité au lieu d'être naturellement diffus dans un groupe. Également, par un contact plus étroit avec le monde physique, le véhicule éthérique apporte une vitalité accrue et un plus de vivacité à la vie, produisant ainsi du plaisir. Les occultistes affirment que le corps éthérique de la plante est créé – avant le corps physique – à partir de l'énergie structurée d'après une forme-pensée ou prototype, qui maintient et façonne le matériel brut. Le véhicule éthérique perdure aussi davantage, bien après que le corps physique de la plante a commencé à se désintégrer.

Pour créer ces corps éthériques, les esprits naturels doivent émerger du niveau astral, plus subtil, au niveau éthérique, plus dense, où les clairvoyants les aperçoivent facilement. On dit que les esprits dansent, jouent et s'observent mutuellement au niveau éthérique, et, dans une certaine mesure, ils examinent les êtres humains, qu'ils imitent et auxquels ils s'attachent à l'occasion, si ceux-ci sont assez sensibles pour réagir à leur présence et même communiquer avec eux.

Une remarque de Hodson élucide les faits : pour la vision éthérique, bien que certains des esprits naturels aient une taille de moins d'un demi-centimètre, « ils peuvent être infinitésimaux, si l'on prend en compte la capacité de mesure ».

Cette relativité de taille ajoute un aspect inquiétant à l'incursion clairvoyante dans le royaume des fées. Lorsqu'Arthur Conan Doyle a achevé son étude sur les preuves fournies par Gardner, Hodson et d'autres à propos de la nature du monde des esprits, il s'est senti « sur le bord d'un nouveau continent, séparé du nôtre non pas par des océans, mais par des états psychiques subtils et surmontables ».

Ce nouveau monde multidimensionnel, au-delà des confins contraignants de nos trois dimensions, allait être exploré davantage et cartographié par Leadbeater, Annie Besant et d'autres médiums, qui ont montré aux physiciens la voie vers les profondeurs de l'atome.

VII

La chimie occulte

L'idée maîtresse de ma thèse est simple : si les facultés de clairvoyant de Hodson lui permettaient de « voir » à l'intérieur d'un électron, et si Annie Besant et Charles Leadbeater pouvaient décrire avec précision la structure interne des éléments chimiques connus, alors leurs descriptions des esprits naturels doivent être prises au sérieux. Mais je devais d'abord être certain qu'il y avait vraiment une correspondance acceptable entre la description des atomes faite par les théosophes et la « réalité » des physiciens traditionnels.

Pour trouver une réponse à cette question, j'ai demandé son avis au premier physicien théoricien capable de porter un jugement sur les travaux originaux des théosophes, présentés dans *La Chimie occulte*, le Dr Stephen Phillips, professeur de physique des particules élémentaires. Le livre de Phillips, *Extra-Sensory Perception of Quarks*, publié en 1980, tout en traitant des théories atomiques les plus avancées, y compris de la nature des quarks, postulait l'existence de particules encore plus petites que les quarks, que la

science avait encore à découvrir. Analysant vingt-deux diagrammes parmi la centaine présentée au début du vingtième siècle dans *La Chimie occulte* par ses deux compatriotes, Phillips a été obligé de conclure qu'« Annie Besant et Leadbeater ont vraiment observé les quarks en utilisant la perception extra-sensorielle, quelque soixante-dix ans avant que les physiciens postulent leur existence ». Qui plus est, leurs diagrammes indiquent la présence de « particules physiques ultimes » encore plus petites que les quarks.

Le temps que je découvre Phillips sur la côte sud de l'Angleterre, dans la station balnéaire de Bournemouth, celui-ci avait vérifié quatre-vingt-cinq des atomes des théosophes : tous concordaient parfaitement avec les découvertes les plus récentes des physiciens dans le domaine des particules élémentaires. Tous les 3546 subquarks comptés par Leadbeater dans l'élément or étaient présents chez Phillips. Si les confrères de Phillips confirmaient les conclusions de celui-ci, cela prouverait que les théosophes, en se servant de leurs pouvoirs yogiques, avaient réellement ouvert une fenêtre entre le monde matériel et le monde spirituel.

L'éminent biochimiste E. Lester Smith, membre de la Société royale, découvreur de la vitamine B12, avait déjà épaulé promptement et en s'engageant les conclusions de Phillips. Familiarisé tant avec le langage mathématique de la physique qu'avec le langage ésotérique de la théosophie, Smith expliqua son appui dans un petit opuscule, *Occult Chemistry Re-evaluated*. Le professeur Brian Josephson, de l'université de Cambridge, Prix Nobel de physique, fut suffisamment impressionné par la thèse radicale de Phillips pour l'inviter en 1985 à donner une conférence sur ce sujet au célèbre laboratoire Cavendish.

Cependant, peu de membres de l'establishment traditionnel eurent le courage de mettre en danger leur position en appuyant quelque chose d'aussi délirant – la notion que les clairvoyants peuvent percevoir les composantes fondamentales de la matière mieux que les physiciens armés de collisionneurs de particules valant des milliards de dollars.



Stephen Phillips.

Déjà à la fin du siècle dernier, lorsque les théosophes ont dirigé pour la première fois leur vision clairvoyante vers les atomes des éléments chimiques, ils se sont retrouvés en bute aux physiciens de leur époque, pour qui les atomes étaient encore « les particules compactes, lourdes, impénétrables, mobiles » sur lesquelles Newton avait fait des conjectures deux siècles plus tôt et que le philosophe grec Démocrite avait vues comme des balles minuscules, dures et indivisibles, que seul Dieu pouvait scinder.

Le célèbre chimiste Antoine Lavoisier avait découvert – avant de perdre sa tête sur la guillotine en 1794 – que le même élément pouvait exister en trois phases : solide, liquide et vapeur.

La représentation de Newton a été légèrement perfectionnée en 1808, trois ans après la victoire de Nelson sur Napoléon à Trafalgar, quand l'anglais John Dalton postula que l'atome était l'unité fondamentale des éléments chimiques – comme l'hydrogène, l'oxygène, l'azote – et que chaque élément avait son propre poids moléculaire. À l'époque de Dalton, on connaissait environ quarante éléments, bien que personne n'ait la moindre idée de la taille ou de la structure d'un atome.

Vers 1831, alors que Louis-Philippe était monté sur le trône de la France, le physicien anglais Michael Faraday a produit un courant électrique en faisant tourner un disque de cuivre entre les pôles d'un aimant. Pour définir une unité de cette électricité dynamique,

le physicien irlandais George Johnstone Stoney inventa le terme « *électron* » – non pas que Faraday ou Stoney aient la moindre idée de quoi pouvait avoir l'air un électron ou quelle pouvait être sa taille, et encore moins de ce que pouvait être l'électricité.

Ce ne fut qu'en 1898, trois ans après que les théosophes eurent commencé leur examen psychique des atomes, que le professeur Joseph John Thomson, faisant des expériences dans son laboratoire de l'université de Cambridge, arriva à la conclusion que les rayons lumineux émis par son tube cathodique n'étaient pas formés de molécules de gaz lourdes, mais de particules fondamentales, qui devaient donc constituer toute la matière. Annonçant haut et fort l'existence de cette première véritable particule élémentaire, distincte de l'atome indivisible de Démocrite, Thomson la dénomma « *électron* », comme Stoney, posant ainsi les bases de la physique des particules élémentaires.

En même temps, Leadbeater et Annie Besant, examinant la matière en utilisant leurs pouvoirs siddhi pour scruter le cœur des atomes, ont pénétré dans un monde mystérieux, encore plus qu'invisible aux physiciens traditionalistes. Leur méthode a été décrite au deuxième siècle avant notre ère par le sage indien Patanjali dans ses *Yoga-Sutras*, où il expliquait comment « obtenir la connaissance du petit, du caché ou du distant en y dirigeant la lumière d'une faculté supraphysique ». Depuis lors, les yogis orientaux ont utilisé cette forme siddhi de perception, cette « clairvoyance amplifiante ». L'astuce n'est pas d'agrandir réellement le petit objet, mais, au contraire, « de se rendre à volonté soi-même [ou plutôt sa vision] infinitésimalement petit ».

Phillips, analysant les affirmations des théosophes, a conclu que ceux-ci pouvaient modifier à leur gré la taille de leurs images, le niveau de grossissement étant indéfini, bien qu'en pratique une limite fût imposée par les facultés de l'observateur et par la fatigue ressentie en observant des objets agrandis. À la différence d'autres formes de perception extrasensorielle, cet état particulier, bien qu'éreintant, peut être enclenché et arrêté à volonté, assure Phillips.

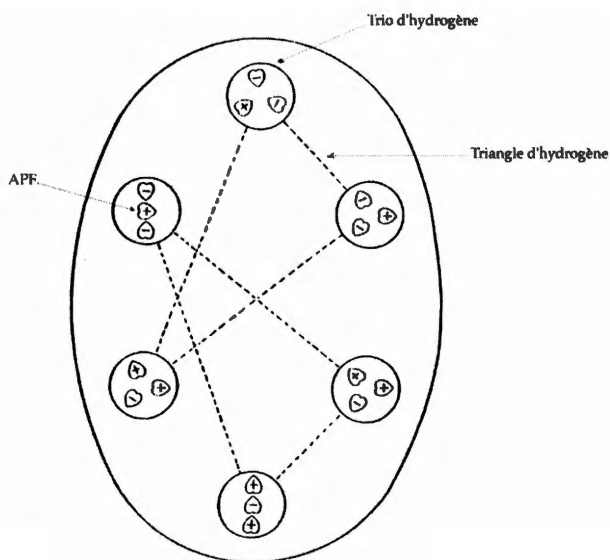


Annie Besant et Charles Leadbeater.

L'hydrogène a été l'un des premiers éléments examinés par les deux théosophes, car il était considéré comme étant l'élément le plus léger et le plus simple. Ayant concentré sa vision au niveau subatomique, Leadbeater a pu décrire à Annie Besant – assise en tailleur sur le plancher, carnet d'esquisses prêt – un corps ovoïde dans lequel apparaissaient deux triangles entrelacés, dont les coins supportaient des objets sphériques plus petits, six en tout. Chacune de ces sphères contenait trois points lumineux, qui donnaient l'impression d'être des particules tridimensionnelles. La structure entière tournait sur son axe avec une grande rapidité, vibrant en même temps que ses composantes internes effectuaient le même type de girations.

Selon Phillips, cette constatation, faite en 1895, était assez remarquable, puisque la propriété de spin des particules atomiques n'était pas connue de la science. Pour ralentir la rotation et la vibration de leur « atome chimique » – le nom dont le désignent les théosophes – Leadbeater faisait appel à une forme particulière de volonté, qui lui permettait de maintenir l'objet immobile pour

l'examiner de près. Tant Leadbeater qu'Annie Besant souscrivaient au concept théosophique selon lequel la matière existe en sept phases distinctes au niveau physique de notre réalité ordinaire : solide, liquide, gazeuse, et quatre autres phases « éthériques », plus subtiles, la dernière visible uniquement aux clairvoyants. En désintégrant peu à peu les atomes chimiques, les théosophes pensaient donc étudier leurs diverses phases « éthériques », 1, 2, 3 et 4, finissant par aboutir à une particule qui, si on s'y attaquait, disparaissait du champ visuel. Ils ont appelé cette particule essentielle « atome physique final » ou APF. Comme les atomes de tous les éléments qu'ils ont examinés – depuis l'hydrogène jusqu'à l'uranium – étaient formés sans exception de ces APF variant en nombre et en arrangement, ils ont naturellement présumé qu'il s'agissait des composants les plus petits, pratiquement indivisibles, de la matière, et ont conclu que leur disparition était due au passage du niveau éthérique au niveau astral, plus subtil.

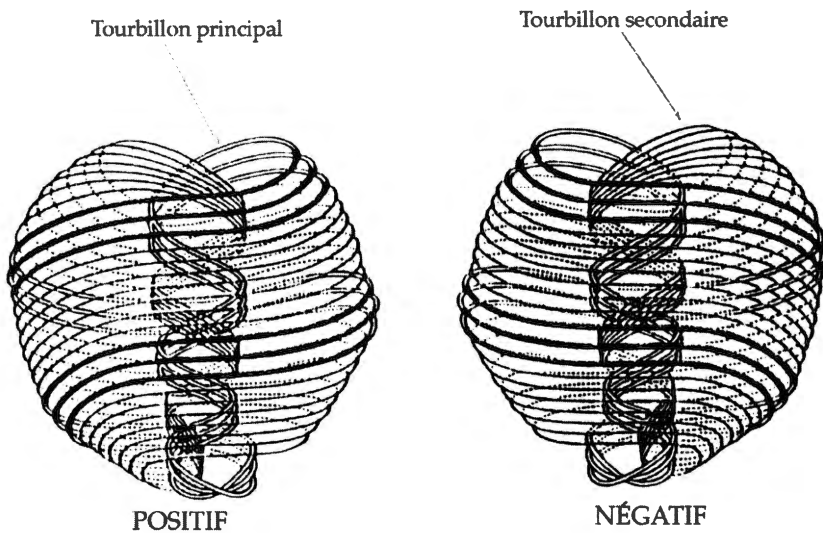


Atome physique final d'hydrogène.

Dix-huit telles particules étaient apparues dans leur « atome chimique » d'hydrogène et 290 dans celui d'oxygène. Maintenues immobiles par Leadbeater, leur examen a révélé que ces particules

minuscules étaient invariablement composées de dix courbes ou « volutes » en spirale distinctes, convolutées, fermées, dont trois semblaient plus brillantes et plus épaisses que les sept autres. Ces dernières changeaient de couleur sans cesse, à mesure que l'APF en forme de cœur pulsait et tournait sur son axe central.

Comptant et recomptant les torons enroulés des dix volutes, Leadbeater trouva invariablement 1 680 tours pour chaque volute hélicoïdale, arrivant à un total de 16 800 dans un APF, nombre auquel il accordait une grande importance – avec justesse, comme cela s'avéra plus tard, bien plus tard.



Les deux types d'APF.

Leadbeater et Annie Besant ont remarqué l'existence de deux variétés d'APF, l'une l'exacte image inversée de l'autre, qu'ils ont dénommées « mâle » et « femelle », ou « positive » et « négative ». Les deux APF différaient uniquement par la direction des dix volutes tournant en spirale vers le bas, puis de nouveau vers le haut, à travers le noyau des spirales de plus en plus serrées, les mâles se déplaçant dans le sens des aiguilles d'une montre, les femelles dans le sens contraire.

Dans les atomes mâles, la force semblait sourdre comme si elle venait d'une autre dimension – « du plan astral », d'après les médiums. Une force correspondante semblait s'écouler des atomes femelles vers l'astral*.

Une autre caractéristique surprenante – illustrée dans *La Chimie occulte* – semblait être commune à tous les APF désintégrés par les médiums : tous donnaient l'impression d'être enfermés dans une « enceinte » ou un « trou » dans l'espace. Tirés de ce « trou » par les pouvoirs occultes des médiums, les APF se séparaient invariablement d'un seul coup, « comme libérés d'une grande pression », leur contenu « considérablement réarrangé en matière astrale ». Cette caractéristique ne fut pas logiquement compréhensible pour la science conventionnelle avant les années 1980, avec le développement des collisionneurs de particules et la découverte que l'espace, au lieu d'être un vide, est davantage un plein.

En continuant leur analyse des éléments chimiques, les théosophes ont découvert qu'ils n'avaient pas besoin de l'élément cible à l'état libre. Par un acte de volonté, ils pouvaient couper les liaisons des composants chimiques pour libérer leurs atomes constitutifs. Le sel (NaCl) fournissait ainsi des spécimens prêts à l'emploi de sodium (Na) et de chlore (Cl). Pour les spécimens difficiles à obtenir, les deux théosophes se sont adressés à leur proche ami, Sir William Crookes, le plus éminent chimiste d'Angleterre, qui leur a fourni des échantillons purs.

En 1907, pendant des vacances d'été en Allemagne, leur associé hindou Charles Jinarajadasa, titulaire d'une maîtrise de l'université de Cambridge, a réussi à trouver pour eux une source de minéraux rares au musée de Dresde. Mais, lorsque Leadbeater s'amusa à examiner en détail par la clairvoyance chaque spécimen exposé dans le musée bruyant, il eut l'idée d'utiliser un autre moyen. Il se rendit compte qu'il pouvait visiter le musée la nuit, « dans le plus

* Dans le langage de la physique moderne, ces entrées et sorties d'énergie pourraient être désignées sous le terme « sources et écoulements du flux magnétique ». Mais un tel langage n'a pas encore été inventé par les physiciens.

subtil de ses corps », tout en réussissant à dicter ses observations à Jinarajadasa, qui, dans son propre corps physique, prenait des notes et traçait des esquisses.

Une course commença ainsi entre les théosophes et les physiciens traditionnels pour découvrir la véritable nature de la matière, les premiers en employant avec finesse leur vision yogique, les seconds d'une façon moins parfaite, en bombardant les atomes avec des particules.

En 1909, le physicien Ernest Rutherford, un grand Néo-Zélandais bourru arborant une moustache de morse, donna le ton dans son laboratoire de Manchester en découvrant que le radon émettait naturellement et spontanément des particules, qu'il dénomma « alpha » (plus tard, on découvrit qu'il s'agissait du noyau d'un atome d'hélium dépouillé de sa couche d'électrons). En plaçant une source de particules alpha dans une boîte en plomb percée d'un minuscule trou, Rutherford a réussi à diriger les particules émises vers une feuille d'or très mince, qui a fait dévier ces particules vers une paroi de sulfure de zinc. Le sulfure de zinc émettait un éclair de lumière à chaque fois qu'il était frappé par une particule alpha.

Rutherford déduisit de cette expérience que la seule chose qui pouvait faire dévier la particule alpha de sa course était probablement une particule plus massive, à charge positive. Cette particule devait être le noyau de l'atome d'or, occupant un très petit volume, en fait moins de 1 %, du centre de l'atome, relativement grand en comparaison. Pour cette découverte – l'atome de Démocrite possède un noyau divisible –, Rutherford a reçu en 1909 le prix Nobel de physique, et le titre de baron lui a été conféré en remerciement par le roi Édouard VII.

Pourtant, le noyau de Rutherford était juste ce que les théosophes avaient observé depuis plusieurs années à l'aide de leurs pouvoirs siddhi et décrit en grand détail dans diverses publications – bien que, ainsi qu'on le démontrera plus tard, il s'agisse en fait de paires de noyaux, dupliqués par l'intrusion de l'observation clairvoyante. En 1908, bien avant que Rutherford propose son modèle nucléaire

de l'atome, et vingt-quatre ans avant qu'un autre physicien, James Chadwick, découvre le neutron – découverte qui a conduit les hommes de science à conclure que le noyau atomique devait être formé de neutrons et de protons – les deux théosophes avaient décrit avec exactitude le nombre de protons et de neutrons des noyaux de l'arsenic et de l'aluminium. Pourtant, ni eux ni leurs contemporains physiciens ne savaient alors que les noyaux atomiques ne différaient les uns des autres que par leur nombre de protons et de neutrons.

Durant cette même période, cinquante-six autres éléments ont été étudiés et décrits par les théosophes, parmi lesquels cinq alors inconnus à la science – le prométhium, l'astate, le francium, le protactinium et le technétium – plus six isotopes, bien qu'à l'époque on ne sût pas qu'un élément pouvait avoir des atomes de poids atomiques différents.

Les isotopes sont des noyaux avec le même nombre de protons mais un nombre différent de neutrons; un élément peut avoir plus de dix isotopes. Le néon (nombre de masse 20) et son isotope (nombre de masse 22) ont été correctement décrits dans *The Theosophist*, en 1908, six ans avant que Frederick Soddy, physicien britannique, introduise le concept d'isotope, pour lequel il a reçu, lui aussi, le prix Nobel.

Les théosophes, dont l'estimation à deux décimales près des poids atomiques des éléments concordait remarquablement avec les valeurs scientifiques admises, ne faisaient que décrire ce qu'ils voyaient en utilisant leurs pouvoirs siddhi. Comme l'ont reconnu plus tard certains physiciens, ils n'avaient aucune raison scientifique de suspecter l'existence d'une seconde variété de néon et certainement aucune raison d'en inventer une. Leadbeater et Annie Besant essayaient simplement de faire concorder ce qu'ils voyaient à l'intérieur de leurs « atomes » avec le tableau des éléments établi au milieu du dix-neuvième siècle par le chimiste russe Dmitri Ivanovitch Mendeleïev. Le tableau prédisait que, si les éléments étaient correctement classifiés d'après leur poids atomique, ils formaient des groupes possédant des propriétés

chimiques similaires. Les théosophes ont découvert la présence des isotopes en remarquant que les éléments du même groupe, avec les mêmes propriétés, avaient tous les mêmes formes géométriques complexes, qu'ils ont représentées avec soin sur leurs diagrammes.

À quelques exceptions près, toutes les structures internes de leurs « atomes chimiques » assumaient sept formes de base : pointe, haltère, tétraèdre, cube, octaèdre, barre et étoile. Tous les gaz inertes avaient une structure en forme d'étoile. Dans les atomes et les molécules archétypaux des théosophes, on trouve les cinq corps platoniciens – les seules figures géométriques parfaitement régulières de la nature. Rien de tout cela ne pouvait cependant être corroboré par les physiciens de l'époque, attendant encore le développement des rayons X, du microscope électronique et des accélérateurs de particules.

Les résultats des travaux des théosophes ont été publiés par Annie Besant en 1908 dans une série d'articles parus dans *The Theosophist*, suivis par la première édition de *La Chimie occulte*. Vingt autres éléments ont été étudiés par Annie Besant et Leadbeater au siège de la Société théosophique d'Adyar, près de Madras, et une seconde édition a été publiée en 1919. Elle était éditée par Jinarajadasa, qui décrit avec amusement un groupe de théosophes allant dans les bois tous les après-midi, s'il faisait beau, avec des couvertures et des coussins, afin que Leadbeater et Annie Besant puissent effectuer leurs examens siddhi, tandis que les autres étaient assis autour d'eux, écoutant ou lisant.

En 1933, l'année précédant le décès de Leadbeater, tous les éléments alors connus – depuis l'hydrogène jusqu'à l'uranium – ainsi que plusieurs isotopes encore inconnus avaient été décrits et dessinés, accompagnés d'une série de corps composés. Les esquisses d'Annie Besant se trouvent toujours à Adyar, reliées dans un livre à part, ainsi que les dessins de Leadbeater, accompagnés de la correspondance s'y rapportant. À partir de ce matériel, Jinarajadasa a compilé l'édition anglaise de 1951 de *La Chimie occulte*.

En dépit de cela, le livre a été totalement ignoré par la communauté scientifique. Et, comme il prétendait montrer des particules bien plus petites que les protons, concept qui à l'époque était tout à fait à l'opposé de la science traditionnelle, le livre pouvait être facilement écarté.

En outre, comme le souligne le professeur Smith, peu de physiciens avaient entendu parler de *La Chimie occulte*. Les livres rédigés par les théosophes étaient lus principalement par d'autres théosophes, dont peu avaient la formation nécessaire en physique pour pouvoir seconder leurs collègues, cernés de toutes parts.

Lorsqu'on avait demandé à Jinarajadasa s'il pouvait faire quelque chose pour remédier à la situation, il avait répondu : « Rien. Attendez que la science nous rattrape* ».

Les physiciens traditionnels, incapables de voir à l'intérieur des atomes, car dépourvus de vision siddhi, ne pouvaient qu'utiliser la méthode de Rutherford, en bombardant le noyau de l'atome avec des particules, afin de diviser celui-ci pour découvrir ce qu'il contenait. Pour ce faire, ils utilisaient de préférence les électrons et les protons, les premiers facilement obtenus en chauffant à incandescence un fil, les seconds en enlevant un électron à un atome d'hydrogène. Chaque particule était alors projetée dans un accélérateur avec suffisamment de vitesse pour briser le noyau cible.

Les accélérateurs de particules propulsent les particules autour d'un circuit, afin d'augmenter leur énergie et leur masse. En principe, tout ce dont on a besoin est une batterie de voiture avec

* Dans une lettre adressée au professeur F.N. Aston, inventeur du spectrographe de masse, instrument pour la détection des isotopes, Jinarajadasa soulignait que Besant et Leadbeater avaient observé l'isotope du néon-22 quatre ans avant que les hommes de science découvrent que le néon avait un isotope. L'isotope de l'hélium 3, annoncé par Aston en 1942, avait aussi été décrit dans *The Theosophist* en 1908. Aston lui envoya une réponse sèche : « Le Dr Aston remercie Mr Jinarajadasa pour sa communication du 8 janvier et le prie d'en accepter le retour sans commentaire, car il n'est pas intéressé par la théosophie. »

les bornes connectées à des plaques de cuivre, séparées par un mince intervalle dans un vacuum. Un électron de la borne négative sautera vers la borne positive sans faire varier l'intervalle, accumulant de l'énergie pendant le saut. Si la borne positive est constituée d'un écran métallique, la plupart des électrons passeront à travers pour créer un faisceau. Répétez le même processus sur un circuit long de quelques kilomètres, ajoutez une batterie d'un million de volts (plus des aimants pour empêcher le faisceau d'électrons de dévier de sa trajectoire), et vous pourrez accélérer les électrons, jusqu'à atteindre une énergie de plusieurs millions de volts. Ils produiront alors un impact assez puissant pour désintégrer le noyau de l'atome avec lequel ils entrent en collision.

Les physiciens analysent les débris, non pas directement, comme le faisaient les théosophes, mais au moyen d'une boîte noire dans laquelle les particules disséminées sont examinées en détail à l'aide d'équipements électroniques sophistiqués. Des collisionneurs de plus en plus chers ont été construits dans les années 1950 et 1960, parmi lesquels ceux du Linear Accelerator Center de Stanford (SLAC), du Centre Européen de recherches nucléaires (CERN), et du Fermilab, près de Chicago, nommé d'après le physicien d'origine italienne Enrico Fermi, créateur de ce super-cauchemar, la bombe atomique. De ces collisionneurs valant des millions de dollars sont sorties des milliers de particules artificielles, la plupart extrêmement éphémères, disparaissant en l'espace de quelques microsecondes – aussi infimes qu'un milliardième de trillion. Environ deux cents particules plus lourdes ont subsisté assez longtemps pour être appelées « hadrons » (du mot grec pour « lourd »), et sont désignées par des lettres grecques comme *sigma* et *lambda*. La plupart, étant des variantes artificielles de protons et de neutrons, n'étaient pas très utiles pour déterminer la structure fondamentale de la matière – tandis qu'un proton naturel peut subsister pratiquement à l'infini, les hadrons disparaissaient pendant qu'on les examinait. Quoi qu'il en soit, aucun hadron ne correspondait à l'APF des théosophes, qui en avaient compté neuf par proton.

La première indication d'une possible réconciliation entre ce que les théosophes avaient décrit et ce que les physiciens pouvaient admettre est arrivée seulement vers le milieu des années 1960, lorsque l'existence d'une particule plus petite que le proton a été postulée mathématiquement par des spécialistes en physique théorique. En 1964, Murray Gell-Mann, de l'Institut Technologique de Californie, et George Zweig, du CERN, ont proposé, indépendamment l'un de l'autre, l'existence de « structures mathématiques », trois composantes plus petites du proton. Bien que de telles particules hypothétiques – bizarrement appelées « quarks » par Gell-Mann – fussent mathématiquement « logiques », basées sur le modèle des hadrons ou des protons et neutrons structurés qui apparaissaient dans les boîtes noires, elles montraient trop de caractéristiques invraisemblables pour être prises au sérieux par le reste de la communauté scientifique.

Selon l'éminent professeur de physique Harold Fritsch, croire en l'existence des quarks imposait d'accepter trop de particularités, dont les moins importantes étaient les charges peu conventionnelles. La nouvelle théorie mathématique postulait que la charge électrique des quarks n'était pas un multiple entier de la charge élémentaire e , mais au contraire $(2/3)e$ ou $-(1/3)e$. Devant cette attitude, l'hypothèse qui plus tard allait être admise par les hommes de science comme l'une des plus grandes découvertes théoriques du siècle a été présentée comme une blague pendant un spectacle amateur à Aspen, dans le Colorado. Barry Taubes raconte dans la publication *Discover* que Murray Gell-Mann s'était relevé d'un bond, parmi les spectateurs qui protestaient, et avait raconté frénétiquement ce qui avait l'air d'une ineptie sur la façon dont il venait juste de résoudre la théorie globale de l'Univers, mentionnant les quarks, la gravité et tout le reste. « Pendant qu'il divaguait avec une frénésie croissante, deux hommes en blouses blanches montèrent sur scène pour l'emmener, laissant rire les spectateurs. »

Même le nom de la nouvelle particule suffisait à la tourner en ridicule. En allemand, le mot « *quark* » désigne une sorte de fromage

blanc et signifie aussi « *foutaise* ». Gell-Mann affirmait que c'était le nombre trois qui l'avait incité à utiliser ce terme, inspiré par un passage de *Finnegans Wake* de James Joyce :

Trois quarks pour Maître Marc!

Sûr que sa barque ne vaut pas grand-chose

Et que tout ce qu'il a, se trouve être hors de saison.

La réaction à l'hypothèse du quark a été loin d'être bienveillante dans la communauté des spécialistes en physique théorique. « Obtenir que le rapport du CERN soit publié sous la forme que je désirais, écrit Gell-Mann (qui a reçu plus tard le prix Nobel de physique), a été si difficile que j'ai finalement laissé tomber. Lorsque le département de physique d'une grande université a eu l'intention de me proposer un poste, leur physicien théoricien principal, l'un des porte-parole les plus respectés de toute la communauté des spécialistes en physique théorique, a bloqué la nomination à une réunion de la faculté, en argumentant avec passion qu'il s'agissait des travaux d'un "charlatan". » Gell-Mann ajoutait, avec modestie : « L'idée que les hadrons [protons et neutrons], citoyens de la démocratie nucléaire, étaient constitués de particules élémentaires avec des nombres quantiques fractionnaires semblait un peu tirée par les cheveux. L'idée, toutefois, est apparemment correcte. »

Et elle l'était. Au SLAC, où les protons étaient bombardés régulièrement par des électrons à charge énergétique très élevée, un technicien vigilant a remarqué dans un proton trois composantes ponctuelles se déplaçant rapidement. Pouvait-il s'agir de quarks ?

Lorsque l'expérience a été répétée au Fermilab et au CERN en utilisant comme projectiles les muons (les muons sont identiques aux électrons, mais deux cent fois plus lourds et dix fois aussi actifs), la conclusion fut inévitable : le proton est formé de trois quarks.

Ce que les théosophes avaient vu si nettement soixante ans plus tôt à l'aide de leur vision siddhi pouvait être obtenu maintenant

par les physiciens. La magnitude de l'effort requis peut être évaluée par le fait que pour étudier un atome les physiciens ont besoin d'un électronvolt d'énergie, mais pour obtenir un quark – dont le rayon est estimé à 10^{-22} centimètres, autrement dit un million de fois plus petit – il faut dix milliards d'électrons-volts. En ce qui concerne l'APF des théosophes, ou le « subquark », celui-ci était manifestement bien plus petit.

Vers la fin des années 1970, le modèle des physiciens postulait l'existence de six types différents de quarks, dont cinq avaient été identifiés et auxquels on avait accolé des « surnoms drôles », à la *Alice au Pays des Merveilles* : « *up* » (haut), « *down* » (bas), « *charm* » (charme), « *strange* » (étrange) et « *bottom* » ou « *beauty* » (beauté). Le dernier, le plus lourd, est resté insaisissable jusqu'à la mi-1994, quand les physiciens du Fermilab ont découvert le quark « sommet » (*top*). Ces faits ont conduit le Dr P. K. Iyengar, éminent homme de science, ancien président de la Commission indienne pour l'énergie atomique, à accorder finalement un minimum de crédit aux théosophes, en remarquant : « Le quark sommet découvert récemment confirme que la chimie occulte est un phénomène qui existe et doit être accepté comme tel. »

Pour différencier les quarks nouvellement découverts, les physiciens leur ont assigné trois couleurs différentes – rouge, bleu et vert –, tout en précisant que ce choix n'avait rien à voir avec la perception ordinaire des couleurs. Ce n'était qu'une manière conventionnelle de désigner les caractéristiques mathématiques différentes rencontrées par les théoriciens.

Donc, les quarks existaient réellement, confirmant – mieux vaut tard que jamais – les diagrammes des trois particules de ce genre pour un proton, esquissés par les théosophes.

Considérant que le proton est formé de deux quarks hauts et d'un quark bas, le neutron, d'un quark haut et de deux bas, cela accordait au proton une charge de $1e$, laissant le neutron neutre, avec une charge de $0e$. Avec trois quarks pour un proton, ajoutez un électron, et vous avez un atome d'hydrogène. Celui-ci – comme

tous les autres éléments – n'est formé que de quarks et d'électrons. L'Univers entier doit donc être composé essentiellement de deux quarks – un haut et un bas – plus un électron.

Et les quarks ? De quoi sont-ils faits ?

Le problème entraîna Phillips dans certains calculs mathématiques abstraits, qui le conduisirent inexorablement à la conclusion que les quarks doivent être formés de subquarks, aussi au nombre de trois – juste comme les théosophes l'avaient décrit pour leur APF. Phillips inventa le nom d'« omegons » pour ces particules hypothétiques.

La théorie de l'omegon fut appuyée par le Dr Lester Smith – c'était « de la science traditionnelle basée sur la récente théorie de la chronodynamique quantique, tout à fait apte à être proposée pour publication dans une revue scientifique, et qui l'a été ». L'article parut sous le titre abstrait d'« Unification des quarks composés et des hadrons-leptons ».

Ce fut à ce point de sa recherche mathématique que Phillips tomba sur le livre des théosophes en Californie, avec son « atome d'hydrogène » nettement représenté avec six quarks, chacun doté de trois atomes physiques finaux, donc un total de dix-huit – l'APF étant désigné comme la composante de base de la matière. Mais pourquoi dix-huit au lieu des neuf omegons qui apparaissaient dans le modèle mathématique de Phillips ? Pourquoi cet effet de dédoublement dans une correspondance autrement remarquable ?

Pendant de longues heures, Phillips se pencha sur cette antinomie, jusqu'à ce qu'il réalise que ce que les théosophes avaient vu était probablement un diproton, un amalgame normalement instable et éphémère de deux noyaux d'hydrogène. Mais pour expliquer comment les théosophes avaient pu tomber sur une telle anomalie il fallait d'autres recherches. Phillips trouva finalement une solution basée sur la théorie moderne de la physique quantique – inconnue aux théosophes, au début du siècle – expliquant l'interaction dynamique entre l'observateur et l'objet observé. La capture des atomes et le ralentissement de leurs

« girations folles » avaient dû perturber profondément ceux-ci. Cette interaction, raisonne Phillips, a dû libérer les quarks et les omegons des noyaux des deux atomes et les a fusionnés dans un seul nuage chaotique, analogue à un plasma extrêmement chaud, qu'ils ont condensé dans le double noyau observé. Pour étayer cette hypothèse, le Dr Smith a fait remarquer que normalement on ne peut effectuer cette opération qu'à des températures extrêmement élevées, comme celles ayant hypothétiquement existé 10^{-6} secondes après le big bang. Mais le « plasma froid », souligne-t-il, peut aussi exister : les forces puissantes entrent de nouveau en jeu entre les omegons, les faisant se recombiner et se condenser dans un nouveau regroupement stable, les atomes doubles des théosophes.

Une fois que cet effet de dédoublement est pris en compte, tous les autres éléments décrits et illustrés par les théosophes dans *La Chimie occulte*, y compris les corps composés et les cristaux, retrouvent leur juste place dans le tableau de Mendeleïev, avec le nombre exact de particules constituantes. Avec leurs pouvoirs siddhi, les théosophes avaient décrit correctement tous les éléments connus, des années avant les physiciens et, dans quelques cas, même avant que ces éléments soient scientifiquement découverts.

Non seulement la valeur des théosophes a été prouvée, mais les théories de Phillips l'ont été aussi. Avec une satisfaction méritée et sans peur de réfutation, il pouvait affirmer catégoriquement : « Les nouveaux modèles dérivés de l'application des lois de la physique théorique concordent parfaitement avec les diagrammes qui illustrent *La Chimie occulte*. »

En offrant aux physiciens un aperçu du monde de la matière, Leadbeater et Annie Besant ont ouvert encore plus largement une porte vers le domaine des esprits – qui est là, que cela vous plaise ou non – pour nous faire réfléchir à ses gnomes et elfes, à ses sylphes et ondines.

VIII

Le cosmos traditionnel

Doués de facultés de clairvoyance, de clairsaudition et de perception extra-sensorielle, Leadbeater et Annie Besant prétendaient avoir appris de leurs maîtres indiens et tibétains à se frayer un passage jusqu'à la « conscience astrale permanente, que leur corps soit éveillé ou endormi », devenant ainsi capables d'examiner « la formation de la matière supra-physique dans la structure de l'homme et de l'Univers, ainsi que la nature de la chimie occulte ».

Le composant de base de la matière, l'atome physique final, l'APF, plus petit qu'un proton, bien plus infime qu'un quark, leur apparaissait comme « un minuscule soleil en miniature », d'une nature duelle, à charge positive, mais possédant une image inversée négative. De forme ovoïde, chaque atome était formé de dix spirales rapprochées analogues à des fils, formées de « spirilles » de plus en plus petits. Ces spirilles, diminuant à l'infini, étaient constitués de millions de points d'énergie tourbillonnante entrant et sortant à toute vitesse de ce que les chercheurs ont appelé le

« plan astral quadridimensionnel ». L'APF assumait une forme masculine à l'entrée et une forme féminine à la sortie. Les « lignes brillantes » ou les « courants de lumière » qui reliaient les APF ont été dénommés « lignes de force » par les théosophes.

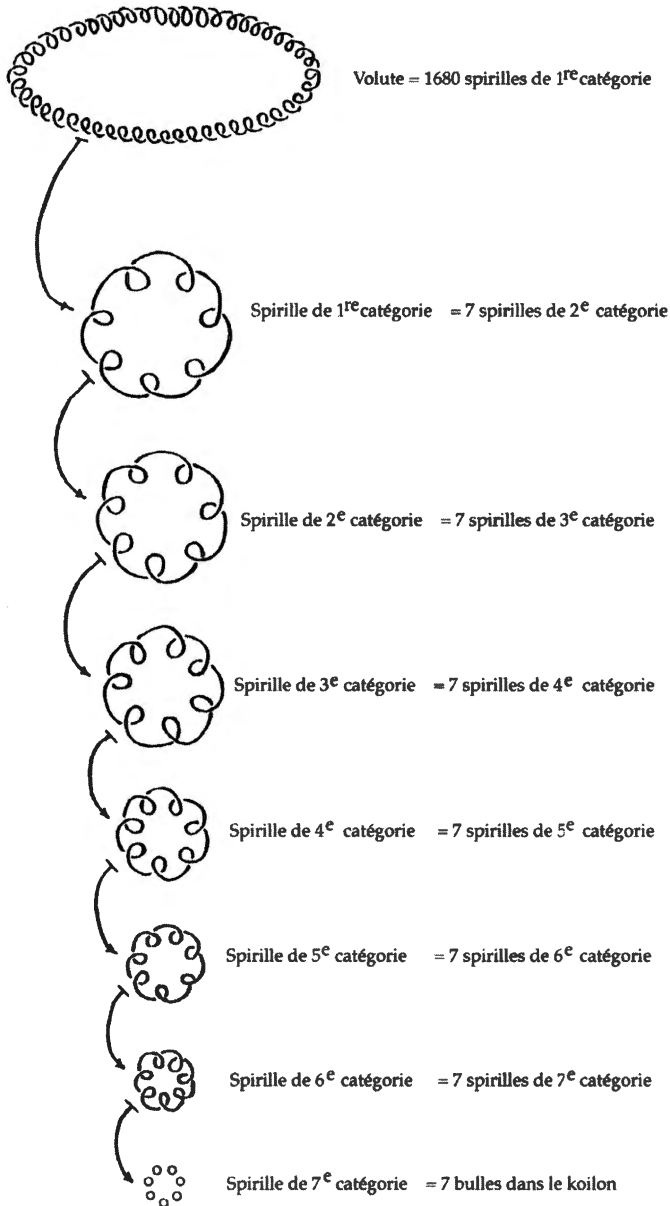
Leadbeater s'était spécialisé dans l'observation de l'arrangement géométrique de ces APF, identifiant et comptant leur nombre dans chaque élément examiné. Annie Besant étudiait la structure des « lignes de force » reliant et maintenant l'intégrité des groupes de ces particules. La force, dit Leadbeater, « entre à flots dans le creux en forme de cœur situé au sommet de l'APF et s'écoule de ce point ; son caractère est changé par son passage, au fur et à mesure qu'elle se précipite à travers chaque spirale et chaque spirille, transformant les nuances des couleurs qui sortent de l'APF, qui tourne et vibre rapidement. »

Pour Leadbeater, ces changements de couleur semblaient dépendre de la variation d'activité des dix volutes, chacune formée de 1 680 spirilles. Pour vérifier ce total de 1 680, Leadbeater avait méticuleusement compté les tours de chaque volute dans 135 APF différents, choisis parmi un grand nombre de substances. Chaque volute du premier spirille était en fait une hélice formée de sept volutes circulaires plus petites, constituées de spirilles de deuxième type, et ainsi de suite, à travers sept types, chacun plus fin que celui le précédant.

En « refoulant et en séparant la matière de l'espace » par la force de sa volonté, Leadbeater a identifié le septième spirille appartenant au dernier type : il consistait en sept « bulles » régulièrement espacées le long de la circonférence d'un cercle. Il a donné à ces bulles, existant dans le plein invisible de l'espace, le nom de « koilon », du mot grec signifiant « creux ».

Leadbeater a calculé que chaque volute principale était formée d'environ 56 millions de bulles, ce qui donne un total de quelque 14 milliards de bulles pour chaque APF. Les théosophes ont donc fini par conclure que toute la matière devait être formée de bulles ou de trous dans l'espace, « comme des perles sur un fil invisible ».

Deux générations plus tard, cette description allait les rattacher aux concepts les plus avancés et les plus hardis de la physique moderne, la théorie de la supercorde et la théorie du champ de Higgs. Les deux théories avaient été clairement prédites par Leadbeater et Annie Besant un siècle plus tôt.



Les sept niveaux de spirilles.

La théorie de champ de Higgs est une sorte de revenant. Il y a longtemps, au milieu du dix-neuvième siècle, à l'époque de James Clerk Maxwell, les physiciens avaient ressenti le besoin d'un milieu qui s'étende dans tout l'espace et à travers lequel la lumière et les autres ondes électromagnétiques puissent circuler. Pour satisfaire ces exigences, ils ont postulé l'existence de l'éther, milieu dépourvu de masse, qui imprègne tout, infiniment élastique, personnification poétique de l'air pur supérieur respiré par les dieux de l'Olympe.

Qu'est-il advenu de cet élixir ou principe quintessentiel sous-jacent ? Einstein, avec sa théorie particulière de la relativité, l'a envoyé tenir compagnie au phlogistique dans la poubelle. Pourtant, comme le souvenir d'un membre amputé, le besoin de l'éther a persisté d'une façon inquiétante. Pour le physicien théorique, il a été remplacé par un « champ » controversé, dont les dimensions plénières restent encore à découvrir, nommé d'après un jeune physicien de l'université d'Édimbourg, Peter Higgs. Certains physiciens pensent que ce champ est formé de particules fondamentales, telles que les électrons, d'autres le considèrent comme composé de particules analogues aux quarks. Un troisième groupe pense que le boson de Higgs est proche des quarks « sommet » et « antisommet ».

Mais alors, questionne Leon Lederman – éminent physicien des particules élémentaires, auteur du livre *Une sacrée particule – Si l'Univers est la réponse, quelle est la question ?* –, pourquoi la théorie de Higgs n'a-t-elle pas été généralement acceptée ? La réponse est acerbe : « Parce que Veltman, l'un des architectes de la théorie de Higgs, la considère comme un tapis sous lequel nous balayons notre ignorance. Glashow [professeur de physique des particules élémentaires à Harvard] l'appelle des toilettes dans lesquelles nous faisons partir à l'égout les illogismes de nos théories actuelles. »

Toujours est-il que la physique ne fonctionnerait pas sans l'équivalent du champ de Higgs.

La notion est assez simple : tout espace contient un champ, le champ de Higgs, qui imprègne le vacuum et est le même partout. Le terme « vacuum », dit le Dr Smith, peut étonner le lecteur. Utilisé d'habitude pour indiquer un espace d'où l'air, ou un autre gaz, a été évacué, il est utilisé par les physiciens dans le même sens figuré dans lequel ils utilisent les termes « couleur » ou « saveur » pour décrire certaines propriétés mathématiques des quarks et des omegons qui ne peuvent pas être exprimées en langage ordinaire.

La recherche du champ de Higgs « dans le vacuum de l'espace » s'est développée après l'échec de tous les essais de trouver une indication de l'origine de la masse, celle-ci étant décrite par les physiciens comme « la résistance du corps à l'accélération ».

Lederman suggère que la fonction du boson de Higgs est d'expliquer comment les particules intermédiaires ont acquis une masse. La masse n'est plus considérée comme une propriété intrinsèque des particules, mais comme une propriété acquise par l'interaction des particules avec leur environnement. Imprégnant tout l'espace, dit Lederman, le champ de Higgs « remplit le vide, tirant fortement sur la matière, la rendant plus dense ». En même temps funeste et visionnaire, il décrit le problème : « Nous croyons qu'une présence spectrale s'étendant d'un bout à l'autre de l'Univers nous empêche de comprendre la véritable nature de la matière... La barrière invisible qui nous empêche de connaître la vérité est appelée "champ de Higgs". Ses tentacules glaciaux atteignent tous les coins de l'Univers... Il œuvre par la magie noire à travers une particule, le boson de Higgs, ou la particule de Dieu. »

Pour découvrir cette entité mystérieuse, Lederman et ses confrères physiciens n'ont pas trouvé de meilleur système que de faire tourner leurs collisionneurs à un régime plus élevé, pour attaquer les atomes avec une artillerie encore plus lourde, espérant produire ainsi plus de particules – sleptons, squarks, photinos, Z et W – dont ils puissent classer la masse, le spin, la charge et les origines, ainsi que la durée de vie et les produits de désintégration.

Ces travaux ont coûté des milliards de dollars, un demi-milliard rien que pour un accélérateur du Fermilab. Les installations de collision-détection du Fermilab (CDF), somptueusement abritées dans un hangar industriel peint en bleu et en orange, étaient conçues pour recevoir un détecteur pesant cinq mille tonnes. Il fallut à deux cents physiciens et à autant d'ingénieurs plus de huit ans pour assembler ce que Leon Lederman, un de ses directeurs, décrit comme une montre suisse de cinq tonnes, dont la note d'électricité annuelle s'élève à plus de dix millions de dollars.

Vers 1990, le CDF employait 360 hommes de science, ainsi que des étudiants d'une douzaine d'universités et laboratoires nationaux et internationaux, et était équipé d'une centaine de milliers de détecteurs, y compris des compteurs à scintillation, organisateurs et filtres. Un ordinateur spécial a été chargé de trier les produits de la désintégration atomique. Il était programmé pour décider laquelle des centaines de milliers de collisions par seconde était assez « intéressante » ou importante pour être analysée et enregistrée sur bande magnétique. Dans un millionième de seconde, l'ordinateur pouvait écarter des données, les enregistrer et les stocker dans une mémoire tampon, pour faire de la place aux données suivantes. Le volume des données codées sous forme numérique, enregistrant cent mille collisions par seconde entre 1990 et 1991, allait passer à un million de collisions par seconde au cours des années 1990.

Le système abrite déjà près d'un milliard de bits d'information pour chaque expérience. L'information globale stockée sur les bandes magnétiques est équivalente, selon le directeur, à cinq mille séries de l'*Encyclopedia Britannica*. D'après Lederman, un bataillon d'experts d'une grande compétence et motivation, dotés de postes de travail puissants et de programmes d'analyse numérique, a besoin de deux à trois ans pour analyser les données recueillies au cours d'une seule séance.

La première tâche de ces joueurs du champ de Higgs est, bien entendu, de localiser la balle avec laquelle ils sont supposés jouer. Pour réaliser ce rêve de l'apprenti-sorcier, ils ont imaginé un

collisionneur encore plus puissant, doté d'un circuit encore plus long, d'une source d'énergie plus importante et d'une puissance plus grande, afin d'obtenir une particule encore plus petite, un super-collisionneur supraconducteur d'un pourtour de 87 kilomètres à travers les terres en friche de Waxahachie, au Texas, dont le générateur produirait des trillions d'électronvolts – le coût se montant à plusieurs milliards de dollars pour les finances publiques*.

À l'aide de ce Léviathan, Lederman espérait clouer la particule de Dieu sur la porte de la grange de l'establishment vers 2005. Mais les théosophes semblent l'avoir déjà trouvée dans ce que Leadbeater appelle son « koilon, le véritable éther de l'espace », le milieu dans lequel les bulles de son APF ne sont que des trous. Dans la physique conventionnelle, la dernière découverte de la fin des années 1970 a été formulée pour démontrer que les quarks et les antiquarks, les antiparticules correspondantes des quarks – considérées comme étant des charges magnétiques ponctuelles – étaient retenus ensemble par des « fils » ou des liasses serrées de « faisceaux » magnétiques, lignes de force analogues au champ magnétique entourant un aimant enchâssé dans le champ de Higgs qui imprègne tout l'espace. On considère que ce milieu de Higgs comprime ensemble les lignes magnétiques de force, en créant des conduits de flux magnétique.

Mais ce modèle ne fonctionne pas vraiment ; remettons-nous donc à la planche à dessin. Vers 1984, on a formulé la théorie de la « supercorde », pour éliminer les anomalies. Sa prémisse de base remplace les points, considérés comme les particules les plus infimes existantes, par de minuscules cordes. Toutes les particules fondamentales (y compris les quarks) sont considérées comme des états quantiques différents des cordes, des cordes infinies, des supercordes « denses », s'unissant mutuellement pour former des supercordes encore plus denses, dans une sorte de casse-tête chinois.

* Le projet a été rejeté par le Congrès au début de 1994.

Phillips rappelle que ce second modèle a été considéré comme irréaliste du point de vue de la physique pendant un moment. Mais, en 1985, on a découvert un nouveau type de supercorde dense, la « supercorde hétérotique ». Occupant neuf dimensions mathématiques de l'espace, c'est devenu le modèle le plus étudié par les physiciens. En outre, comme le montre Phillips, ce modèle présente des similarités remarquables avec l'atome physique final de Leadbeater.

Les omegons sont en fait les APF si soigneusement décrits par les théosophes en 1895, émettant et recevant des « lignes brillantes » ou des « courants de lumière ». Parlant de la structure interne des groupes d'APF, Annie Besant décrit des centaines de configurations semblables à des cordes, ou de « lignes de force » reliant les APF. De tels diagrammes, comme le souligne Phillips, sont pratiquement identiques aux photos des particules subatomiques publiées aujourd'hui dans les revues spécialisées de physique.

Ayant démontré dans son livre que les APF sont les composantes encore non identifiées des quarks « haut » et « bas » des protons et des neutrons du noyau atomique, Phillips se rendit compte en 1984 qu'il y avait des similarités entre les caractéristiques de l'APF et celle de la supercorde, qui indiquaient fortement que les premiers ne sont que de simples états de subquark des secondes.

Au cours de l'été 1984, les physiciens John Schwarz et Michael Green, respectivement de l'Institut Technologique de Californie et du Collège Queen Mary de Londres, ont fait ce que Phillips appelle « une découverte excitante ». En traitant les particules subatomiques fondamentales comme des objets agrandis, ayant davantage l'aspect d'un fragment de corde que d'un point dans l'espace, ils ont éliminé un problème gênant de longue date la théorie du champ quantique. Toutefois, cette théorie exigeait que l'espace-temps possède dix dimensions à la place des quatre d'Einstein. La théorie émergée de cette découverte capitale, telle que Phillips la présente, considère les particules fondamentales comme une sorte de vibration se produisant le long des courbes fermées dans un continuum espace-temps

décadimensionnel. Toutes les particules connues, telles que les électrons, les neutrinos, les quarks et les photons, sont des états vibrants et tournants de ces courbes en forme de cordes, ou supercordes.

Cette nouvelle théorie postule que les propriétés physiques des particules dépendent de la nature de l'espace hexadimensionnel recourbé ou « compacté » qui existe en tous les points de l'espace tridimensionnel ordinaire. L'un des modèles les plus simples d'un tel espace hexadimensionnel est le « tore hexadimensionnel », une sorte de beignet dans lequel en chaque point d'un espace tridimensionnel euclidien existent six cercles unidimensionnels perpendiculaires entre eux, autour desquels s'enroule la supercorde quand elle se déplace à travers l'espace.

Phillips souligne les points suivants :

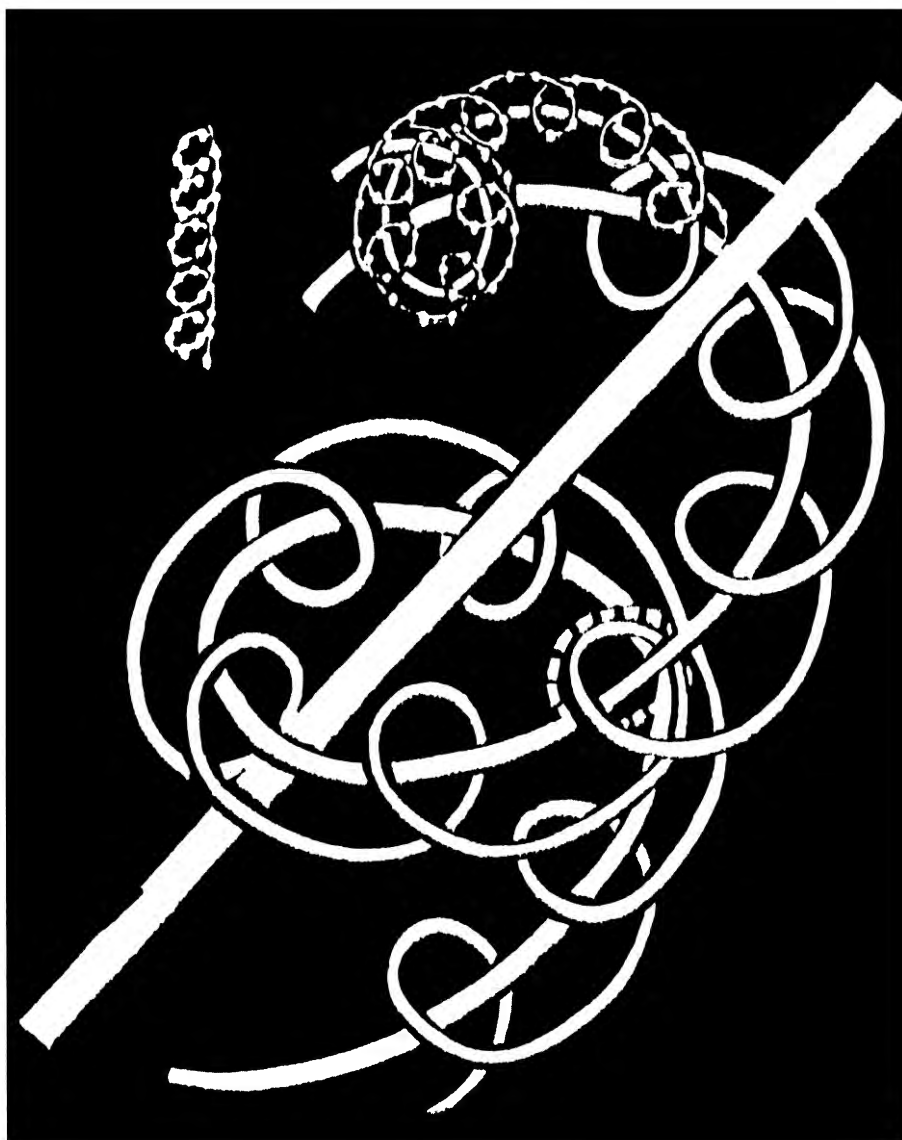
1. Tout comme chacune des dix volutes d'un APF est une courbe fermée, de même le modèle préféré d'une supercorde est celui d'une corde dense ou d'une courbe.
2. Chacune des 1 680 torsades d'une volute de l'APF est une hélice s'enroulant autour d'un tore, et chacun des sept tours de ce dernier est une autre hélice s'enroulant sept fois autour d'un tore plus petit, et ainsi de suite. Il y a six types d'hélices de plus en plus petites, chacune s'enroulant sept fois autour d'un cercle, perpendiculaire par rapport aux tours circulaires des types adjacents. Cela correspond à l'un des modèles de l'espace hexadimensionnel caché, « compactisé », des supercordes postulées par les physiciens, à savoir le tore hexadimensionnel. Chaque type d'hélice n'est que l'enroulement d'une corde autour des six dimensions circulaires de tailles différentes du tore hexadimensionnel.

Pour parer à toute objection possible des théoriciens de la corde, Phillips démontre qu'une supercorde n'est pas *une* corde (comme ceux-ci le présumant actuellement), mais une liasse de *dix* cordes distinctes, qui ne se touchent pas. Elles sont identiques aux prétendues cordes bosoniques, que certains physiciens considèrent plus fondamentales que les supercordes, et pour lesquelles

la mécanique quantique présume l'existence de vingt-six dimensions. Selon Phillips, l'APF est l'état de subquark d'une supercorde, chacune de ses dix volutes étant une corde bosonique dense à vingt-six dimensions, dont les six dimensions inférieures compactées en tores sont apparues à Leadbeater comme les six types principaux d'hélices, formant chacun des 1 680 tours d'une volute.

Tout cela conduit Phillips à une conclusion pertinente. « Les excuses pour rejeter les affirmations des clairvoyants, assure-t-il, sont inapplicables dans le contexte de leurs descriptions extrêmement précises des particules atomiques publiées en 1908, deux ans avant que les expériences de Rutherford confirment le modèle nucléaire de l'atome, cinq ans avant que Bohr présente sa théorie de l'atome d'hydrogène, vingt-quatre ans avant que Chadwick découvre le neutron et Heisenberg postule qu'il est un élément du noyau atomique, cinquante-six ans avant que Gell-Mann et Zweig conçoivent leurs théories sur les quarks. Bien des années plus tard, leurs observations sont toujours confirmées par les découvertes de la science. »

Une fois de plus, les théosophes, utilisant des descriptions de la matière plus compréhensibles que les symboles mathématiques abstraits des universitaires, sans parler de leur verbiage façon *Alice au Pays des Merveilles*, semblent avoir pris de vitesse les physiciens.



Enroulements toroïdaux des spirilles de 5^e, 6^e et 7^e niveaux
(extrait du livre *La Chimie occulte*).

IX

À l'intérieur de l'électron

Un autre clairvoyant entre maintenant en scène, avec un programme encore plus particulier pour la théorie de Higgs et sa contrepartie, la supercorde. En 1991, Phillips a été contacté par un psychothérapeute canadien de Toronto, Ron Cowen, qui avait reconnu dans son livre des images analogues aux représentations mentales qu'il avait ressenties au cours des méditations bouddhistes qu'il pratiquait depuis vingt ans. Ron Cowen affirmait que sa faculté siddhi ou micro-psi était apparue en 1985, durant une méditation, alors qu'il étudiait l'*Abhidharma* du Theravada, ancien texte bouddhique. Phillips s'est demandé si ce clairvoyant pouvait apporter d'autres aperçus sur la nature et les mécanismes des quarks.

Quelques années plus tôt, les désintégrateurs d'atomes du SLAC avaient identifié la particule qui transporte la force requise pour tenir les quarks unis quand ils tournent autour de la prison de leur proton – les chercheurs l'ont dénommée, avec justesse, « gluon ». Les gluons font partie de la famille des particules énergétiques

– comme les photons et les pions – connues sur le nom générique de « bosons », d’après le nom du physicien indien S. N. Bose, pour les distinguer des particules plus matérielles – comme les protons, les quarks et les omegons – appelées collectivement « fermions », en l’honneur d’Enrico Fermi. Le gluon, à masse nulle, est absorbé et émis en flux continu par les quarks, créant une interaction forte qui s’intensifie progressivement avec la distance et garde en permanence les quarks à l’intérieur des protons et des neutrons.

Dans le modèle de Phillips, ses omegons, ou subquarks – trois pour un quark – sont également retenus par la même absorption et émission, celle des « hypergluons », particules analogues aux gluons. À l’exemple des physiciens, qui représentent les protons comme des trios de quarks maintenus ensemble par les chaînes de gluons en forme d’Y, Phillips dépeint les quarks et les trios d’omegons retenus ensemble par des hypergluons en forme d’Y. Seulement, comment fournir des preuves à l’appui de sa théorie ?

Sa curiosité stimulée par la perspective de confirmer encore plus la nature de l’APF de Leadbeater et d’Annie Besant – ou celle du subquark –, Phillips s’est rendu à Toronto, au Centre Dharma, retraite de méditation bouddhiste. Il a enregistré là les discussions qu’il a eues avec Ron Cowen pendant les quelques séances de plusieurs heures au cours desquelles le médium avait utilisé son remarquable talent pour se plonger encore plus profondément dans le monde infinitésimal des supercordes et des gluons.

Dans un article détaillé – dont ce qui suit n’est qu’un résumé –, Phillips décrit la manière dont Ron, auquel on avait donné une capsule d’hydrogène sans lui préciser ce qu’elle contenait, avait utilisé sa perception extrasensorielle pour traverser le verre. Il y avait capturé un objet qui lui donnait l’impression d’être formé de deux triangles imbriqués, avec des sphères aux angles – précisément, dit Phillips, deux noyaux d’hydrogène, exactement comme ceux décrits par les théosophes.

Ron confirmait déjà les observations des théosophes en remarquant que la molécule gazeuse diatomique qu’il avait choisie

s'effondrait dans un bref « chaos », avant de former de nouveau une reproduction de l'« atome » décrit par Leadbeater et Annie Besant. Pour Phillips, il était maintenant évident que les structures observées n'étaient pas les véritables atomes, mais des formes restabilisées, créées à partir des paires de noyaux atomiques déstabilisés par l'observation psychokinétique.

Écartant les triangles des structures qui étaient manifestement des quarks dans le noyau d'hydrogène, Ron augmenta son pouvoir grossissant pour examiner minutieusement l'une des sphères d'angle. Celle-ci contenait quelque chose ressemblant à trois noix réunies par trois fils ou cordes formant une boucle dans une feuille de trèfle déployée en éventail : tout à fait le trio d'APF que les théosophes appelaient une « triade d'hydrogène » – notre quark.

Ron disait que deux de ces noix lui faisaient face, tandis que la troisième était tournée de l'autre côté. Il eut la brève vision d'une noix qui faisait pivoter son axe, et eut l'impression que les autres avaient pivoté elles-mêmes simultanément. Chacune à son tour, les trois noix firent de même, le rythme des sauts étant synchrone pour les noix et les fils qui leur étaient attachés. Ces sauts synchronisés et aléatoires des trois APF dans une triade d'hydrogène – un quark – sont une remarquable confirmation du principe de superposition de la mécanique quantique, d'après Phillips. Toutes les particules connues dans l'Univers sont divisibles en deux groupes : particules de demi-spin, qui forment la matière – protons, quarks, électrons –, et particules de spin 0, 1 et 2, qui donnent naissance aux énergies – gluons, photons et pions. L'état indéfini de spin de chaque subquark de spin $-(1/2)$ tournant en directions opposées à des instants différents dans le temps, mais structuré de façon à créer un quark de spin global $+(1/2)$ – atteste que Ron examinait la nature quantique du spin, nous dit Phillips.

Regardant de plus près l'une des noix, Ron en a vu sortir deux fils, dont l'un semblait plus clair que l'autre. Le fil le plus clair avait l'aspect d'un morceau de corde enchevêtrée, tordue, qui pouvait être étirée avec un effort minime et qui, relâchée, reprenait sa forme enchevêtrée.

En s'attendant à voir une spirale à l'intérieur d'une des cordes, Ron agrandit celle-ci. En fait, il vit un courant de bulles faisant des allées et venues si rapides qu'il était incapable de distinguer l'instant où elles changeaient de direction. Lorsque les bulles sortaient de la noix en file indienne pour se mouvoir le long d'une sorte de conduit, une certaine forme d'énergie semblait les faire se dilater, jusqu'à atteindre dix fois leur diamètre habituel. Le courant inversait ensuite sa direction.

C'était déjà assez étonnant en soi que Ron puisse voir et décrire une telle bulle, le diamètre de la noix-subquark avoisinant les 10^{-36} cm.

Concentrant son attention sur une seule bulle, Ron a suivi son déplacement à travers le conduit. Le conduit tournait un instant dans une direction, et l'instant d'après dans la direction opposée, dans le sens des aiguilles d'une montre lorsque les bulles s'éloignaient, dans le sens contraire lorsqu'elles se rapprochaient, bien que Ron ne puisse toujours pas distinguer le moment réel de la transition. Estimant la distance séparant les bulles successives à environ six fois le diamètre d'une bulle, Ron nota qu'au passage de chaque bulle le conduit semblait s'effondrer très légèrement, ses bords aussi indistincts que la frontière entre deux liquides.

Se déplaçant avec une bulle – en modifiant uniquement sa perspective –, Ron a constaté que celle-ci avait la forme d'un gros beignet, avec une sorte de capuchon dentelé qui dirigeait son mouvement en laissant un sillage. Désirant voir ce qui se passait près d'une des noix, Ron s'approcha d'un fil qui semblait relier deux noix. Il se retrouva en train de se déplacer dans une spirale gracieuse à l'intérieur du fil, près de la surface extérieure de la noix. Il descendit, comme Alice au Pays des Merveilles, à travers les torsades de l'APF, trois fois dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, puis le long d'une autre spirale dans le sens des aiguilles d'une montre, se sentant entraîné, perdant le compte des tours. Décidant de suivre la rotation du fil comme s'il le voyait de l'extérieur au lieu de se déplacer avec lui, Ron remonta au sommet de l'APF et sortit de

son tourbillon. Cela lui permit de découvrir une caractéristique essentielle des fils : il s'agissait en fait d'un fil unique.

Après quelques tours dans le sens des aiguilles d'une montre, donnant l'impression d'être vu d'en haut, le parcours suivait en descendant un tourbillon étroit, prenait un tournant très serré, faisait un détour ascendant de 180 degrés, remontait, s'enroulant autour de lui-même pour un autre demi-tour, puis effectuait un brusque mouvement de tire-bouchon et sortait par la paroi de la noix-APF sous la forme d'un second fil sinueux. Ce parcours démontrait que les deux fils distincts observés à l'extérieur de l'APF ne formaient en réalité qu'un même fil continu. À aucun moment il n'y avait de rupture dans le parcours. D'où venaient donc les bulles et où allaient-elles ? Se rapprochant de nouveau d'un fil, Ron a remarqué que, lorsqu'une bulle pénétrait dans la noix, elle se dilatait brusquement, se transformant en une bouffée de brouillard. Ce processus prenait place à la surface de la noix et provoquait la dissipation d'une légère onde de choc à l'intérieur de celle-ci, tandis que la bulle disparaissait avant d'atteindre la légère courbe intérieure. Du côté opposé de la noix, des bulles relativement plus petites s'écoulaient doucement par l'autre extrémité du fil, apparaissant comme de nulle part.

À un examen plus attentif, Ron eut l'impression que les bulles apparaissaient vers la fin de la spirale tire-bouchonnante, car il n'y en avait aucune trace au commencement de celle-ci. À mesure que les bulles pénétraient dans la noix, elles disparaissaient tout simplement, au lieu de former une bouffée comme celles provenant de l'autre fil.

À chaque fois que les bulles changeaient de direction, le sillage s'effaçait, pour réapparaître du côté opposé. De petits cercles concentriques pareils à des ondes de choc se formaient sur la courbure de la bulle, l'enfermant pratiquement dans une capsule. Les bulles semblaient n'être qu'une surface frontière, dépourvue de structure. Les bulles du second fil démarraient comme de simples

taches énergétiques, aux extrémités pointues. La tache grossissait ensuite, prenant une forme stable, ressemblant à un têtard.

Pour Phillips, il s'agissait manifestement d'un gluon de masse nulle, formé uniquement d'énergie, une particule dont le rôle, d'après les physiciens, était de coller les quarks en un noyau. Les fils sortant d'une noix étaient certainement des conduits du faisceau magnétique, autrement dit des tourbillons dans le vacuum supraconducteur ambiant de Higgs, le long desquels étaient canalisées les lignes de flux magnétique émises par les APF magnétiques monopôles, les subquarks.

Pour Phillips, le fait que les bulles avaient l'air de tourner était significatif, car les physiciens posent pour principe que les gluons et leurs contreparties hypothétiques suivent un mouvement tournant angulaire intrinsèque de $1e$. Leur circulation alternative le long d'un fil – ou conduit de flux – est la conséquence de leur émission et absorption pratiquement incessantes par les APF positionnés à chaque extrémité de ce conduit de flux.

Il apparaît donc que les points de lumière des lignes de force des théosophes étaient en fait des particules tournantes en forme de beignet (gluons de spin $-1e$) qui ne pénétraient pas dans l'APF, mais étaient produites et détruites à la lisière par la surface en forme de noix entourant celui-ci. Selon Phillips, cela indique que les particules énergétiques telles que les gluons, sont des cordes uniques, tandis que les particules de matière de spin $-(1/2)e$, telles que les subquarks et les électrons, sont des liasses de dix cordes – différence que les physiciens ont encore à déceler.

Le temps nous le dira. En même temps, Phillips voulait savoir si Ron pouvait apporter des éclaircissements sur une particule plus fondamentale que l'APF des théosophes, l'électron. Préoccupés par l'observation du double noyau de leurs « atomes » extrêmement grands, Leadbeater et Annie Besant ont été troublés par l'électron, infinitésimalement plus petit. Celui-ci a dû passer à toute allure dans l'immense vide de l'atome, car sa taille, comparativement à celle du noyau, est celle d'une base de

base-ball perdue dans un champ de trois hectares. Tandis que les atomes chimiques des physiciens sont mesurés en dixièmes de milliardièmes de centimètre, leur poids en millionnièmes de milliardièmes de millionnièmes de gramme, le noyau de l'atome, cent mille fois plus petit et cinq trillions de fois plus dense que l'uranium, occupe seulement un trillionième de ce qui est à 99,9% de l'espace vide. On postule que les électrons, 1 800 fois plus légers que le noyau le plus infime circulent à des vitesses atteignant 99,99995 % de la vitesse de la lumière.

De toutes les particules élémentaires connues possédant une masse non nulle, l'électron est le plus petit et le plus léger, son diamètre d'un millionième de trillionième de mètre étant la chose la plus proche d'une particule ponctuelle, point géométrique sans dimension mais possédant encore une masse. Parfaitement stables, les électrons ne se transforment ni ne se transmutent, quelles que soient les circonstances. La plus légère des particules de masse, l'électron, est probablement aussi la doyenne des particules – les physiciens estiment qu'elle est plus ancienne que l'Univers. Sa seule némésis est le positron. S'ils se rencontrent, les deux disparaissent, explosant en deux photons et un neutrino à masse nulle.

L'examen de l'électron exige un pouvoir grossissant bien plus important que celui développé par Leadbeater et Annie Besant pour observer leur atome physique final, dont la taille est comparable à celle des subquarks du noyau d'un atome chimique.

Pour observer des électrons, Ron s'était concentré sur le tissu de la manche de sa chemise. L'enregistrement sur cassette affirme qu'il a pénétré dans un nuage d'électrons et a remarqué qu'ils semblaient se déplacer en suivant des orbites circulaires. En capturant un électron, il a noté sa forme de bretzel – une liasse de fils avec un trou ou un tourbillon au sommet, ressemblant en beaucoup plus petit aux APF, chaque fil étant enchâssé dans une coquille en forme d'œuf, transparente, pareille à du verre.

Pénétrant dans une coquille, il a vu ce qui ressemblait à un collier de grains. Quelque chose l'a fait frémir d'une énergie de type

kundalini montant de la base de sa colonne vertébrale. Il s'est rendu compte que les prétendus grains étaient en fait les tores des spirales. Capturant une liasse de ces fils, il a examiné le trou, ou tourbillon, du sommet. Suivant la spirale d'un fil, il a constaté qu'elle effectuait deux à trois révolutions, la dernière pas tout à fait complète. Mais il n'a pas pu voir de quelle façon les spirales extérieures revenaient à la partie inférieure dans les spirales centrales intérieures.

Examinant les fils, il a eu l'impression qu'il y avait deux – peut-être trois – volutes plus épaisses et quelques autres plus fines. Leurs ondulations empêchaient une observation plus précise. Les fils étaient séparés par un « creux » rempli de brume, qui s'étendait jusqu'au sommet de l'électron, se rétrécissant avant de disparaître dans le tourbillon central. Les « creux » se recourbaient là d'une façon qu'il ne put préciser clairement.

La largeur de la spirale la plus grande de la gaine des fils était d'environ un dixième de son diamètre, peut-être un peu moins, avec un petit interstice entre chaque spire – il y avait trop de spires pour qu'on puisse les compter facilement. Examinant l'un des fils les plus minces, Ron a vu à l'intérieur de celui-ci une spirale encore plus fine, ressemblant à un conduit. Il a remarqué une sorte de « brise » à l'intérieur de la spirale, qui l'a emporté le long de celle-ci. Il n'a pas vu cette brise, il l'a seulement ressentie, confiné comme il l'était dans le tiers central de la spirale.

En faisant un autre zoom, Ron a vu une spirale encore plus petite, avec des spires plus serrées, ses anneaux se touchant presque. La brise soufflait aussi bien dans ces spirales plus petites. En comptant depuis le premier type de spirale, Ron en a traversé six ou sept types, sa voix devenant de plus en plus faible au fur et à mesure de son éloignement.

Il a vu finalement les bulles de forme presque sphérique, juste comme Leadbeater les avait décrites pour les APF. Vues d'en haut, toutes tournaient dans le sens des aiguilles d'une montre. Le sommet de chaque bulle semblait tout à fait dense et sombre,

pourvu d'une petite fossette. La portion inférieure était transparente. Descendant à travers cette fossette dans la bulle, Ron a perçu «une sorte d'intelligence..., une sorte de conscience», et a pensé avoir dérivé dans un autre type d'espace, très grand et dépourvu de traits distinctifs.

Dans le corps de la bulle, Ron a remarqué une sorte de vortex circulaire qui, à la différence d'un tourbillon en mouvement, ne semblait pas s'achever en un point. Il se retrouva ensuite dans un espace opaque ou brumeux, où il ne put rien distinguer. Tombant à travers celui-ci, il arriva à l'extrémité en cornet de la bulle. Quand il voulut remonter, il n'y arriva pas. Il se sentit forcé de prendre un chemin circulaire, qui le mena à son point de départ. Se déplaçant en cercles, il sentit que ses mouvements étaient programmés ou dirigés, car il était incapable de les contrôler ou de les arrêter. Incapable de quitter le circuit fermé, Ron décida que la seule façon de mettre fin à cette situation fâcheuse était d'arrêter sa méditation.

Repassant en revue son expérience, Ron constata qu'il pouvait distinguer les électrons des APF, malgré la similarité de la structure de leurs volutes, car l'électron semblait moins actif du point de vue énergétique que l'APF. Également, des cordes n'émergeaient pas de l'électron. Toutefois, tant l'électron que l'APF faisaient montre de la même propriété – leurs volutes étaient formées de spirilles de type supérieur, disposés comme des torsades à l'intérieur d'autres torsades. La différence essentielle était constituée par l'enroulement des cordes des électrons, qui décroissait progressivement, tout comme le degré de hauteur et d'épaisseur des hélices.

Selon Phillips, on pouvait s'attendre que l'électron présente des spirilles de type supérieur, s'enroulant eux-mêmes en hélice, comme ils le font dans le cas de l'APF, car les deux particules sont des états différents d'une supercorde : l'APF avec ses dix volutes est une liasse de dix cordes à vingt-six dimensions, les électrons sont des supercordes dépourvues de conduits de flux. Les gluons, quant à eux, sont de simples cordes bosoniques.

Les observations de Ron Cowen indiquent que l'espace a davantage de dimensions supérieures que les six postulées par la théorie de la supercorde. Ces dimensions corroborent les récentes tentatives de certains mathématiciens de bâtir l'hypothèse de supercordes formées de cordes bosoniques plus élémentaires à vingt-six dimensions, dont seize denses.

Finalement, si l'on en croit les observations de Ron, tant l'APF que l'électron sont formés de bulles qui sont en fait des tores, les mêmes « bulles » décrites quatre-vingts ans plus tôt par Leadbeater comme « des trous dans le koilon, le véritable éther de l'espace ». La divergence entre les bulles sphériques observées par Leadbeater et celles en forme de beignet vues par Ron est expliquée ainsi par Phillips: « Le beignet de Ron tournait très rapidement, et la forme de son tore était perceptible seulement lorsqu'il ralentissait sa rotation. Leadbeater n'a pas remarqué cette rotation et n'avait pas de raison d'arrêter son mouvement; tout ce qu'il a vu était l'image floue d'une sphère créée par un gros tore pourvu d'un petit trou, qui tournait et culbutait dans tous les sens. » Néanmoins, la différence de topologie entre une sphère et un tore, dit Phillips, est importante. Le tore de Ron (vu comme une bulle par Leadbeater) est en fait la coupe transversale bidimensionnelle d'une corde qui s'étend dans quatorze autres dimensions de l'espace. Cela correspond au tore à seize dimensions, l'un des modèles de l'espace étudiés par les physiciens.

Cet espace est généré par seize cercles unidimensionnels perpendiculaires entre eux et possède la propriété topologique induisant qu'un parcours le long d'une de ses dimensions revient au point de départ – précisément le mouvement de révolution dans lequel Ron s'est retrouvé piégé.

Lorsque Ron se fut perdu dans ce qu'il percevait comme un type différent d'espace, dans une bulle au plus profond du noyau de l'électron, « un espace possédant une sorte d'intelligence..., une sorte de conscience », il spécula en hésitant que cette conscience

« avait laissé une porte ouverte vers... une intelligence plus grande, une intelligence universelle ».

Bien entendu, pour les occultistes, rien n'existe hormis la conscience, avec ses innombrables degrés de subtilité. En ce qui concerne la force qui maintient tant la structure de l'APF que celle de l'atome, pour Phillips, il s'agit de bosons échangés entre les subquarks du même quark, et de gluons échangés entre subquarks appartenant à des quarks différents. Ron a confirmé que les « lignes de force » de Leadbeater étaient réellement des surfaces tubulaires en rotation (tourbillons dans le champ supra-conducteur de Higgs) à travers lesquelles circulaient des particules tournantes (gluons de spin $-(1)e$), qui ne pénétraient pas dans l'APF, mais naissaient et se désintégraient à la lisière de la surface en forme de noix entourant celui-ci.

« La force ne pénètre pas dans l'APF de l'extérieur. Elle monte de l'intérieur – ce qui signifie qu'elle vient des dimensions supérieures », affirme Leadbeater. À la manière dont il explique le phénomène, les dimensions de l'espace sont de simples limitations de la conscience. Une conscience suffisamment développée est entièrement libérée de telles limitations, et peut s'exprimer dans n'importe quel nombre de dimensions. « Chaque descente dans la matière plus dense interdit la perception d'une de ces dimensions. Au niveau astral, la perception est limitée à quatre dimensions ; d'autres descentes dans le monde physique limitent la perception à trois dimensions. »

Inversez le processus, écarter les limitations, et l'Univers sera doté d'une grande profondeur, richesse, beauté et harmonie – il est déjà là, toujours, dans toute sa beauté, splendeur et divinité. C'est nous qui changeons, en accroissant nos limitations ou en les supprimant.

Heureusement, les limites semblent être arbitraires. Si vous considérez la taille d'une supercorde, estimée par les physiciens à 10^{-36} cm, et les limites externes de l'Univers observable comme étant en dessous de 10^{28} cm, les exploits des théosophes et de

Ron Cowen placent les êtres humains à mi-chemin entre ces extrêmes. L'étonnante faculté développée à l'aide des pouvoirs siddhi permet de déplacer la conscience vers l'une ou l'autre des extrêmes, annihilant l'espace.

En ce qui concerne le temps, celui-ci semble tout aussi illusoire : un photon émis par une galaxie lointaine il y a des milliards d'années sait déjà, en s'approchant de la Terre, s'il se comportera comme une onde ou comme une particule, lorsqu'il sera détecté par un observateur humain. Dans la mécanique quantique, si un électron interagit avec un autre électron, une relation est maintenue entre leurs états quantiques respectifs indifféremment des distances qui peuvent les séparer dans l'Univers. Cela signifie – et c'est une chose qu'Einstein n'aimait pas – que, si vous observez un électron et découvrez la direction de son spin, le spin de l'autre électron, comme par magie, sera inversé, n'importe où que se trouve ce second électron.

X

Cosmologie orientale

La sagesse de l'Orient, telle qu'elle a été codifiée dans les *Vedas* et les *Upanishads* – ressuscités par les théosophes au début du siècle et rendus accessibles à l'Occident par des traductions –, est basée sur un mystère fondamental, « incompréhensible pour l'intellect et intransmissible par les paroles », qualifié de « Réalité ultime » ou « absolue ». Comme le même mystère semble hanter autant le monde de la physique que celui des mathématiques, on n'a rien à perdre en suivant la tradition occulte qui décrit un Univers surgissant miraculeusement de cet Absolu, comme le cosmos égyptien de la main autoérotique d'Atoum ou Pantagruel de l'oreille de Gargantua. Cela est particulièrement vrai, puisque ce fond permet de rendre plus compréhensible le monde spirituel réellement étonnant de Rudolf Steiner. Ce n'est pas un sujet facile à résumer sans courir le risque de le rendre plus difficile. Cet effort est principalement redevable aux travaux du Dr I. K. Taimni, professeur de philosophie orientale à Madras, en Inde.

Dans cette tradition orientale, la Réalité ultime est vue comme une conscience pure non manifestée, en même temps un vide et un plein, pareille au vacuum de Higgs, la source du tout, et pourtant au-delà de la portée des adeptes même les plus avancés. Décrite poétiquement comme « en équilibre parfait, toujours parfaitement intégrée (en aucune façon différenciée), sereinement harmonisée », elle est la synthèse de tous les contraires possibles, la source de toutes les choses manifestes et non manifestes, éternellement la même, bien que remarquablement cyclique dans sa manifestation, apparaissant et disparaissant dans de vastes cycles alternants de création et de dissolution. C'est un monde semblable à celui que Maître Eckhart, le mystique médiéval, a tissé à partir de poussière d'étoiles auprès d'une divinité inconnue, éloignée de Dieu, inconnaissable non seulement pour les humains, mais pour lui-même, essence et potentiel de toutes les choses.

Le concept d'un Absolu qui est en même temps un espace infini dépourvu de limites et un point idéal dépourvu de dimensions est rendu plus compréhensible par une analogie mathématique : si une sphère est condensée plusieurs fois, elle sera finalement réduite à un point, une entité idéale dépourvue de dimensions, sans longueur, largeur ou épaisseur. Pour l'esprit logique, un tel point idéal est bien évidemment l'extrême dans le sens de l'infinitésimalement petit, tandis que l'espace illimité constitue l'extrême dans le sens de l'infiniment grand. La Réalité ultime, disent les sages hindous, existe tant dans le point que dans l'espace, mais sans être exclusive dans aucun des deux, sa « conscience » se dilatant et se contractant alternativement entre l'un et l'autre, passant par tous les états intermédiaires, pour se manifester comme une onde d'expansion et de contraction dans un monde négatif. L'espace ultime doit donc être le produit éternellement opposé de la Réalité ultime, car, de l'opinion des scientifiques et des occultistes dans leur ensemble, rien n'existe sans une contrepartie négative, y compris un espace négatif, un temps négatif et une matière négative.

Le point idéal est à la base du concept hindouiste des cycles de réincarnation, car c'est le mécanisme à travers lequel se produit la fluctuation et à travers lequel chaque Univers nouvellement manifesté peut être projeté, une sorte de porte entre le vide de l'Absolu et tous les états du manifeste et du non-manifeste. On peut mieux saisir les propriétés extraordinaires du point si on s'aventure dans le monde multidimensionnel, plus subtil que le monde physique tridimensionnel. Pour les occultistes, un point idéal permet de rencontrer un nombre infini de plans différents. Tout comme un nombre infini de points peuvent coexister les uns avec les autres, un point peut contenir en lui-même une infinité d'autres points, d'où des plans et des dimensions sans nombre.

Pour utiliser une autre analogie mathématique : si le zéro représente l'espace vide infini, dépourvu de limites, qui pour les sages hindous est Mahakasha, alors l'« un » représente le point éternel dépourvu de dimensions, le Mahabindu – *akasha* étant l'espace, *bindu* un point et *maha* le grand. Ce concept est associé à l'explication de la source fondamentale d'énergie, depuis l'énergie de vastes galaxies jusqu'à celle du noyau de chaque atome.

En séparant deux pôles de son centre statique – d'une façon quelque peu miraculeuse, mais manifestement énergétique – le point éternel, Mahabindu, le « un », génère le « deux », siège de la différenciation primordiale de la Réalité ultime en ce que les hindouistes décrivent comme conscience et pouvoir, symbolisés par le dieu Shiva et la déesse Shakti. Shiva est le principe statique – potentiel, immuable, stable – et Shakti le principe dynamique, source cinétique de mouvement et de changement. Pourtant la dualité reste inséparable : comme l'expliquent avec justesse les sages hindous, il ne peut y avoir du pouvoir sans volonté, d'activité sans énergie potentielle, de changement sans un substrat immuable, d'action sans le désir de changer. Tout comme la volonté se rapporte à la finalité, de même le pouvoir se rapporte aux moyens d'atteindre cette fin. La volonté sans le pouvoir d'apporter ces moyens est impuissante. Le pouvoir, sans

la volonté d'aboutir à la fin et sans une application incessante à cette fin, est inutile.

On considère que toutes les polarités de l'Univers manifeste viennent de ces deux divinités hindoues : positif-négatif, père-mère, espace-temps, énergie-matière, attraction-répulsion, électron-proton. Leurs actions et réactions mutuelles, leur équilibrage des contraires, tissent la structure de l'Univers. Mais, dans ce cinémascope occulte, un système manifesté – un Univers, une galaxie, un Système solaire – peut être créé seulement lorsque prend vie une chose appelée « espace mental » ou « *akasha* ». Le mental est seulement « un trouble de la conscience », nécessaire pour faire apparaître un Univers dans une autre polarité duelle, celle du soi et du non-soi. Pour achever ce schisme supplémentaire, la conscience produit, en dehors d'elle-même, deux courants, l'un qui est la base des phénomènes subjectifs, l'autre la base des phénomènes objectifs, le premier en rapport avec l'observateur, le second avec l'objet observé. Les phénomènes sans un spectateur pour témoigner de ce qui est vu n'existent pas. Shiva fournit l'observateur, Shakti le matériel brut de ce qui est observé. C'est ainsi que se développe la polarité esprit-matière, que résument les occultistes : « La matière flotte et fonctionne dans un océan d'Esprit ; l'esprit agit dans un océan de Conscience ; la conscience fonctionne dans le vide ou le plein de la Réalité ultime. »

Nous arrivons ainsi au monde tel que nous le connaissons, ou pensons le connaître. Lorsqu'elle est intégrée, la conscience réagit à travers n'importe quel véhicule d'observation produit par Shiva-Shakti, avec toute matière produite par Shiva-Shakti, le résultat de cette interaction étant, selon les hindouistes, l'esprit, la source de toute expérience. L'esprit se trouve entre la conscience – l'aspect supérieur de la réalité – et la matière, son aspect inférieur. Le lien entre esprit et matière se trouve dans la nature de la perception par la conscience d'un monde qui lui est extérieur.

Pour que la conscience puisse montrer ses potentialités en passant du non-manifeste au manifeste, ce passage doit être précédé de

la formation par Shiva-Shakti d'un système manifesté en divers ordres d'esprit et de matière. En termes théosophiques, c'est le royaume du créateur suprême, le Logos cosmique, un royaume achevé par l'idéation cosmique. Une telle idéation, ou la projection depuis un état de conscience de quelque chose qui lui est extérieur, peut être comparée à un artiste créant une image dans son esprit. Tant que l'image est seulement dans son esprit, elle reste potentielle; lorsqu'elle a été réellement peinte, elle passe du domaine mental au domaine matériel.

Dans cette théologie, le principe « Père-Mère », symbolisé par le nombre deux, produit le « Fils », symbolisé par le trois, pour que le cosmos vienne au monde. Dans la vision de Maître Eckhart, les trois personnages de la Trinité, conçus comme étapes d'un processus externe autorévéléateur, avaient pour origine la divinité inconnue. Pour Eckhart, la génération éternelle du Fils est équivalente à la création éternelle du monde. Dans *La Doctrine secrète* de Mme Blavatsky, le Fils du Père caché est le Logos cosmique. Doté d'une personnalité duelle, partiellement non manifestée et partiellement manifestée, ce Logos cosmique devient le créateur de tout l'univers de la manifestation, avec ses galaxies et Systèmes solaires, dans tous les degrés possibles de subtilité, générés par l'idéation cosmique.

Lorsqu'elle conçoit l'idée de cet Univers manifesté dans toutes ses différentes catégories et sous son infinie variété de formes et projette cette idée, la conscience pure est présente en chacune des parties de chacun de ses fragments, c'est sa substance essentielle, la base des formes évoluant différemment. Pour établir une analogie, dans un monde multiforme d'objets d'or, la forme peut changer, mais l'or reste le même. Le manifeste et le non-manifeste restent des aspects intégraux de la Réalité ultime.

Comme « *logos* » signifie « parole », l'élément formateur est le « son ». La manifestation se produit – essentiellement une interaction de Shiva et de Shakti, de la conscience et du pouvoir – avec le son pour instrument du principe statique positif de la conscience

de Shiva, et la lumière, celui du principe dynamique négatif du pouvoir de Shakti. La fonction de Shakti est de fournir le matériel structurel brut de l'Univers sous forme de « lumière », ou de ce que les scientifiques appellent « radiations », avec une fréquence moyenne d'environ cinq cent trillions d'oscillations par seconde pour le spectre visible, selon tous les calculs ! Pour les occultistes, ce ne sont que des longueurs d'onde dans le domaine de l'esprit, avec le mental, à son tour, comme développement de la conscience.

En tant que conscience, la fonction de Shiva est de donner forme matérielle à la lumière de Shakti, en l'enfermant dans des atomes et des molécules pour contrôler et coordonner l'édification et le maintien de la forme. Shiva accomplit cela à l'aide du « son » – non pas le son que nous entendons sur terre, mais une forme cosmique de vibration, qui produit un champ d'influence indétectable par les sens physiques. Ce son, le « *nada* » sanskrit, est une vibration dans le domaine d'Akasha, l'espace. Ce n'est pas un espace simplement vide, mais un espace « mental » contenant en lui un volume infini d'énergie potentielle, qui peut s'exprimer dans n'importe lequel et dans tous les types de vibrations nécessaires dans un système manifeste. Ce potentiel infini de production de vibrations de différentes fréquences, à n'importe quelle intensité et volume, est attribué à l'existence d'une conscience omniprésente cachée dans l'Akasha. La conscience, qui est « autodéterminée, intégrée et libre », peut produire en elle-même un volume infini d'énergie en utilisant le véhicule de l'esprit, notion inacceptable pour les physiciens, qui maintiennent que l'énergie ne peut être ni détruite ni créée.

Un fait curieux mis en évidence par les physiciens est que, lorsque la matière apparaît suite à la matérialisation de l'énergie, des volumes égaux de matière et d'antimatière se forment simultanément. Au contraire, lorsque la matière rencontre l'antimatière, les deux disparaissent dans une explosion qui produit de la lumière. L'ampleur peut en être évaluée par le fait que l'interaction d'un proton avec un antiproton libère une stupéfiante énergie de 1,8 milliard d'électronvolts.

Les occultistes considèrent que toutes les forces, telles que la gravitation et le magnétisme, proviennent du son, et que, bien qu'en principe statiques, elles possèdent aussi un caractère dynamique, qui donne naissance aux ondes. Puisque les ondes ne peuvent exister en dehors d'un quelconque milieu, elles doivent exister dans l'esprit, affirment les occultistes. Selon cette doctrine, le mouvement peut assumer seulement trois aspects : rythmique, arythmique et stable. De l'interaction de ces trois aspects découlent toutes les formes, de la même manière que toutes les couleurs ont pour source les trois couleurs primaires, rouge, jaune et bleu.

Pour l'hindouisme védique, l'atome est un éclair emprisonné, émis sous forme de lumière libre et d'autres types d'énergie lorsqu'on désintègre l'atome au cours de la fission nucléaire. Lorsque la lumière de Shakti est attachée par Shiva avec le nœud coulant du son, l'essence de tous les atomes des éléments naît dans l'Akasha, dans les profondeurs des quarks (ou des subquarks) et des électrons. Comme l'explique Steiner, l'atome physique entretient avec l'électricité la même relation qu'un morceau de glace avec l'eau de laquelle elle provient. Cet atome n'est que de l'électricité figée, dit Steiner. Et qu'est l'électricité ? « C'est exactement comme la pensée humaine, mais vue de l'intérieur et de l'extérieur » – à l'exemple de la vision astrale. Encore plus étonnante est une autre notion de Steiner – chaque atome de l'Univers contient en miniature les plans pour le monde qui succédera au monde présent. « Le Logos glisse sans cesse dans l'atome et l'atome devient ainsi l'image du plan futur », affirme Steiner.

Plus bas que le Logos cosmique sur l'échelle de la création, on trouve le Logos manifeste et, avec lui – par opposition à l'idéation cosmique –, l'idéation logoïque, de laquelle un système manifesté commence à se déployer, en termes de temps et d'espace. L'espace, tel qu'il est expliqué, est plus fondamental que le temps, car on doit posséder un espace mental dans lequel abriter des images mentales qui changent et font ainsi naître le temps. Tant l'espace que le temps doivent se reposer sur l'esprit et ses images

mentales. Lorsque l'esprit manque d'images, il n'y a ni espace ni temps, seulement une Réalité fondamentale dont la conscience, l'esprit et la matière ne sont que trois aspects remarquables.

Dans la philosophie hindouiste, le Logos manifeste, quoiqu'unique, apparaît sous trois aspects distincts : Brahma, le créateur, Vishnou, le conservateur et Mahesha, le régénérateur. Pour produire les différents domaines de manifestation, ce Logos manifeste triple utilise, affirme-t-on, trois formes distinctes d'énergie – le fohat, le prana et la kundalini –, toutes dérivées de Shakti et donc toutes mystérieusement reliées.

Quand Brahma, le troisième Logos, ou troisième aspect du Logos manifeste, fait son apparition, sa première activité, en rapport avec l'aspect matériel de la nature, est la création des cinq plans inférieurs de l'existence – atmique, bouddhique, mental, astral et physique. Comme base pour ces aspects « matériels », Brahma utilise ce que les Tibétains appellent « *fohat* » et ce qu'Helena Blavatsky appelait « électricité cosmique », énergie qu'elle relie au magnétisme et à la gravité et qu'elle qualifie de puissance occulte du son, imprégnée de pensée. C'est cette force résonnante, créative, propulsante, qui est le Logos ou la parole. Tous les changements de la nature matérielle, même ceux du corps humain, sont dépendants de cette électricité cosmique, ou fohat, et de ses forces apparentées, et sont suscités par elle.

Le second Logos, Vishnou le conservateur, qui s'occupe de l'aspect « vital » et de l'évolution des véhicules, utilise le prana, force vitale provenant du soleil, en partie supraphysique, en partie physique, responsable de tous les processus de la vie et de ceux les sous-tendant – il est assez analogue à l'éther universel de Steiner. Sur le plan physique, le prana compose tous les minéraux et est l'élément déterminant des transformations physico-chimiques du protoplasme, qui conduisent à la différenciation et à la formation des divers tissus des plantes, des animaux et des êtres humains. Il fait du corps physique un organisme vivant, par opposition à un agrégat inanimé de matière et de force. Sans prana, le corps ne

serait qu'un ensemble de cellules indépendantes. Le mélange du prana astral avec le prana physique génère la matière nerveuse, qui donne le pouvoir de ressentir le plaisir et la douleur. Les centres praniques sont les centres glandulaires et nerveux du corps physique, ainsi que les chakras des corps astral et éthérique. Le prana qui circule agit comme un lien entre le corps et l'âme. En contrôlant le prana par la pensée, les yogis ont réussi à contrôler leur corps.

En sa qualité d'instrument matériel du second Logos, Vishnou, on pose en principe que le prana permet à la matière brute de kundalini, créée par le troisième Logos, Brahma, d'être façonnée en des véhicules « vivants », possédant la capacité inhérente de grandir et d'agir comme instruments du mental à diverses étapes d'évolution. À mesure que Brahma, le créateur, élabore des atomes et des molécules de plus en plus complexes pour les différents plans, Vishnu, le conservateur, prend ces atomes et molécules et les agence dans des corps vivants, qui peuvent servir de véhicules pour l'esprit et la conscience.

Pendant ce temps, le premier Logos, Mahesha, qui s'occupe de l'épanouissement de la conscience, utilise la kundalini, qui, comme l'explique Hodson, joue non seulement le rôle de principe actif dans tous les processus de procréation, mais éveille aussi les facultés de pensée abstraite, d'intuition, de volonté, et leur expression dans le cerveau, y compris la clairvoyance et la clairaudition. Les sept strates de la kundalini correspondent aux sept plans et états de la conscience, l'éveil de chaque strate provoquant la participation et la prise de conscience sur le plan et dans l'état correspondant.

Pour Gopi Krishna, sage indien auteur de plusieurs livres traitant de la conscience et de la kundalini, le mécanisme kundalini « est la véritable cause de tous les prétendus phénomènes spirituels et psychiques, la base biologique de l'évolution et du développement de la personnalité, l'origine secrète de toutes les doctrines ésotériques et occultes, le passe-partout ouvrant le mystère inexplicable

de la création, la source inépuisable de la philosophie, de l'art et de la science, et le point de départ de toutes les croyances religieuses, passées, présentes et à venir ».

C'est donc ainsi que le premier, le second et le troisième Logos, en agissant ensemble sur les différents plans – car ils sont réellement conçus comme une seule divinité – produisent des densités de matière différentes, des subtilités d'esprit différentes et des mesures de temps et d'espace différentes. Tout cela constitue le domaine du Logos cosmique manifeste, qui, avec le son pour instrument de la volonté, contrôle, règle et dirige toutes les forces et les énergies du système, y compris celles des myriades de logos solaires interdépendants dans le cosmos d'une immensité incommensurable. Pourtant, chaque logos solaire est un gouverneur spirituel indépendant de son propre Système solaire, chacun est un microcosme relatif, reflétant et exprimant la conscience du Logos cosmique suprême. L'occultisme affirme que notre Soleil est la demeure physique et l'instrument d'un tel logos solaire, un être divin dont la conscience s'insinue dans notre Système solaire à tous les niveaux.

Dans cette grande tapisserie de science occulte, alors que la conscience cosmique puis la conscience logoiq̃ue plongent aux profondeurs du royaume des manifestations pour générer des états d'esprit de plus en plus bas, le son descend en assumant différents types d'énergie, afin de produire le monde des formes. Le son entraîne une interaction parmi les formes, la perception de la forme restant un phénomène mental basé sur la conscience.

Le pouvoir nécessaire à cette descente – provenant de la séparation initiale auto-amorcée de Shakti et de Shiva – est transformé et descendu à des niveaux plus bas par l'intermédiaire de différents types de mécaniques spirituelle, mentale et matérielle, juste comme la tension de l'énergie électrique de haut voltage est abaissée par des transformateurs. En dessous du logos solaire, on trouve les hiérarchies successives des êtres spirituels, qui incarnent les principes et les pouvoirs spirituels à différents niveaux et en diverses combinaisons.

À mesure que la conscience se différencie en des états mentaux d'un degré de subtilité varié, et le pouvoir en des pouvoirs spécifiques, naissent ceux que les hindouistes appellent « devis », « devatas » et « devas ». Si on prend pour exemple une analogie, ils représentent les différentes couleurs spectrales de la lumière blanche ou la Réalité ultime. Bien que séparés et distincts, ils ne sont pas considérés comme indépendants les uns des autres, mais plutôt comme se manifestant à de nombreux niveaux de l'esprit et de la matière de densités diverses.

À son tour, notre Système solaire est peuplé par des milliards d'âmes individuelles en évolution, les monades de la théosophie. Un principe de la doctrine occulte affirme que la conscience, quel que soit son niveau, doit se manifester à travers un « point » idéal, et qu'un point idéal peut contenir un nombre infini d'autres points. Les consciences de la monade, du logos solaire et du logos cosmique, bien qu'opérant à des niveaux différents, séparément et sans interférence, sont donc toutes centrées dans le Grand Point, le Mahabindu, existant éternellement dans l'Absolu. La notion est comparable aux innombrables conversations transmises par un câble en fibres optiques avec une égale clarté et absence d'interférence, toutes accessibles au niveau du tableau de distribution cosmique.

On postule qu'à travers ce Grand Point un nombre infini d'univers, de logos solaires et de monades continuent à naître perpétuellement, commençant avec les électrons et les protons fondamentaux, évoluant au cours des éternités à travers divers stades pour devenir d'innombrables logos solaires dans le cosmos, des centres de conscience sans nombre, représentations de la Réalité ultime. Cette même Réalité ultime, différenciée en deux lignes distinctes, passe pour avoir produit d'une part un nombre infini de monades spirituelles et, d'autre part, une diversité sans bornes de plans matériels pour engainer ces monades et les faire évoluer. Le principal but de l'évolution des formes est de fournir des véhicules plus efficaces pour l'évolution de l'esprit et l'épanouissement de la conscience.

On pose en principe que l'individualisation se produit par la séparation de l'unité individuelle d'une « âme collective », car, sans un rayon de conscience distincte, il ne peut y avoir de monade à part. Selon les occultistes, pour distinguer une telle unité de conscience, il faut que celle-ci soit entourée d'une gaine de matière, n'importe combien subtile, même si elle n'a qu'un atome d'épaisseur. Cela conduit à la formation d'un corps causal ; ainsi naît donc une âme humaine. La monade, ou l'entité humaine, descend vers les niveaux inférieurs pour faire s'épanouir ses potentialités divines avant de remonter progressivement l'échelle de l'existence – quelque peu éblouie, peut-être.

Selon les enseignements de la doctrine occulte, le déploiement des monades est l'une des raisons, sinon la principale raison, de la naissance de l'Univers manifesté, chaque monade individuelle étant un aspect différencié de la réalité, « fragment de la Vie divine, enfant du Très-Haut ». D'où le nom de « fils » attribué aux monades, pour montrer qu'elles ont la même situation et nature que le Fils ou le Logos cosmique et qu'une relation personnelle « intime et subtile » doit exister entre les Parents divins et chaque âme individuelle.

Considérée comme éternelle, chaque monade accède, suite à son déploiement, au potentiel de devenir un logos. Les monades deviennent des représentations microscopiques du Système solaire, possédant la même nature, les mêmes pouvoirs et les mêmes potentialités que le macrocosme ou le Logos cosmique. Le destin ultime de la monade est par conséquent de devenir un logos solaire.

Tous les faits révélés par cette doctrine occulte désignent la perpétuation éternelle de l'individualité monadique, avec son caractère unique. La réalité globale dans ses profondeurs ou niveaux infinis est cachée dans toute sa complétude et magnificence en chaque âme individuelle, chaque monade recevant des impressions de l'esprit divin correspondant au développement de son véhicule propre.

Le concept subtil et fondamental selon lequel les monades doivent se développer librement, pour apprendre à coopérer avec la

volonté divine non pas par contrainte extérieure mais par choix intérieur, né de l'expérience et de l'illumination, est à la base de la doctrine occulte. Comme Richard Leviton l'expose dans sa brillante analyse de la philosophie steinerienne, *The Imagination of Pentecost*: « Les êtres spirituels doivent aimer ; seuls les êtres humains peuvent choisir de le faire. »

Ce à quoi Steiner ajoute, encourageant : « Plus il y a d'amour humain sur terre, plus il y a de la nourriture pour les dieux dans le ciel ; moins il y a de l'amour, plus les dieux sont affamés. »

XI

Les êtres élémentaires

Bien des années avant l'établissement de l'anthroposophie et bien avant que Leadbeater ou Hodson entrent en scène, Helena Petrovna Blavatsky, fondatrice de la Société théosophique, a établi la doctrine secrète au sujet des « élémentaires ». Bien qu'invisibles pour les êtres humains, ils sont, dit-elle, la véritable cause de tout ce qui se produit derrière le voile des phénomènes terrestres.

Doter la matière, sur laquelle rien n'est réellement connu, d'une qualité inhérente appelée « force », ou « énergie », dont la nature est encore plus inconnue, « c'est créer une difficulté encore plus sérieuse que celle qui se trouve dans l'acceptation de l'intervention des "esprits naturels" dans tous les phénomènes naturels », dit Mme Blavatsky.

Les esprits naturels, qu'elle définit comme des agents cosmiques, chacun confiné à son propre élément – terre, eau, air ou feu –, « existent dans l'éthérique et peuvent manipuler et diriger la matière pour produire des effets physiques aussi facilement que les

êtres humains peuvent comprimer l'air dans le même but, à l'aide d'appareils pneumatiques. Ils condensent la matière éthérique afin de se créer des corps tangibles, auxquels ils peuvent faire endosser l'aspect qu'ils désirent, prenant comme modèle les images qu'ils trouvent imprimées dans le souvenir de la personne en présence».

Cette croyance dans les esprits naturels, ressuscitée par les théosophes, a fleuri dans toutes les civilisations, à toutes les époques. Les mythologies des Perses, des Mongols, des Chinois, des Japonais, des Indiens et des Égyptiens, aussi bien que celles de nombreux peuples tribaux, abondent en récits de génies, bénéfiques ou maléfiques.

Les Grecs avaient des nymphes, des dryades et des esprits des sources et des forêts. Les anciens druides celtiques vénéraient les esprits des arbres, qui demeuraient dans les bosquets sacrés de frênes, de chênes et d'autres essences. Les Irlandais avaient leurs lepreux. Les tribus teutoniques étaient convaincues de la réalité des gnomes et des nains des Nibelungen.

Le christianisme, dans son effort d'éliminer le monde païen, a transformé le grand dieu Pan en diable, son monde d'esprits naturels en des démons pareils à des farfadets. Pendant mille cinq cents ans, la véritable essence des esprits naturels a été reléguée aux bons soins des sorcières, des gitans ou des laboratoires secrets des alchimistes.

Le premier à extraire ce genre d'esprits de l'obscurité imposée a été l'alchimiste suisse Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, plus connu sous le nom de Paracelse. Né dans le canton de Schwyz vers 1493, contemporain de Martin Luther, Paracelse a été probablement un réformateur encore plus considérable que son pair saxon, car il avait étudié la médecine et la physique, aussi bien que la religion. Comme Luther, il a enfreint la tradition de son époque en choisissant de rédiger un traité sur les esprits naturels non pas dans le latin académique de ses pairs, mais dans son propre allemand vernaculaire. Ce traité allait devenir la source première d'innombrables travaux qui l'ont suivi.

D'après les concepts des cultures classiques, Paracelse divisait le monde des esprits naturels en quatre éléments : terre, eau, air et feu, les désignant comme êtres élémentaires, car on considérait que chacun était composé d'un seul de ces éléments. Regroupant ces êtres élémentaires en races et catégories, il assignait à chacun d'innombrables tâches utiles dans son domaine propre. « Ils représentent certaines forces jouant un rôle dans la nature, et ont été créés dans un but certain », affirmait le médecin suisse.

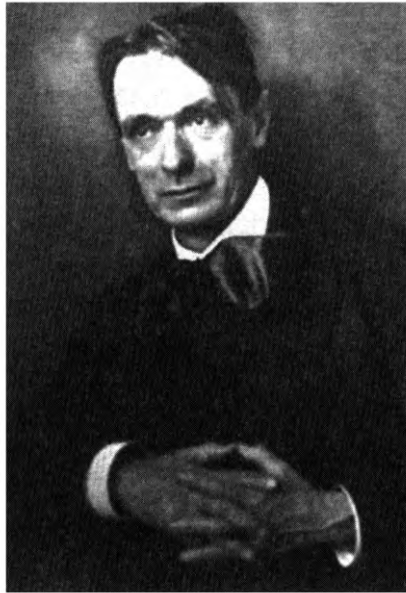
Sans se limiter à l'étude de ce qui avait été écrit par le passé, Paracelse s'était penché attentivement sur la nature, pour étudier directement le sujet. À la différence de ses pairs, piégés dans les limites étroites de la scolastique de leur époque, Paracelse a cherché des solutions aux mystères de la nature, en traquant ses informations partout où il pouvait les trouver, chez les gitans, les sorcières, les guérisseurs, les herboristes et tous ceux qui prétendaient connaître les arts de guérison. Il aimait visiter les ermites dans leurs huttes ou leurs grottes, il pensait que les anciens récits des religions primitives avaient un sens pour ceux qui avaient l'intelligence de les analyser. « Quiconque veut comprendre le livre de la nature, disait Paracelse, doit parcourir ses pages avec ses pieds. »

Résolument déterminé à ouvrir la voie d'une compréhension moderne des mécanismes de la nature, Paracelse avait scandalisé ses confrères académiques de l'université de Bâle en brûlant les livres d'Avicenne et de Galien devant les étudiants, à qui il avait affirmé que chaque personne possédait en elle-même les pouvoirs et les facultés latentes nécessaires pour saisir l'existence d'un Univers multidimensionnel – comme le ferait Rudolf Steiner quelques siècles plus tard.

Dans une monographie consacrée à la philosophie mystique et médicale de Paracelse, Manly P. Hall, initié et philosophe occidental, précise que cette notion fondamentale « signifie la conquête suprême de l'espace par la compréhension qu'il n'y a pas de chose telle qu'un espace, mais simplement une étendue

infinie de vastes zones de visible et d'invisible, de vie, d'énergie et de substance connues et inconnues ». Hall ajoute : « Il n'y a pas de vacuum dans l'Univers, et la chose la plus proche d'un vacuum, selon Paracelse, était le cerveau d'un de ses confrères, professeur à l'université de Bâle. »

Quatre cents ans plus tard, dans le canton suisse natal de Paracelse, presque en même temps que l'exploration du monde féerique de Grande-Bretagne par Hodson, Rudolf Steiner ajouta ses propres discours fondamentaux sur le rôle des esprits naturels dans la croissance et le développement des règnes minéral, végétal, animal et humain.



Rudolf Steiner.

Né en 1847 de parents autrichiens, dans un village reculé de Croatie, Steiner était clairvoyant depuis son enfance. Pourtant, il avait eu du mal à convaincre sa famille qu'au-delà du monde matériel se trouvait tout un monde spirituel. Pour maîtriser les deux, il a suivi à l'université de Vienne des cours de physique, de mathématiques, de biologie et de chimie, consacrant son temps

libre à l'optique, à la botanique et à l'anatomie. Conscient que la science, telle qu'elle était enseignée dans les universités, niait l'existence de l'esprit et comprenait seulement ce qui était inanimé dans la matière, à l'exclusion de tous les processus vivants, il avait décidé de battre les traditionalistes sur leur propre terrain, en obtenant un doctorat en philosophie. Sa thèse était simple : une forme nouvelle de clairvoyance, précise et objective, devait être incluse dans l'approche scientifique, si on voulait éviter que les demi-vérités du matérialisme n'entraînent le monde dans un désastre matérialiste et mécaniste.

Explorant le monde des esprits naturels, Steiner a ouvert une autre dimension, donnant des détails captivants à propos de la façon dont les gnomes, les ondines, les sylphes et les esprits du feu jouent leur rôle dans la symphonie de la vie. Tandis que les descriptions de Hodson ont la vivacité de style d'un journaliste, témoin oculaire, et celles de Leadbeater l'assurance éclectique du voyageur de par le monde, celles de Steiner, bénéficiant de sa « science spirituelle » développée par la clairvoyance, sont explicitement analytiques, étayant l'affirmation de Mme Blavatsky que le rôle des esprits naturels est l'essence même de tout phénomène naturel. Ce faisant, Steiner nous offre un tableau plus fantastique et encore plus mystérieux que ceux esquissés par ses prédécesseurs. Tandis que Hodson et Leadbeater décrivaient les esprits naturels tels qu'ils les voyaient dans leurs divers repaires, Steiner va plus loin, bien plus loin, pour expliquer leur rôle souverain dans la vie humaine et planétaire, affirmant que, sans ces êtres élémentaires, bourreaux de travail, la planète serait dénudée et stérile. L'approche de Steiner est simple, mais pertinente. Tout ce qui nous entoure – non seulement les règnes minéral, végétal, animal, mais aussi nous-mêmes, nos corps et nos organes internes – est créé et maintenu par les esprits naturels. Sans l'aide des êtres élémentaires amicaux et travailleurs, dit Steiner, nous ne serions même pas capables de rassembler nos propres pensées. Dans cette perspective occulte de la vie terrestre, les esprits élémentaires sont

cachés à l'arrière-plan de tout ce qui constitue le monde physique, perceptible aux sens, qu'ils animent réellement par leurs efforts. Et dans la même mesure que nous nions la réalité de ces êtres qui évoluent et virevoltent autour des règnes minéral, végétal et animal, nous perdons la compréhension du monde, qui est nécessaire pour la vie, pour la santé, et particulièrement pour l'art de la guérison, un art presque perdu par l'humanité actuelle.

Pour les esprits naturels de Steiner, les substances et les forces dont ils sont composés sont essentielles, toutes dérivées de son « éther universel », l'éther chaleur y étant primordial. Il y a longtemps, raconte Steiner, l'éther chaleur s'est séparé en deux courants : une branche s'est élevée pour former les trois autres éthers, l'éther lumière, l'éther chimique et l'éther vital ; l'autre branche est descendue pour former les quatre éléments qu'Aristote et Anaxagore désignaient comme étant le feu, l'air, l'eau et la terre. Les quatre groupes d'esprits naturels de Steiner, bien qu'identifiés de façon classique au feu, à l'air, à l'eau et à la terre, sont en fait composés, respectivement, d'éther chaleur, d'éther lumière, d'éther chimique et d'éther vital. Les éléments, selon Aristote, ne sont pas en eux-mêmes réels, mais sont davantage des forces responsables du maintien des phases solide, liquide, gazeuse et ardente. La terre correspond à tout ce qui est solide, de la pomme de terre au lingot d'or, l'eau à tout ce qui est liquide, du lait maternel au plomb fondu en passant par l'essence, l'air à tout ce qui est gazeux, y compris tous les éléments chimiques lorsqu'ils se trouvent à ce stade, et le feu est l'élément tout-pénétrant qui déclenche la transformation d'un état élémentaire en un autre. Pour la science spirituelle, le feu n'est pas, comme pour le physicien, un état du mouvement, mais une chose qui existe par elle-même, dotée d'une réalité encore plus subtile que l'air, si diaphane qu'elle imprègne tous les autres éléments, les réchauffant ou les refroidissant par sa présence ou son absence. Tout ce qui existe a pour source le feu condensé.

Pour la science spirituelle, les éléments et les éthers travaillent ensemble en paires – le feu avec l'éther chaleur, l'air avec l'éther

lumière, l'eau avec l'éther chimique, la terre avec l'éther vital – mais à partir de polarités contraires – les éléments montent du centre de la terre, les éthers descendent de la sphère céleste d'où ils sont originaires. Le feu, le plus subtil des éléments, s'élance vers les cieux, comme la flamme d'une bougie ou un puits de pétrole en flammes ; le compagnon du feu, l'éther chaleur, rayonne du soleil et des étoiles, stimulant la croissance. L'air – avec des qualités et des fonctions opposées à celles de son compagnon éthérique, l'éther lumière – remplit tout l'espace entre les choses, les reliant ainsi. L'éther lumière, au contraire, est perçu dans les choses, et non pas dans l'espace qui les entoure. L'éther lumière sépare les choses, les rendant faciles à distinguer l'une de l'autre, créant des distances et des conditions d'espace. La lumière et l'espace étant inséparables, où il y a de la lumière, il doit y avoir aussi de l'espace. À la différence de la lumière, l'air est chaotique, sans direction. Sa principale caractéristique est l'élasticité ; il peut être dilué pratiquement à l'infini sans perdre sa cohésion. En revanche, la lumière est rigide et divisible et, lorsqu'elle émane de sa source, directionnelle. Frappez l'air avec un bâton, dit Ernst Marti, disciple de Steiner, et l'air se séparera pour se rejoindre derrière le bâton. La lumière sera divisée par un bâton, et ses rayons ne se réuniront pas, mais circuleront en ligne droite. L'air appuie vers la terre depuis toutes les directions, avec une force centripète, mais il n'est pas, comme le souligne Steiner, compressible au-delà d'un certain seuil – par air il entend, bien sûr, tout ce qui est gazeux.

L'élément eau, ou tout ce qui est liquide, agit comme les autres éléments, à l'inverse de son partenaire éthérique, l'éther chimique. L'eau est dense, continue, tendant toujours à assumer une forme sphérique, où qu'elle soit. L'éther chimique est flou, divisible, discontinu, irrégulier, disjoint. Lorsque la pluie tombe dans la mer, chaque goutte est incorporée dans la masse d'eau – elle tend à prendre une forme sphérique. Le même phénomène est valable pour le miel, le mercure, le magma. L'éther chimique est enclin à diviser, à créer des distances, à former des nœuds, à dispenser

plutôt qu'à unir. La musique, la chimie et les nombres sont tous des produits de l'éther chimique de Steiner, une force qui garde les unités séparées, tout en maintenant une relation entre les parties distinctes. Selon les lois de l'harmonie, les substances chimiques possèdent une cohésion. Sous l'influence de l'éther chimique, un arbre forme des branches, des brindilles, des feuilles, dont aucune ne se confond avec les autres, produisant un ensemble à partir de parties distinctes. En revanche, l'eau passe de l'étang au lac, puis à l'océan, s'amalgamant, gardant sa sphéricité depuis la goutte de rosée jusqu'à l'océan Pacifique.

Le dernier élément, la terre, agit en opposition avec son compagnon, l'éther vital. Tandis que la terre s'exprime elle-même par la solidité et la rigidité – un corps solide exige son propre espace – l'éther vital crée une mobilité intérieure, c'est la force du « moi », qui génère la forme à partir de l'intérieur. Se déversant à flots du cosmos, l'éther vital anime et individualise la terre fixe et solide, développant des organismes indépendants, créant une peau ou une enveloppe distincte comme expression de l'individualité. Tandis que l'élément terre produit des corps inanimés, l'éther vital crée des corps animés. La terre et l'éther vital, conjointement, forment la base de notre monde tridimensionnel.

Ensemble, et en divers mélanges subtils, les quatre éthers et les quatre éléments forment tous les esprits naturels. Les gnomes, dit Steiner, existent juste comme l'électricité et le magnétisme. Ce sont des êtres dans des corps terrestres imperceptibles à nos sens externes, actifs d'un bout à l'autre du monde, tout comme les êtres humains, mais avec un intellect bien plus astucieux, plus espiègle et plus ingénieux que le nôtre. « Ils sont formés entièrement d'ingéniosité animée, d'intellect vif, d'astuce leste et de logique productive... Avec leurs visages gris acier, assez petits par rapport aux visages humains, leur tête énorme, voûtée en avant, ils fusionnent toute la gravité existante, et forment leurs corps à partir de cette force fugace, invisible, corps qui sont sans cesse en danger de se désagréger ou de perdre leur substance. »

Pour les gnomes de Steiner, le globe terrestre n'est qu'un espace creux perméable, dans lequel ils peuvent aller où bon leur semble ; les roches et les métaux ne les empêchent nullement de circuler ou de nager. Seule la pleine lune les met mal à l'aise, les obligeant à s'enfermer dans une sorte de peau spirituelle, à l'exemple des chevaliers endossant leur armure sous l'éclat de la pleine lune.

Présents partout sur la terre, les esprits des racines – principalement des gnomes et des farfadets – tirent une sensation particulière de bien-être des roches et des minerais, qui, pour eux, sont plus ou moins transparents. Ils ressentent une expérience différente en passant d'une veine de métal à une couche de craie, obtiennent d'autres sensations en traversant l'or, le mercure, l'étain, la silice. « Ils ressentent leur plus profond sentiment de bien-être en transportant les minéraux vers les racines des plantes, car sans ceux-ci les plantes ne pourraient pas prospérer. »

Se démenant dans tout ce qui touche à la terre, les gnomes de Steiner sont responsables non seulement de la manipulation des roches et des métaux, « mais servent aussi de messagers de leur monde souterrain, apportant des nouvelles du cosmos extérieur qui l'entoure, relayées jusqu'à eux par les ondines, les sylphes et les salamandres à travers les feuilles, les pétales, le tronc et les racines ».

Steiner raconte qu'à une certaine saison de l'année les plantes réunissent des secrets de l'Univers extraterrestre et les enfoncent avec elles dans le sol, les esprits-courants coulant de la fleur jusqu'au fruit, descendant par la plante dans les racines, s'écoulant ainsi dans la terre. « Ce que le soleil a envoyé dans les feuilles, ce que l'air a produit dans les feuilles, ce que les étoiles éloignées ont fait naître dans la structure de la plante, la plante le rassemble et l'écoule spirituellement dans le sol. »

C'est alors, dit Steiner, que les esprits de la terre tournent leur attention vers les racines des plantes, qui ont amené le soleil dans le sol, et absorbent ainsi les secrets de l'Univers. « Dès l'automne et pendant tout l'hiver, dans leurs vagabondages à travers les minerais et les roches, les gnomes deviennent les porteurs pleinement

conscients des idées de l'Univers, de métal à métal, de roche à roche. Les gnomes sont les conservateurs remplis de lumière de l'intelligence du monde à l'intérieur de la terre. »

Bien que la principale caractéristique des gnomes de Steiner soit une soif absolument irrépressible d'indépendance, qui les fait se préoccuper peu l'un de l'autre et accorder de l'attention seulement à leur environnement immédiat, « tout le reste du monde dans lequel ils vivent les intéresse infiniment. Ils sont pure sensation et intelligence, ils saisissent et comprennent immédiatement ce qu'ils voient et entendent ».

Étant donné que les gnomes ont cette intelligence immédiate de ce qu'ils voient, leur savoir est similaire à celui des humains. Pourtant, ils méprisent l'intelligence humaine, qui pour eux est incomplète, se moquant de nos tâtonnements et de nos efforts pour comprendre. Dotés d'une perception directe de ce qui est compréhensible dans le monde, ils n'ont pas besoin de penser. Ils comprennent instantanément, sans avoir besoin de réfléchir, et trouvent donc distrayant d'observer un être humain « assoupi » – non pas dans un lit, mais dans son corps astral et dans son ego –, car ils voient quelqu'un « qui pense en esprit sans le savoir, qui ne sait pas que ses pensées sont vivantes dans le monde spirituel ».

Bizarrement, dans cette perspective anthroposophique, les gnomes ne semblent pas en fait se préoccuper beaucoup de la terre même, et aimeraient s'en libérer. Mais la terre tient au-dessus d'eux la menace constante de l'obligation d'assumer une forme particulière, une forme que les gnomes détestent, particulièrement celle de grenouilles ou de crapauds. En utilisant la force essentielle de leur être, ils sortent donc sans cesse de la terre, et c'est cette poussée, dit Steiner, qui détermine la direction verticale de la croissance de la plante. « Une fois qu'une plante a poussé vers le haut, une fois qu'elle a quitté le domaine des gnomes et est passée de la sphère de l'élément terrestre humide à la sphère de l'air humide, elle entame le processus qui conduit

à la formation extérieure des feuilles. » D'autres êtres sont au travail ici, en commençant par les ondines et les sylphes.

Les ondines, habitantes de l'éther chimique, sont actives dans l'élément éthérique de l'eau, particulièrement à la surface des gouttes d'eau ou des autres liquides ; leur conscience vit dans le courant de l'élément fluide. « Ce sont les chimistes du monde, sans l'activité desquelles aucune sorte de transformation des substances ne serait possible. Elles font agir l'éther chimique dans les plantes, qui se faneraient au-dessus du sol si les ondines ne les approchaient de tous les côtés. Dans un arbre, elles circulent dans son flot de sève. »

Observées par la clairvoyance lorsqu'elles nagent et flottent dans tout ce qui est liquide, les ondines reculent devant tout ce qui ressemble à un poisson, car cette forme, comme celle de grenouille pour les gnomes, est pour elles une menace. « Même si elles assument cette forme de temps à autre, elles l'abandonnent rapidement pour se métamorphoser. »

Selon Steiner, les plantes ne peuvent pas être comprises tant que les êtres humains persisteront à ignorer l'existence des esprits élémentaires de la nature, qui virevoltent et évoluent autour d'elles durant leur croissance. Les plantes se faneraient si les ondines ne les entouraient pas, se laissant apercevoir lorsqu'elles zigzaguent autour des plantes « dans leur existence onirique », produisant de mystérieuses combinaisons et dissociations des substances qui émanent des feuilles. Difficilement définissables, les ondines de Steiner changent de forme d'un instant à l'autre. « On peut saisir seulement un instant particulier de leur être. Elles rêvent sans cesse. Quand elles rêvent d'étoiles, de lumière et de chaleur du soleil, les ondines stimulent la croissance de la plante vers le domaine des sylphes, esprits qui vivent dans l'air impalpable. » Les sylphes de Steiner, dont les corps sont formés d'éther lumière spirituel, font agir celui-ci dans les plantes : « Leur tâche est d'apporter tendrement la lumière aux plantes. » Et, puisque l'air est imprégné de lumière, dit Steiner, les sylphes poursuivent celle-ci et lui sont apparentés. Cette lumière apportée par les sylphes

permet le déroulement d'une remarquable action dans la plante – le pouvoir des sylphes agit sur les forces chimiques qui ont été introduites dans la plante par les ondines –, une interaction de la lumière des sylphes se produit, une chimie des ondines. « Les sylphes tissent la forme de la plante idéale à partir de la lumière en s'aidant des substances ascendantes retravaillées par les ondines. En fait, avec leur lumière et le travail chimique des ondines, ils tissent ce qui équivaut à la plante archétypale de Goethe. »

La science spirituelle affirme que les sylphes épanouissent et développent leur être à l'intérieur de ce son harmonieux, trouvant leur espace vital dans le courant mobile de l'air modulé. « Dans cet élément de mouvement à résonance spirituelle, dit Steiner, ils sont chez eux, et absorbent ce que le pouvoir de la lumière envoie dans cet air vibrant, se sentant davantage dans leur élément lorsque le vol des oiseaux le traverse. » Au printemps et en automne, lorsque les vols d'hirondelles produisent des vibrations en passant dans une masse d'air, générant des courants, cet air vibrant est aussi audible pour les sylphes qu'il l'est pour les oiseaux, dit Steiner. « Pour les sylphes, c'est de la musique cosmique. »

Naturellement, ceux qui regardent la plante comme une chose purement matérielle ne savent rien de sa forme spirituelle idéale, dit Steiner. La science matérialiste parle de la plante enracinée dans la terre, et développant au-dessus du sol des feuilles, déployant finalement ses fleurs, et dans celles-ci les étamines, suivies par les pistils. Ensuite, le pollen, provenant généralement d'une autre plante, arrive au pistil, qui est fertilisé, donnant ainsi naissance à une nouvelle plante. Le pistil est l'élément féminin et l'étamine, l'élément masculin. « En effet, la question ne pourra pas être regardée autrement tant que les gens resteront englués dans le matérialisme ; pour eux, le processus a réellement l'air d'une fertilisation », dit Steiner.

La science spirituelle voit le processus sous une tout autre lumière, attribuant aux salamandres, esprits du feu, un rôle important dans la vie des plantes. Sans elles, la prétendue reproduction générative des plantes n'existerait pas, pas plus que la

floraison. Après que la plante s'est développée à travers la sphère des sylphes, elle arrive dans le domaine des esprits élémentaires du feu, habitants de l'«*éter chaleur*», les salamandres. Quand la chaleur de la terre est à son apogée, ou lorsqu'elle est appropriée, les salamandres la rassemblent et la transportent dans les fleurs. Si on l'observe par la clairvoyance, on peut remarquer maintenant dans le pollen ce qu'on pourrait appeler de «*petits navires aériens*» permettant aux esprits du feu de transporter la chaleur dans les pistils. La chaleur est collectée partout à l'aide des étamines et est transportée au moyen du pollen depuis les anthères vers les pistils et leurs réceptacles. Selon Steiner, c'est là que se forme l'élément mâle, qui vient du cosmos. «*Il ne s'agit pas du réceptacle féminin du pistil et des anthères masculins de l'étamine. La fructification ne se produit en aucune façon dans la fleur, où n'a lieu que la préformation de la semence mâle.*»

Les salamandres transportent l'éther chaleur dans la plante, de la même manière que les sylphes transportent l'éther lumière et les ondines l'éther chimique. Sans salamandres, il n'y aurait pas de floraison des plantes, car elles transforment la chaleur inanimée en chaleur vivante. Aucune créature ne peut vivre ou se reproduire sans les salamandres. Ces esprits du feu, note Steiner, prennent le plus grand plaisir à suivre les traces du vol d'un papillon, afin d'entraîner la distribution de la chaleur, qui doit descendre dans la terre pour s'unir à la forme idéale de la plante. «*Les esprits du feu aiment suivre les insectes, pour introduire l'éther chaleur concentré dans les ovaires des plantes; l'aura de l'abeille est en fait l'esprit du feu qui l'accompagne.*»

Les esprits du feu qui se trouvent dans la fleur prennent la force fertilisante de la chaleur du monde. Ce processus se déroule pendant que la semence cosmique masculine – qui doit être unie à l'élément féminin – repose en dessous. Pour l'anthroposophie, la terre est la mère des plantes, le ciel en est le père. «*C'est une erreur colossale de croire que le principe maternel de la plante se trouve dans le pistil. En réalité, c'est le principe masculin, qui est extrait de l'Univers avec l'aide des esprits du feu. La mère vient*

du cambium, qui s'étend de l'écorce vers le bois, et est descendue d'en haut dans la forme idéale. » (En botanique, le cambium est une zone entre le bois et l'écorce des plantes, à partir de laquelle se développent de nouveaux tissus.) Dans la science spirituelle, la fertilisation de la plante se produit par le fait que les gnomes prennent ce que les esprits du feu ont transporté dans le pistil comme chaleur cosmique concentrée « dans les petits navires aériens du pollen de l'anthere ». La fertilisation se produit dans la terre pendant l'hiver. La graine pénètre dans le sol et y rencontre les formes que les gnomes ont reçues, provenant des travaux des sylphes et des ondines. Les gnomes les transportent à l'endroit où ces forces peuvent se rencontrer avec la graine fructifère. La formation des fruits prend place suite au travail combiné des gnomes et des esprits du feu. Les gnomes sont les sages-femmes spirituelles de la plante.

« Avec l'aide de ce qu'apportent les esprits du feu, les gnomes souterrains instillent la vie dans la plante et la poussent vers le haut. Ils sont ceux qui entretiennent la vie. Ils transportent l'“éther vital” vers les racines – le même “éther vital” dans lequel eux-mêmes vivent. »

Steiner ajoute que, par conséquent, les plantes peuvent être comprises seulement lorsqu'on prend en compte tous leurs rapports avec ce qui les entoure, évolue et vit autour d'elles. C'est pour cette raison que Goethe se disputait d'instinct avec les botanistes, qui affirmaient que la fructification se produisait dans la fleur.

L'explication donnée aux mécanismes de la vie des oiseaux et des sylphes par Steiner, tirée par les cheveux pour les matérialistes, laisse cette impression seulement en raison de l'absence des principaux ingrédients d'émulsion. La notion, gênante pour la science, de l'effet de l'amour dans la nature, est bannie du vocabulaire de l'académie depuis l'époque de Platon. Pour la science spirituelle, l'amour et l'abnégation sont les premiers impératifs de

la vie terrestre. Sans l'abnégation des esprits naturels, il n'y aurait pas de reproduction générative des plantes, affirme Steiner.

Les quatre éléments, pas plus que les quatre éthers, ne sont créateurs, dit Steiner – ce ne sont que des possibilités de formation de la substance physique. Pour devenir substance, il faut quelque chose de plus. Deux des confrères anthroposophes les plus éminents de Steiner, Guenther Wachsmuth et Ernst Marti, le premier dans son livre *Le Monde éthérique. Dans le cosmos, la terre et l'homme*, le second dans *Les Quatre Éthers*, se sont efforcés vaillamment de rendre compréhensibles les mécanismes des « forces éthériques formatrices ». Aucun des deux n'a répondu aux attentes – peut-être par peur de s'aliéner leurs confrères conventionnels avec des théories qui ressemblaient trop à un conte de fées – en s'abstenant d'identifier ces forces à ce qu'elles étaient réellement, les esprits naturels du monde élémental, dirigés par des esprits supérieurs. Ernst Hagemann, autre éminent anthroposophe, a été plus courageux. Dans son *Weltenaether-Elementar-wesen-Naturreiche*, il rassemble toutes les références de Steiner aux esprits naturels, éparpillées dans ses conférences données au cours de nombreuses années. Hagemann identifie clairement ces « êtres » – gnomes, nymphes, sylphes et salamandres – aux forces formatrices qui opèrent au niveau physique pour modeler à partir des éléments et de l'éther les myriades de formes de la nature, en se basant sur les schémas directeurs qui leur sont fournis par une hiérarchie d'esprits supérieurs.

Quand Steiner parlait de forces éthériques formatrices, il n'entendait pas des forces physiques abstraites ou des effets de celles-ci, mais des êtres élémentaires. Ceux-ci sont impliqués à chaque fois que les forces éthériques ou les forces formatrices entrent en jeu. Ils sont le bras de la divinité, agissant comme les doigts à l'extrémité des rayons solaires d'Akhenaton, pour façonner à partir de la poussière d'étoiles ce qui passe pour la réalité – les quarks, les subquarks et les électrons des physiciens –,

réalité sans cesse émise dans le cosmos par l'autre main de la divinité. C'est un processus duel, représenté de la façon la plus appropriée par la carte de tarot de l'Étoile de la Nuit, symbole juste du canal cosmique utilisé par l'énergie cosmique, Shakti, pour se manifester sur terre. La Nuit porte dans chaque main une jarre d'où elle peut verser et mélanger des tourbillons appariés de cette énigmatique énergie née de l'Absolu par la séparation primordiale de la volonté et du pouvoir.

Les esprits naturels créent des plantes à partir des schémas directeurs fournis par une dimension supérieure, et ils créent le corps éthérique des plantes à partir de leurs propres corps éthériques. Néanmoins, ils ne peuvent pas créer de leur propre chef. Ils ne peuvent qu'exécuter les instructions d'en haut, de leurs supérieurs immédiats dans la hiérarchie des êtres spirituels, les devas.

XII

Les devas

En Orient, le mot *deva* évoque une foule de « resplendissants », créatures astrales dont les types et les fonctions varient pratiquement à l'infini, pouvoirs créatifs dans le monde entier. Pour les théosophes et les anthroposophes, les devas représentent un ordre inférieur d'anges, responsables de la gestion du règne des esprits naturels élémentaires.

En plus des devas qui prennent soin des fruits, des légumes et des fleurs – décrits par des clairvoyants comme Dorothy Mc Lean de Findhorn et Machaëlle Small Wright de Perelandra – Hodson et Leadbeater en ont décrit d'autres, qui supervisent les taillis, les bois, les montagnes et les vallées. Certains s'occupent d'ensembles très vastes, d'immenses paysages, de forces élémentaires énormes. Les devas de la terre s'occupent des lignes de force souterraines, courant le long des plaques terrestres, et d'autres particularités de l'écorce terrestre – dans le folklore, ils sont représentés sous les traits des dragons et des grands vers.

D'après Hodson, les devas supérieurs connaissent le plan : « La volonté des créateurs trouve expression en eux, et ils sont ses

agents et canaux dans la nature manifeste.» Le plan est alors disséminé par une sorte d'osmose mentale à toutes les classes en dessous d'eux, chaque groupe inférieur pourvu d'un chef, responsable devant le groupe qui le domine.

Bien que de nature astrale, les devas peuvent endosser des corps éthériques. Ils apparaissent généralement aux hommes sous forme humaine, assez souvent de taille gigantesque, leur apparence différant selon l'ordre auquel ils appartiennent, les fonctions qu'ils remplissent et le niveau d'évolution atteint.

Gardner affirme que la conscience des devas est beaucoup plus libre que la conscience humaine, mais il précise que leur mentalité et leur sens des responsabilités varient en fonction de leur développement. Ils produisent des formes-pensées, mais les leurs sont moins concrètes que celles des humains, bien que probablement mieux utilisées lorsqu'ils communiquent entre eux par des éclairs de couleur magnifiques, langage moins précis que le nôtre, mais plus expressif.

Steiner décrit les élans des devas, leurs émotions, leurs désirs et leurs souhaits comme des effets de lumière : rayonnants, brillant de myriades de nuances, pareils aux couleurs changeantes des arcs-en-ciel. Pour Hodson, l'aura des devas est moins nette que l'aura humaine. Les couleurs sont plus fluides, plus semblables à une flamme qu'à un nuage. Tandis que l'aura humaine lui apparaissait comme un diaphane nuage brillant de gaz scintillant, l'aura des devas avait plutôt l'air d'une masse de feu. Pour lui, le corps naturel d'un deva au niveau astral est « chatoyant, changeant, pulsant de forces astrales », sans être limité à une forme fixe ou définie, mais perdant souvent toute ressemblance avec la forme humaine, se transformant en « des masses tourbillonnantes de force et d'énergie vitale, dans lesquelles apparaissent des formations gracieuses pareilles à des ailes, de longues courbes ondoyantes, une suggestion de bras s'agitant, de chevelure volant dans le vent ». Hodson n'a rien trouvé dans les consciences des devas qui pourrait correspondre à la douleur, à la déception, au

découragement, à la peur, à la colère, au désir, pas plus que des signes de fatigue. Pour expliquer cette situation, Hodson souligne – dans son langage singulièrement puritain – que les devas n'ont pas à résister aux « instigations de la nature inférieure dont est assailli l'aspirant humain à la vie spirituelle ».

Mais à l'exemple des anges du poème épique de John Milton, *Le Paradis perdu*, qui font l'amour pour le plaisir du contentement plutôt que pour engendrer des enfants, les anges de Hodson pratiquent l'union et l'auto-identification mutuelle non pas pour la reproduction de l'espèce, mais pour partager leur existence et leur conscience avec les autres formes de vie, « atteignant une mesure si importante d'auto-identification avec la vie et la conscience de l'objet de leurs actions, que le pouvoir bouddhique et nirvanique est libéré dans la vie et dans la forme, au niveau auquel ils agissent ».

Leadbeater explique ensuite que les êtres angéliques et deviques ne peuvent affecter directement les choses sur terre en raison de leurs niveaux supérieurs de conscience – ils utilisent donc les services des esprits naturels pour produire toutes sortes d'objets et de créatures dans le monde matériel. Pour le développement des premières formes – minérales, végétales et animales – les devas ont utilisé les fées et les êtres élémentaires, afin de créer les prototypes les plus beaux et réagissant le mieux.

Quand l'un de ceux que Leadbeater nomme « êtres supérieurs » a une nouvelle idée à propos des plantes ou des fleurs dont il a la charge, il créera une forme-pensée dans le but particulier de réaliser cette idée. La forme-pensée se manifeste généralement comme un modèle éthérique de la fleur proprement dite ou comme une petite créature qui errera près de la plante ou de la fleur pendant toute la période de formation des bourgeons, façonnant progressivement ceux-ci dans la forme et la couleur auxquelles pensait le deva. « Mais, dès que la plante a atteint sa croissance plénière ou dès que la fleur s'est épanouie, le travail de la créature est achevé et son pouvoir épuisé. » Elle se dissipe tout

simplement, car la volonté d'accomplir ce travail était la seule âme qu'elle possédait, nous dit Leadbeater.

Pour voir les devas, il suffit d'un peu de clairvoyance au bon moment, affirme Leadbeater. Pour Hodson, presque tous sont très surpris et ravis lorsqu'ils rencontrent un être humain, particulièrement un humain qui peut les voir ou même les comprendre et converser avec eux. Selon le prolifique écrivain théosophe A. E. Powell, les devas sont souvent tout près, disposés à expliquer et à démontrer des sujets qui les concernent à tout être humain assez évolué pour les comprendre.

Les devas les plus évolués, qui ont atteint le niveau de la conscience du soi, sont devenus les gardiens de certains groupes particuliers d'humains ou même de certaines nations. Ils sont affectés à une œuvre de grande importance dans le schéma de l'évolution, soit sur le plan physique, soit sur d'autres plans, agissant comme des messagers accomplissant la volonté des êtres angéliques supérieurs.

En tant qu'êtres ayant atteint une étape de développement supérieure à celle des humains, les devas agissent aux niveaux supérieurs de l'existence. Les clairvoyants très doués peuvent les voir sur trois plans différents, plus subtils, auxquels les hindouistes ont donné les noms de « *kama* », « *rupa* » et « *arupa* ». Le corps inférieur des kamadevas est le corps astral. Les rupadevas agissent sur le plan mental inférieur. Les arupadevas existent dans des corps formés de matière mentale ou causale supérieure. Selon Powell, les rupadevas et les arupadevas se manifestent sur le plan astral aussi rarement qu'une entité astrale se matérialise sur le plan physique.

Hodson décrit des rencontres avec une diversité de devas, non seulement des devas des arbres et des plantes, mais aussi des devas des montagnes et des paysages, ainsi que des devas de rang élevé, responsables des êtres humains et de leurs demeures. Dans l'ouest de l'Angleterre, après avoir grimpé quelques centaines de mètres dans une vallée encaissée, Hodson est arrivé dans un champ ouvert

faisant face à un immense rocher escarpé. Il a senti, « avec une soudaineté surprenante », la présence d'un grand deva, « partiellement à l'intérieur du coteau, qui semblait être le responsable de cette partie du paysage ».

La première impression de Hodson a été celle d'une chose énorme, brillante, quelque peu cramoisie, qui le fixait avec une paire d'yeux ardents, comme une immense chauve-souris à visage humain, ses ailes déployées au-dessus de la montagne. Se sentant observé, le deva a immédiatement repris ce que Hodson supposait être sa véritable forme, haute d'environ trois mètres à trois mètres et demi, « son courant aurique très beau, ramené derrière son corps dans des vagues en forme d'ailes, depuis le sommet de sa tête jusqu'à ses pieds, remontant en de gracieuses lignes ondoyantes ».

La fonction de cette magnifique créature semblait être de superviser l'évolution du paysage, « ses puissantes vibrations ayant un effet accélérateur sur la vie animale, végétale, minérale, et sur celle des esprits naturels entrant dans sa sphère d'influence ». Le corps de Hodson fut électrisé pendant des heures par la force du contact et le rapport établi sur le flanc de ce coteau.

Un autre type de deva a été observé par Hodson sur les rives du Thirlmere, sur le site d'une ancienne colonie romaine dénommée la « cité ». Trois « devas inférieurs des arbres » y entraient et en sortaient rapidement, « apposant sans cesse leurs vibrations dans leurs pupilles ». Ils bougeaient avec un si grand pouvoir, dit Hodson, que celui-ci laissait l'impression psychique d'un son, comme le bruit d'un moteur bien réglé. Les yeux de ces devas étaient surnaturellement brillants, davantage des centres de force que des organes de vision. Ils étaient apparemment incapables de voir loin, leur conscience se trouvant à un niveau supérieur, leur perception obtenue davantage par un sens intérieur que par la vue.

Certains de ces esprits des arbres semblaient étroitement liés à un arbre précis ou à un petit groupe d'arbres. Ils restaient immobiles, les arbres confiés à leur garde englobés dans leur aura. D'autres se

déplaçaient au niveau des branches les plus hautes, d'où ils avaient « établi une puissante note dominante pour la vibration aurique de tout le groupe d'arbres, rendant leur présence perpétuellement nécessaire pour le maintien de la force accélératrice énergisante qu'ils déclenchaient ». Sur le plan physique, cette force apparut à Hodson comme un puissant influx magnétique, si marqué qu'il était visible sans l'aide de la clairvoyance.

Gardner explique que les devas ont leur centre de conscience au niveau astral et descendent au niveau physique principalement pour stimuler la vie des arbres et des plantes plus grandes. Il affirme qu'ils peuvent créer la vie qui anime un arbre, ou un groupe d'arbres, de la même manière que les dryades traditionnelles, stimulant les activités bien trop lentes de l'arbre par le magnétisme de leurs corps, faisant circuler la sève. Ou ils peuvent émettre de forts influx au-dessus de certains emplacements, des « centres magnétiques ».

Leadbeater décrit l'esprit d'un grand banian, qui sortait parfois de l'arbre en endossant l'aspect d'un homme gigantesque. En dessous de l'arbre, de nombreux esprits naturels ou gnomes couraient sur le sol, leur carnation aussi foncée que la peau d'un éléphant, hauts de vingt à soixante centimètres, d'une intelligence très primitive, où prédominait le sens de jouissance de la vie.

Autour des parties extérieures de l'arbre, dans les zones plus feuillues, Leadbeater découvrit un certain nombre d'esprits naturels des « feuilles », d'une apparence quelque peu féminine, minuscules, d'une taille comprise entre les quelques centimètres et quatre-vingt-dix centimètres. Ils transmettaient des impulsions créatives productrices de forme et stimulaient les énergies des branches et des feuilles les plus éloignées. L'association de ces esprits naturels avec l'arbre avait imprimé la forme de celui-ci sur leurs auras, ce qui permettait aux devas les supervisant d'observer, de corriger et d'influencer leur action.

Leadbeater décrit le deva de l'arbre, installé au centre du tronc, sa tête dans les branches supérieures, ses pieds en dessous du

sol. Parfois, le deva s'élevait au-dessous de l'arbre dont il avait la charge. Sa conscience totalement réunie à celle de l'arbre, il pouvait soumettre celui-ci, depuis l'intérieur, à son pouvoir stimulant et accélérateur.

William Bloom, de la communauté Findhorn – où la mode de la communion avec les devas a été ressuscitée dans les années 1960 –, affirme que les devas possèdent une idée précise de ce que doit être la plante idéale. Les changements apportés par l'intervention du climat, des autres plantes, de l'état du sol, des animaux et des gens sont des facteurs auxquels le deva s'adapte aisément, gardant toujours avec exactitude l'idée de la plante parfaitement achevée. Ainsi, indifféremment de toute interférence externe, la plante reste toujours entourée par la matrice idéale que tient le deva, dans laquelle elle peut pousser.

Étudiant ce qu'il appelle le « deva féminin d'un autre arbre », Leadbeater a noté que celui-ci observait le double astral de tous les objets l'entourant sur le plan physique. Un arbre était pour lui une forme centrale sombre, sa structure physique imprégnée et entourée par une lueur gris pâle, lumineuse, son double éthérique enserré à son tour par une aura astrale violette, qui dépassait d'environ quinze centimètres sa forme physique. Pour ce deva féminin, chaque arbre était comme un moteur dans lequel la force pénétrait depuis le plan astral, le traversant, l'animant et l'illuminant – le maintenant en vie. « Il voit, à la racine de l'arbre, juste en dessous du sol, un tourbillon doré d'énergie, où la force entre depuis le plan astral et d'où elle se répand dans tout le tronc de l'arbre. »

Explorant les Cotswolds en août 1925, Hodson a rencontré dans une vallée longue de trois kilomètres et large d'un kilomètre et demi, un deva plus majestueux, qui lui a semblé être là « pour stimuler l'évolution de toute la vallée, principalement des règnes élémental et végétal, mais s'intéressant aussi aux habitants humains de la vallée ». Le lendemain soir, en grimpant les collines qui s'élèvent de la vallée jusqu'à un point où il pouvait voir les

champs, les maisons et les bois – une scène belle et paisible –, Hodson aperçut le deva rôdant autour des sommets des arbres, attendant apparemment de lui souhaiter la bienvenue.

D'une taille d'environ trois mètres, son aura – qui rayonnait jusqu'à quelque cent mètres dans toutes les directions – pouvait s'étendre à travers la vallée pour toucher chaque chose vivante s'y trouvant, offrant à chacune, selon Hodson, « une partie de sa propre force vitale magnifiquement tonique, ses couleurs brillantes et en changement continu, circulant en vagues et tourbillons depuis son centre vers l'extérieur, du bleu royal très foncé strié de rouge, de jaune doré et de vert jusqu'au rose Du Barry pâle avec un léger bleu ciel eau du Nil. »

Hodson dit que les traits du deva étaient nobles et beaux, ses yeux d'un éclat éblouissant, davantage des centres de force que des yeux, utilisés dans une moindre mesure que les yeux humains pour exprimer les pensées et les émotions. Le siège de la conscience semblait se trouver au milieu de sa tête, un centre flamboyant de lumière. À partir de ce centre, le deva contrôlait une multitude d'esprits naturels, d'un bout à l'autre de la vallée. Les elfes et les farfadets percevaient ce contrôle comme une exaltation soudaine, dont ils ne pouvaient pas comprendre entièrement l'origine, bien qu'elle soit une caractéristique constante de leurs vies.

Hodson raconte qu'il avait savouré le mélange du sentiment de libération de toutes les limitations et de la capacité presque humaine de tendresse, de profond intérêt envers les autres, même d'amour, du deva. Une de ses fonctions semblait être l'accompagnement des humains qui venaient de mourir jusqu'à un lieu de repos paisible.

Par la suite, tout le reste de sa vie, où qu'il se rende, il avait rencontré de grands devas avec lesquels il pouvait communiquer. Durant une série de conférences à Java en 1933, pendant une visite du sanctuaire bouddhiste de Borobudur, Hodson s'est rendu compte qu'il se trouvait en présence du deva souverain, « distinctement masculin et indo-aryen, entouré par la lumière dorée de Bouddha

qui scintillait tout autour de lui, rutilant à travers des sphères successives de rose clair, vert clair, et une aura d'un blanc éblouissant». Hodson dit que c'était le chef de la vie devique de l'île, aussi bien que des mers environnantes, un véritable roi deva. Celui-ci lui conseilla «de vivre intensément dans la plénitude du présent éternel», lui expliquant que pour une conscience au-delà du temps et de l'espace «tout existe immédiatement dans son état plénier».

Peu après son arrivée en Australie, Hodson a perçu une autre de ces salutations de bienvenue de la part des devas locaux. À Perth, sur une butte du King's Park dominant la large Swan River, d'où il pouvait voir toute la ville et, au-delà de celle-ci, la chaîne des montagnes Darling et les vastes étendues de l'Australie, il dit avoir été salué par un grand nombre de nobles devas dorés.

Pour Gardner, la relation entre les devas et les êtres humains est mutuellement bénéfique, car le deva apprend aussi des gens. C'est au genre humain de renforcer cette relation.

William Bloom affirme qu'une précision et une clarté de perception totales ne sont pas absolument nécessaires pour coopérer avec la vie devique. Il suffit de prendre la bonne attitude. Ensuite, une précision plus grande et une clarté plus grande de perception se développeront avec le temps.

Des devas aux anges, la nuance semble des plus subtiles. Dans son livre *The Real World of Fairies*, Dora Van Gelder dit que la matière dont sont formés les corps des anges est bien plus subtile que celle dont sont faits les corps des fées, si subtile que pour la voir il faut posséder une forme plus pure de clairvoyance. Bien qu'on puisse voir les fées, particulièrement du coin de l'œil, les anges peuvent rarement être aperçus avec les yeux physiques. Selon sa théorie, la partie centrale de la rétine est tellement utilisée pour la vue ordinaire, qu'elle ne réagit plus aux vibrations plus délicates de lumière venant des fées, et encore moins à celles venant des anges. Le reste de la rétine, étant reposé, est plus approprié à un tel usage. Pour ceux qui peuvent apercevoir les foules angéliques, celles-ci semblent remplir l'espace entier, un vaste orchestre et chœur

disposé en rangées, réparti en groupes, chacun avec ses propres couleurs et chants cosmiques caractéristiques, une sorte d'échelle de Jacob du développement, à laquelle ne manque aucun barreau.

Hodson les décrit ainsi : « Chaque atome de leurs auras resplendit et scintille avec les nuances propres à leur niveau particulier d'existence, et l'espace qui les entoure chatoie du rayonnement rutilant de leurs auras et des effets de leur chant sur l'essence élémentaire environnante. »

Pour lui, les anges agissent comme une sorte de transformateur électrique, de rhéostat de résistance, diminuant le voltage. « Ils semblent recevoir en eux l'énergie créative primordiale et, comme pour résister à son passage, en diminuer le voltage. » Dans un langage plus romantique : « Ils entendent le chant divin, le dirigent et le font résonner plusieurs fois, rangée après rangée, jusqu'à ce qu'il atteigne un potentiel où il construira au lieu de détruire, comme il le ferait à sa puissance véritable. »

En fusionnant avec cette « force-parole » descendante, et particulièrement avec les courants de pouvoir qui vibrent à des fréquences identiques à celles de leur propre nature, les anges amplifient et intensifient leur pouvoir générateur de forme.

Hodson décrit ce qu'il appelle la « musique de l'idée divine », descendant dans le monde de la forme, le plan rupa. Là, l'ange compétent la reçoit et la fait résonner jusqu'à ce qu'elle soit « entendue » au niveau astral, d'où elle influence l'essence élémentaire. Elle est de nouveau retransmise plusieurs fois et ralentie, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le monde éthérique, où elle utilise la matière éthérique pour revêtir de belles formes et motifs. Là apparaissent aussi les champs magnétiques de force, formant des dessins géométriques. Les esprits naturels jouent sur ces lignes de force, accroissant ainsi leur propension formatrice en participant à l'édification des formes physiques naturelles, atome après atome, molécule après molécule, cellule après cellule. Ces esprits naturels, dit Hodson, opèrent instinctivement, principalement en jouant et en dansant le long des lignes de force, qui pour eux sont stimulantes, électrisantes, enivrantes même.

Gardner décrit de minuscules créatures éthériques s'affairant dans l'herbe, courant dans tous les sens sans but apparent, juste « allant quelque part », comme des moucheron volitant sous le soleil. Néanmoins, les rapides déplacements de ces poussières d'êtres éthériques, dit Gardner, ont leur rôle : maintenir actifs les courants vitaux de l'herbe et stimuler ainsi la croissance, même celle de la vie végétale la plus primitive, même si ces entités ne possèdent qu'une conscience collective du but de leur existence. Il dépeint des groupes de travailleurs féériques – farfadets, elfes, lutins – s'affairant à leurs tâches, comme dans une ruche d'abeilles ou une fourmilière, sans responsabilité individuelle, bien qu'en contact instinctif avec la nature.

Pour avoir un aperçu de ce monde spirituel suprasensible, dit Steiner, on doit accéder au niveau des êtres angéliques, apprendre à voir le monde avec la perception des anges. « Les choses qui nous apparaissent sous une forme matérielle ne sont que les enveloppes extérieures des êtres spirituels. La magnificence resplendissante des anges est bien plus réelle que les choses du plan physique. »

Selon Steiner, dépourvus de corps physique et d'organes des sens tels que les yeux et les oreilles, les anges perçoivent le monde physique différemment. Ils ne le voient pas à notre manière. Ce qui pour nous est perception, pour les anges est manifestation. Nous voyons parce qu'un monde extérieur apparaît devant nos sens ; les anges ne voient que ce qu'ils font apparaître eux-mêmes. En entrant en contact avec le monde qui les entoure, les anges développent une autre forme de conscience, quelque peu analogue au sommeil, sauf qu'ils ne sont pas inconscients, mais ressentent simplement une sorte de perte du soi. Les anges perçoivent, à travers la conscience, quatre règnes : végétal, animal, humain et leur propre monde angélique, à l'exclusion du règne minéral – à l'endroit où se trouve un minéral, ils ne perçoivent qu'une cavité.

Dans leur forme inférieure, les anges sont dotés d'un corps éthérique et leur conscience peut descendre assez bas pour percevoir les plantes, d'où leurs rapports étroits avec le monde végétal.

Pour Steiner, les êtres humains développeront dans un temps à venir la conscience des anges ; en attendant, les anges sont les esprits qui aident l'homme à transformer son corps astral pour que celui-ci passe sous le contrôle de « son moi immortel, le véritable Moi ».

Selon Peter Lamborn Wilson, un individu est aidé dans ses efforts incessants pour regagner l'état de grâce dont il avait joui avant l'expulsion du Paradis par la constante intercession d'un ange personnel, qui garde, chérit, protège, visite et défend celui dont il a la charge*.

C'est l'ange personnel qui veille sur la mémoire humaine, « éveillant des souvenirs des précédentes vies terrestres de l'âme, pour établir la continuité de l'effort – de la quête et de l'aspiration de l'âme d'une vie à une autre –, si bien que les vies distinctes ne sont pas de simples épisodes isolés, mais constituent les étapes d'une voie exclusive dirigée vers un seul et unique but ».

Mais l'aide angélique ne signifie pas la substitution de la volonté de l'ange à la volonté humaine. L'ange gardien est programmé pour ne pas interférer avec le libre arbitre humain. « C'est le clairvoyant aidant celui qui ne possède pas cette faculté, en ce qui concerne les tentations et les dangers psychiques et physiques. »

On dit aussi que l'ange dérobe son protégé à la colère des cieux, agissant comme son champion, le défendant comme une mère défend son enfant. Selon Wilson, c'est pour cela que l'art traditionnel présente les anges gardiens sous l'apparence de femmes ailées et c'est pourquoi la Vierge Marie porte le titre de Reine des anges. « Pensez à votre ange comme à un nuage lumineux d'amour

* Dans la tradition biblique, la période précédant le début du règne de Lucifer est appelée l'Âge du Paradis. Pour Steiner, la chute de l'homme, ou l'expulsion du Paradis, a été déclenchée par la descente des êtres humains de cette région extraterritoriale vers la terre, suivie par leur engagement dans le monde des sens.

maternel planant au-dessus de vous, déplacé par le seul et unique désir de vous servir et de vous être utile. »

Tout comme pour Swedenborg, pour Blake et pour Goethe le monde des anges était aussi réel qu'un autre, au début du siècle Steiner décrivait ce monde spirituel à partir de sa propre perspective clairvoyante, ses habitants étant aussi réels pour lui que les êtres humains. Il avait l'intention de montrer comment on pouvait traverser le seuil entre le monde physique et le monde suprasensible pour communiquer d'abord avec les êtres élémentaires, puis avec les hiérarchies, avec leurs rangs ascendants et leurs fonctions supérieures de plus en plus élevées, partout dans l'Univers.

Selon Steiner, l'accès à ce monde est à la portée de tous dans l'état de sommeil conscient : « Lorsque nous avons extrait notre corps astral de notre corps physique et de notre corps éthérique, nous ne sommes plus inconscients, mais nous nous retrouvons entourés non pas du monde physique, ni même du monde des esprits naturels, mais d'un autre monde encore plus immatériel, un nouvel ordre d'êtres spirituels, qui dominent la nature et tous les esprits. »

Le monde qu'il décrit, supérieur aux anges, est formé de huit autres classes d'êtres spirituels qui, en plus de gouverner le Système solaire, sont responsables de toute la création, qu'ils gèrent depuis leurs niveaux hiérarchiques. Les fonctions des hiérarchies concernent aussi l'avenir de la race humaine. « Au fur et à mesure que l'humanité atteindra la maturité et développera ses facultés intérieures, la direction des activités de la nature commencera à passer entre les mains des hommes. »

XIII

Les hiérarchies

La principale source occidentale d'information concernant les hiérarchies angéliques et archangéliques est attribuée à un jeune et talentueux athénien qui étudiait les écrits de Platon, un intime de l'apôtre Paul, connu des historiens sous le nom de Denys l'Aréopagite. Selon Steiner, Denys se trouvait à Héliopolis, en Égypte, à l'époque de la crucifixion. Plus tard, il a participé avec Paul, à Athènes, à la fondation d'une école ésotérique, qui allait influencer la chrétienté pendant des siècles. Steiner va jusqu'à affirmer que c'est à travers Denys, grand initié, qu'a été préparée la voie spirituelle rosicrucienne. La sagesse ésotérique occidentale plus tardive et l'enseignement ésotérique occidental qui est venu par la suite tirent également leurs racines de Denys, tout comme « une grande partie de la pensée la plus profonde des érudits et des maîtres marquants du Moyen Âge ».

* Le fait que Steiner – manifestement en se basant sur sa lecture attentive des archives akashiques – ait raison d'attribuer le texte le plus important de l'histoire de l'angélologie, *La Hiérarchie céleste* de Denys, à un contemporain de l'apôtre Paul, ou que ce texte soit justement attribué par d'autres érudits à un pseudo-Denys néoplatonicien, est sans importance. Ce qui importe est le texte en soi.

Dans la version de Steiner, Denys, ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, enseignait oralement à un petit groupe de disciples choisis que l'espace n'était pas seulement rempli de matière, mais « règne après règne, d'êtres spirituels bien plus développés que l'homme ». Denys divisait ces êtres en trois hiérarchies, subdivisées à leur tour en trois échelons. Sa hiérarchie la plus basse, la Troisième, était peuplée d'anges, d'archanges et de principautés ; la suivante, la Seconde, de puissances, de vertus et de dominations, qu'il appelait « *exusiai* », « *dynamis* » et « *kyriotetes* », et la plus haute de toutes, la Première, de trônes, de chérubins et de séraphins. Pour Steiner, Denys se référait aux mêmes êtres spirituels décrits des millénaires plus tôt par les initiés Rishi des Vedas. Cette hiérarchie céleste formée de neuf chœurs, sculptée sur le portail sud de la cathédrale de Chartres au onzième siècle, et décrite poétiquement par Dante dans sa *Divine Comédie*, a été rendue compréhensible à la logique au début du vingtième siècle par Steiner – celui-ci a décrit le rôle et la fonction que remplissent ces êtres spirituels, alors qu'ils s'élèvent dans des corps spirituels encore plus subtils et plus puissants vers leur source, le Divin.

Les anges et les archanges – membres de la Troisième hiérarchie de Denys, la plus basse – sont des messagers ; autrement dit, ils n'effectuent pas des tâches de leur propre chef, mais exécutent des ordres reçus des hiérarchies qui leur sont supérieures. On dit que les archanges et les principautés ne peuvent pas commettre de faute, « étant par nature incapables de se plonger dans le mal de leur propre initiative », tandis que les anges, en raison de leur implication dans le scénario humain, peuvent pécher, cela faisant partie du processus permettant à l'humanité de développer son libre arbitre.

Les êtres de la Troisième hiérarchie de Steiner sont « remplis de l'esprit des hiérarchies supérieures, sont contrôlés par celles-ci et exécutent ce que celles-ci leur demandent de faire ». Dans leur vie intérieure, les anges de la Troisième hiérarchie ne jouissaient pas de la liberté de faire des erreurs que possèdent les humains. En

leur qualité d'outils d'une autorité supérieure, ils perçoivent dans leur être la montée de la force des hiérarchies qui les dominent et sont incités à faire se manifester cette volonté suprême. À la différence des humains, qui peuvent enfermer leurs pensées et leurs passions en eux-mêmes, les membres de la Troisième hiérarchie sont incapables de cacher leurs sentiments : « Toute pensée intérieure se manifeste immédiatement à l'extérieur. Ils ne peuvent pas mentir ou enfreindre leur nature, pensées et sentiments doivent s'harmoniser avec le monde qui les entoure. »

Steiner dépeint le développement extraordinaire qui s'est produit ensuite. « Il y avait des anges, membres de la hiérarchie la plus basse, qui désiraient réfuter leur propre nature. Ils voulaient développer une vie intérieure qui leur soit propre, obtenir leur indépendance par rapport aux êtres des hiérarchies supérieures, ressentir dans leur nature intérieure des expériences qu'ils n'aient pas à manifester extérieurement. » Steiner affirme que ce fut ainsi qu'ont été engendrés les êtres lucifériens qui désiraient être les maîtres de leur propre existence. Ce faisant, ils ont rendu service au genre humain – les hommes ont pu développer une vie indépendante, choisissant la tentation ou la refusant, aimant par choix et non pas par contrainte.

Avant l'avènement de Lucifer, l'âme humaine agissait toujours en se conformant aux intentions des êtres spirituels supérieurs, dit Steiner.

Si la tentation n'avait pas existé – comme l'expliquent continuellement les adeptes –, les humains n'auraient pas le choix de fuir le mal. D'où l'importance du rôle des êtres lucifériens. « Les dieux étaient capables d'anticiper que s'ils continuaient à créer comme ils l'avaient toujours fait, jamais des êtres libres, agissant de leur propre initiative, ne verraient le jour. Pour que des êtres libres puissent être créés, on devait offrir aux opposants la possibilité de s'élever contre les dieux dans le Tout cosmique », dit Steiner. Il souligne ensuite qu'on ne doit pas chercher l'origine du mal dans les êtres prétendument mauvais, mais dans les êtres prétendument bons.

Selon Steiner, en temps voulu, les anges lucifériens, ayant rempli leur rôle, retrouveront leur statut angélique bienfaisant. Curieusement, il postule pour cet événement l'an 14000 ou 15000, affirmant que les archives akashiques permettent d'accéder aussi bien à l'avenir qu'au passé. Les êtres ahrimaniques, dont la fonction est de pousser l'humanité vers le matérialisme patent, ayant rempli leur rôle dans l'évolution du genre humain vers la liberté, pourront aussi revenir dans les groupes hiérarchiques d'où ils avaient été expulsés au cours de l'évolution terrestre.

Cependant, il y a des anges non lucifériens, non ahrimaniques, qui, associés aux archanges et aux principautés, continuent à aider l'humanité à progresser vers des états supérieurs, que celle-ci ne peut atteindre seule, sans aide, si l'on en croit la philosophie occulte.

Pour les anthroposophes, les membres de la Troisième hiérarchie agissent principalement sur l'âme humaine, un travail comparable à celui d'un enseignant humain. Dans son remarquable panorama *Man and World in the Light of Anthroposophy*, Stewart C. Easton affirme que les anges peuvent contempler l'évolution de l'âme individuelle: « En réalité, il existe un moi appartenant à chacun d'entre nous, qui ne peut être trouvé dans la conscience ordinaire, qui a une existence cachée; c'est ce moi que l'ange essaye de préserver et de nous révéler à certains moments. »

Adam Bittleston, prêtre ordonné de la Communauté chrétienne – groupe religieux adhérant à la philosophie de Steiner, indépendant par rapport à la Société anthroposophique, mais implanté dans le monde entier –, ajoute que le rôle des anges est de prendre soin des êtres individuels et de conduire les âmes humaines au cours des civilisations successives. Les archanges façonnent ces civilisations pour qu'elles offrent les expériences appropriées à ceux qui s'y réincarnent. Les archanges, indifférents aux êtres humains individuels, fournissent des influences harmonisantes aux groupes plus grands, aux peuples, aux races, au développement intérieur d'une nation, œuvrant principalement parmi ses

artistes, penseurs et réformateurs. « Mais tout comme la fierté d'un homme pour son propre génie constitue un grand obstacle pour son ange, la fierté nationale bloque l'œuvre de l'archange, produisant une pâle caricature de celle-ci. » Au lieu d'entretenir un sain esprit nationaliste, les anges de Lucifer « ont transformé ce qui a été un sentiment normal d'union avec ses compatriotes dans le mal du nationalisme », dit Bittleston.

Dans un monde capable de mener une guerre de Trente Ans, une guerre de Cent Ans, deux Guerres mondiales et des holocaustes sans fin, une joute considérable est en train de se dérouler entre Lucifer et ses adversaires archangéliques pour l'éveil des esprits humains. Pour Steiner, la survie de la race humaine est encore incertaine, particulièrement si nous continuons à ignorer les incitations angéliques. Sa prophétie la plus sinistre concerne une grande guerre « totale ».

Du côté positif, il y a une analogie de Bittleston : « L'archange est comme un frère pour l'ange. Il peut se souvenir de choses très reculées dans le passé, un passé extrêmement noble et magnifique, qu'il raconte souvent à son jeune frère. » Dans une autre analogie, Bittleston compare les anges à l'eau courant patiemment, les archanges aux vents rapides des cieux, les principautés aux esprits ardents, enflammant et purifiant l'amour, leurs corps physiques perçus uniquement dans les flammes.

Les principautés – du mot grec « *archai* », qui pourrait être traduit par « princes » – ou les « Esprits de la personnalité », comme les appelle Steiner, les membres les plus élevés de la Troisième hiérarchie, sont ceux qui établissent les civilisations successives, suscitant la « conscience de l'ego » et l'apportant aux humains. On affirme qu'ils font cela d'une manière telle que les individus puissent développer une personnalité sur la terre. Comme le dit Bittleston : « Les principautés vivent dans un enthousiasme rayonnant pour l'éveil de l'homme à la compréhension et à l'action libres. Se considérant jadis seulement comme une partie d'une communauté tribale, l'homme passe par des étapes au cours

desquelles il assume un statut qui lui a été imposé de l'extérieur, se dirigeant vers l'éveil à une liberté dans laquelle il choisit lui-même les objectifs et les tâches de sa vie. »

Juste comme les archanges œuvrent pour que les nations qui leur ont été confiées vivent comme des parties d'une grande chorale, chacune y apportant des voix s'harmonisant avec l'ensemble, de même les principautés désirent que chaque époque remplisse son rôle pour toute la durée du développement humain, depuis les premiers commencements jusqu'à la fin des temps, dit Steiner. Bittleston ajoute : « Cherchant l'éternel dans le temporel, les principautés se préparent à la tâche qui les attend lorsque cet Univers aura disparu. Ils s'élèveront alors au rang de créateurs du monde et produiront à partir de l'invisible, selon les objectifs des pouvoirs encore plus élevés, un nouveau ciel et une nouvelle terre. »

Ainsi que le montre Steiner dans son livre *La Science occulte*, le but des puissances créatrices du monde, accompagnées de leur extraordinaire hiérarchie d'êtres spirituels, est la création du genre humain et d'un environnement qui, au cours d'une évolution suivie, puisse finalement aider les individus à devenir libres. « La préparation pour cette évolution entraîne un énorme travail sacrificiel de la part des êtres hiérarchiques, au cours duquel ils atteignent eux-mêmes un niveau supérieur. »

Pour Steiner, la « substance spirituelle » essentielle du cosmos, son « éther universel », est générée par les divers états de conscience des êtres hiérarchiques à partir de la « chaleur » spirituelle primordiale. L'éther universel, en rayonnant vers la terre depuis les sommets cosmiques, est essentiellement un pouvoir formateur de pensée, une manifestation de la conscience des êtres hiérarchiques sur différents plans, car seule la conscience existe dans l'Univers.

Dans ce scénario, à mesure que les hiérarchies se sont préparées à la création des êtres terrestres, elles ont dû d'abord sécréter d'elles-mêmes les quatre éthers distincts (chaleur, lumière, chimique et vital) et les quatre éléments (feu, air, eau et terre), et les sacrifier comme matériaux de construction provenant de l'éther universel, les envoyant « descendre dans le royaume terrestre, afin que

puissent être façonnés les corps éthériques des créatures innombrables des règnes naturels ».

Le feu, source de tous les autres éléments, est attribué au sacrifice cosmique des « trônes », les esprits de la volonté. « Les trônes avaient atteint une étape de développement tellement élevée qu'ils ont pu exsuder la substance chaude de leurs corps, comme les vers à soie font sortir des fils de leurs corps. » Sans les trônes, dit Steiner, il n'y aurait aucun monde physique. Les progénitures des trônes sont les êtres spirituels qui deviennent les devas des minéraux, pouvoirs stables et conservateurs, possédant un haut niveau de conscience de par leur origine élevée, comme allait le découvrir rapidement Hodson. « Les couleurs des fleurs et des feuilles brillent fort, mais pâlissent ; le rouge de la cornaline et le vert de l'émeraude durent aussi longtemps que la terre », explique Steiner.

Mais, comme ces êtres spirituels diaphanes ne peuvent affecter directement les choses sur le plan matériel – en raison de leur niveau de conscience plus élevé –, les anges, les archanges et les principautés, membres de la Troisième hiérarchie, sont obligés d'utiliser les services des esprits naturels, qui peuvent manipuler directement les quatre éthers sur la terre, pour faire naître toutes sortes de créatures et créations et, à travers celles-ci, le monde matériel. Les devas des minéraux, des plantes et des animaux proviennent donc de la Première et de la Seconde hiérarchies. Les esprits naturels ont été exsudés de la substance éthérique de la Troisième hiérarchie. De l'éther vital des principautés sont apparues une multitude de gnomes, de l'éther chimique des archanges sont nées des vagues d'ondines, de l'éther vital des anges proviennent les nuées de sylphes. Les salamandres, les esprits du feu, pour quelque raison mystérieuse, proviennent de l'éther chaleur exsudé par les devas des animaux, s'originant à leur tour des vertus de la Seconde hiérarchie*.

* Certaines salamandres, dit Steiner, peuvent provenir des parties détachées des âmes collectives des animaux qui osent s'aventurer trop loin dans le monde physique, s'attachant excessivement à un être humain, comme un cheval à son cavalier, un mouton à son berger, un animal domestique à son maître.

Pour Steiner, tous ces êtres générés par la Troisième hiérarchie ne peuvent être dénommés avec justesse « esprits naturels », car ils n'ont pas – pas encore – d'esprit, mais uniquement un corps et une âme. (Par « âme » il entend un corps astral, par « esprit » un ego souverain jusqu'ici non développé.) Au lieu d'esprits naturels, ils devraient être appelés « êtres élémentaires très utiles ». Et ils se sont effectivement montrés très utiles, et le sont toujours, les assistants à portée de main de leurs créateurs hiérarchiques. Mais, ne possédant pas d'ego propre, ces êtres doivent être contrôlés par les créatures intermédiaires du plan astral, les devas. La fonction de ces esprits superviseurs est de s'assurer que ces êtres élémentaires exécutent correctement les plans dépêchés par les hiérarchies créatrices supérieures. Les corps éthériques de ces devas astraux (ou « âmes collectives ») sont façonnés, tout comme les corps des « êtres élémentaires très utiles », directement de l'éther universel, affirme Steiner.

Toutefois, un autre stade essentiel est nécessaire pour créer les corps éthériques de tous ces organismes vivants – l'abnégation très particulière de chaque « être élémentaire très utile », sans exception. Pour que toute forme terrestre se matérialise et se maintienne – en respectant le plan de son créateur hiérarchique, transmis *via* le deva concerné – les « élémentaires très utiles » doivent se laisser hypnotiser ou « charmer » individuellement par l'objet matériel à créer.

Steiner explique ce processus en assurant que ces êtres élémentaires retiennent leur corps astral sur le plan astral et que seule leur conscience est intégrée magiquement dans leurs créations physiques. Steiner remplace souvent le terme « charmé » par *enchanté, ensorcelé, condamné, emprisonné* ou *enchaîné*, entendant par là un sacrifice volontaire des quatre groupes d'êtres élémentaires, afin de revêtir et de maintenir des formes physiques terrestres.

La forme physique persistera tant que les élémentaires resteront charmés. Ces êtres restent enchantés jusqu'à ce qu'ils aient

accompli leur tâche dans cet organisme particulier. Ensuite, ils transmettent leur travail à un autre être élémentaire. Ces enchantements et désenchantements peuvent se produire à des rythmes quotidiens réguliers. Mais, généralement, les êtres élémentaires libérés de leur enchantement essayent de redescendre dans la matière, dit Steiner.

Les êtres élémentaires sont constamment charmés dans l'air. Quand l'air est en phase liquide, ils sont ensorcelés dans des formes inférieures d'existence. Un charme des êtres spirituels est toujours lié à la condensation et à la formation des gaz et des solides. Pour édifier les corps éthériques de toutes les espèces conçues par les pouvoirs créateurs – les hiérarchies –, il faut évidemment un volume énorme de substances éthériques, accompagné d'un très grand nombre d'êtres élémentaires prêts à se sacrifier, prêts à descendre sur terre pour être emprisonnés dans le feu, l'air, l'eau et la terre.

Les esprits naturels, les « êtres élémentaires très utiles », progénitures de la Troisième hiérarchie angélique, deviennent ainsi, sous le contrôle des devas, les maîtres bâtisseurs du règne naturel, faisant revêtir à leur être toutes sortes de formes terrestres, enfermées dans des objets et des créatures jusqu'à ce que le processus physiologique soit achevé – la créature, ou l'objet, périt alors ou se dissout, libérant l'élémentaire.

À mesure que les diverses sphères de la nature se manifestent physiquement sur terre, de plus en plus d'êtres élémentaires sont nécessaires pour bâtir les corps éthériques de toutes les espèces conçues par les pouvoirs créateurs, formes qui autrement ne pourraient exister. L'existence de toutes les créatures terrestres et des objets inanimés est conditionnée par le sacrifice des êtres élémentaires, qui doivent s'envoûter et se désenvoûter sans cesse eux-mêmes pour produire d'innombrables matérialisations et dématérialisations, sans lesquelles aucun phénomène terrestre ne pourrait exister – aucune créature vivante ne pourrait naître, se maintenir ou disparaître.

Qui plus est, dit Steiner, comme les innombrables corps éthériques doivent être remplis de « substantialité perceptible aux sens physiques » par des envoûtements et désenvoûtements sans nombre, se succédant rapidement, on a besoin d'encore plus d'êtres élémentaires volontaires.

Pour expliquer le sacrifice engagé des êtres élémentaires, passant sans cesse de l'enchantement au désenchantement, Steiner affirme qu'eux aussi, comme tous les êtres spirituels, ont tendance à évoluer – ils pourront retourner de cette manière à leur demeure spirituelle et être réabsorbés par les hiérarchies qui les ont créés. Pour y parvenir, ils essayent de faire plaisir aux hiérarchies « en leur apportant la connaissance de la terre ».

Selon Steiner – entendant par ce terme les membres des hiérarchies –, les dieux sont aussi dépendants du monde que le monde est dépendant d'eux.

D'un point de vue spirituel, les salamandres s'efforcent elles aussi d'atteindre un développement supérieur à travers d'innombrables enchantements et désenchantements. « Les esprits du feu, et aussi les sylphes et les ondines, semblent être euphoriques en se sacrifiant pour être aspirés de nouveau dans leurs hiérarchies d'origine, où ils peuvent vivre éternellement. Les ondines et les sylphes ressentent le besoin de mourir. Ils sentent qu'ils ont une vie seulement lorsqu'ils meurent. La mort est réellement le début de la vie pour eux, à mesure qu'ils émergent de la matière terrestre pour s'offrir comme nourriture aux êtres supérieurs », affirme Steiner.

L'intuition de Steiner lui permet de faire une description poétique des étapes finales et de l'auto-immolation de ses « êtres élémentaires très utiles ». En été, lorsque les mers, telles que la Baltique, commencent à « fleurir », comme disent les marins, et lorsque la chaleur provoque le pourrissement des poissons, transportant dans les airs une bizarre odeur de putréfaction, les ondines sont vraiment dans leur élément. « Les ondines aiment que la mer devienne un merveilleux jeu phosphorescent de couleurs dans toutes les nuances de bleu, de violet et de vert. Dans la mer, la

décomposition devient un étincellement et un miroitement de couleurs foncées, allant jusqu'au vert. »

Les ondines ainsi décrites absorbent cette couleur, deviennent phosphorescentes, se languissant de s'élever, de s'élancer et de s'offrir comme substance terrestre aux hiérarchies supérieures, aux anges, aux archanges, etc. Elles trouvent la béatitude dans ce sacrifice et continuent à vivre dans les hiérarchies supérieures.

Même le chant des oiseaux monte spirituellement jusqu'aux limites lointaines de l'espace, « pour nourrir les hiérarchies spirituelles les plus élevées, les séraphins, qui font ensuite ruisseler le chant sur la terre comme une bénédiction pour l'homme ».

En attendant, dit Steiner, les oiseaux mourants remplissent l'air de substance astrale, qu'ils aimeraient livrer aux hiérarchies supérieures, pour la libérer de la terre, bien que pour cela ils aient besoin d'un intermédiaire. « Les sylphes voguent donc dans cette astralité, ramassant la substance astrale des oiseaux mourants et la transportant vers les hauteurs, pour être inhalée par les êtres appartenant aux hiérarchies supérieures. Les sylphes traversent l'air comme des éclairs bleus – qui prennent des nuances vertes, puis rougeâtres – dans lesquels ils absorbent cette astralité, puis s'élancent comme des flèches pour être inhalés par les êtres des hiérarchies et faire l'expérience de l'immortalité. »

C'est vraiment un carrousel de vie tournant sur la musique des sphères, la Ronde sur la plus grande des échelles.

XIV

Les hiérarchies suprêmes

Dans la symphonie céleste de Steiner, les hiérarchies découlent l'une de l'autre, dans une séquence descendante et condensable. L'ordre le plus élevé, la Première hiérarchie des séraphins, des chérubins et des trônes, composé de l'élément primal « chaleur », a pour progénitures les membres de la Seconde hiérarchie, les dominations, les vertus et les puissances, qui condensent la chaleur en lumière et en ombre, représentée pour Steiner par l'air. Leur progéniture, la Troisième hiérarchie, assoiffée d'obscurité réelle (au lieu d'une simple ombre), développe celle-ci pour interagir avec la lumière, créant ainsi la magie de la couleur et de la réverbération, de laquelle naissent l'élément aquatique ou l'éther chimique. Avec la condensation finale dans la terre apparaît la vie.

À cette étape, le développement des êtres élémentaires « très utiles » sortis du « rattachement » des parties des êtres hiérarchiques, associé à la médiation des devas, met en route un

processus continuuel de création, s'étendant sur toute la terre pour peupler les règnes minéral, végétal et animal.

Les « esprits des cycles du temps » de Steiner, descendant directement des membres de la hiérarchie la plus élevée, les trônes, les esprits de volonté, ont un rapport étroit avec ce développement de la planète, tout comme les devas des minéraux. Leur fonction est de distribuer le travail aux esprits naturels de rang inférieur durant toute l'année, amenant les changements des saisons dans les diverses régions du globe. Ces contrôleurs des cycles sont responsables de la rotation de la planète sur son axe et de sa révolution autour du Soleil, de la succession du jour et de la nuit, de l'ordonnancement des saisons, de la croissance et du dépérissement des plantes et des animaux, ainsi que de toutes les autres répétitions rythmiques des événements temporeux. Sous leur surveillance, des myriades d'êtres élémentaires se répandent sur terre, de sorte que les quatre groupes participent à la création des aspects physiques du climat : les ondines produisent les gouttes de pluie, les esprits du feu font évaporer l'eau, les gnomes créent les flocons de neige et les grêlons.

Comme des architectes donnant des instructions au contremaître, qui à son tour instruira les ouvriers, les esprits des cycles du temps sont chargés de donner des ordres aux devas des plantes, qui ont manifestement besoin d'indications ou de schémas directeurs pour mettre au monde leur progéniture – des plantes individuelles dans des corps éthériques. Tout comme les corps éthériques des esprits naturels forment le corps éthérique de la terre, visible par la clairvoyance, de même le corps astral de la terre foisonne d'esprits du cycle du temps. C'est dans ce monde qu'on s'immerge avec son ego et avec son corps astral lorsqu'on dort et c'est là que l'on rencontre ces esprits – si l'ego est suffisamment éveillé. Selon Steiner, si nous sommes suffisamment évolués, « nous nous sentons non seulement disséminés dans le monde global des esprits des cycles du temps, nous avons aussi l'impression de faire corps commun avec l'esprit individuel de la planète ». Son

ego, tel que Steiner le décrit, est installé au centre de la planète et est formé des egos de toutes les plantes terrestres.

La réelle forme éthérique de la planète est façonnée à partir de la substance éthérique par les puissances, esprits de la forme, à la manière dont Michel-Ange façonnait une statue d'argile. Dans ce Système solaire occulte, chaque planète possède son propre esprit de forme, opérant depuis le Soleil. Séparément et ensemble, la fonction de ces esprits est de produire les schémas directeurs pour toute la substance éthérique du Système solaire.

Pour les occultistes, la Terre, sous sa forme physique, jamais au repos, toujours en changement et en mouvement perpétuel, est douée de conscience, son être intérieur étant régi par les dominations, esprits de la sagesse, sa mobilité intérieure dépendant des esprits du mouvement, les vertus. L'impulsion qui la conduit à travers l'espace et qui règle son mouvement, la faisant tourner autour de notre Soleil, est régie par les esprits de volonté, les trônes, les membres du rang le plus bas de la Première hiérarchie.

Tout comme à l'arrière-plan du corps éthérique des êtres humains on trouve leurs corps astral, mental, causal et égoïque, à l'arrière-plan de notre planète, on trouve les enveloppes d'êtres spirituels plus subtils formant ses corps égoïque, bouddhique et atmique – enveloppes fournies à la terre par les esprits supérieurs du mouvement, de la sagesse et de la volonté, aussi bien que par les chérubins et les séraphins, plus sublimes. Travaillant ensemble, ces hiérarchies spirituelles régissent et dirigent l'évolution humaine, mais leur nature est si sublime et si différente de tout ce à quoi les humains ont affaire, « qu'on ne peut en obtenir qu'une impression très vague, par comparaison et analogie ».

Les êtres de la Seconde hiérarchie – puissances, vertus et dominations –, dont la principale demeure est la sphère du Soleil, sont qualifiés par Steiner d'« esprits créateurs ». Ils font apparaître la vie et transforment les choses vivantes, au cours des éternités, sur d'immenses distances. Les dominations sont les organisatrices, les vertus exécutent leurs indications, les puissances maintiennent ce

qui a été formé. Pour Steiner, les puissances, les esprits de la forme, sont les mêmes que les *Elohim* des Hébreux – pluriel d'« *Eloha* », Dieu –, dont l'œuvre est clairement expliquée dans la Genèse comme les « six jours de la création ». Selon Steiner, cela signifie « la totalité des intelligences spirituelles par l'intermédiaire desquelles toutes les choses et tous les mondes sont conçus et manifestés objectivement à tous les niveaux, la manifestation se produisant lorsque l'idéation est imprimée dans la substance cosmique ».

Les êtres de la Seconde hiérarchie, en plus de manifester leur individualité de façon créative, comme le font les êtres de la Troisième hiérarchie, vont plus loin : « Ils détachent d'eux-mêmes ce qu'ils créent, de sorte que leur création subsiste comme un être indépendant. » Les âmes collectives, les devas, qui animent et imprègnent les êtres des règnes végétal et animal, sont détachées des êtres de cette Seconde hiérarchie. Chaque espèce animale est dotée de corps physique, éthérique et astral, mais manque de « moi ». Au lieu de posséder un ego individuel, chaque animal est rattaché à un ego collectif, une âme collective, « un être réel, plus sage que l'homme », demeurant sur le plan astral, d'où il dirige les animaux terrestres à l'aide de leur instinct. D'autres clairvoyants maintiennent que les animaux et les oiseaux peuvent développer un ego, notion que Steiner appuie au point d'affirmer qu'un cheval, un chien ou un perroquet peuvent évoluer par une association étroite avec les êtres humains. Les plantes, dépourvues de corps astral et d'ego, possèdent une âme collective sur le plan plus élevé suivant, le « *devachan* » inférieur. Les minéraux, les derniers à avoir pris forme dans l'histoire terrestre, possèdent un ego collectif sur un *devachan* encore plus élevé. Les occultistes voient le corps physique d'un minéral comme une sphère creuse et vide, entourée par son corps éthérique, qui agit depuis l'extérieur vers l'intérieur. Son corps astral rayonne à travers le corps éthérique vers l'extérieur, vers l'espace cosmique, d'où son ego collectif revient au *devachan*. La formation des minéraux subit aussi l'influence des esprits planétaires, influence divisée parmi les diverses planètes, une

notion parfaitement claire à Paracelse. Les courants de vie éthérique sont décrits par Steiner comme se déversant sur terre depuis chaque planète pour imprégner les divers minéraux terrestres d'« être intérieur ». Saturne imprègne le plomb de ses courants éthériques, Jupiter fait de même pour l'étain, Mars pour le fer, Vénus pour le cuivre, Mercure pour le vif-argent. La Lune influence l'argent, tout comme le Soleil l'or. Les véritables formes assumées par les minéraux sont façonnées par les puissances, esprits de la forme, tandis que les différentes substances subtiles du monde minéral proviennent des agissements des âmes collectives des minéraux, progénitures des trônes, qui modifient de l'extérieur les minéraux en utilisant des rayons.

La science spirituelle explique aussi l'influence exercée par les divers êtres hiérarchiques opérant à partir des planètes et du Soleil sur la croissance des plantes. Les vertus, les esprits du mouvement, influencent la formation et la croissance des plantes à partir de différentes planètes de notre Système solaire, aidées par leurs progénitures, les devas des plantes. Elles donnent naissance aux feuilles en suivant des motifs en spirale, qui reflètent leurs propres mouvements planétaires. En même temps, un groupe différent de devas, progénitures des dominations, esprits de la sagesse, œuvre en direction ascendante à partir du Soleil, pour faire se dresser la tige des plantes en ligne droite, depuis le centre de la terre.

La plante terrestre est achevée lorsque ces deux forces – celle en spirale, induite par les esprits du mouvement dans les planètes, et la force verticale, induite par les esprits de la sagesse dans le Soleil – sont réunies à la bonne saison dans ce qu'Easton appelle une sorte de mariage célébré par les esprits des cycles du temps, progénitures de la Première hiérarchie, les trônes. Une symphonie continue est ainsi orchestrée par les esprits des cycles du temps, à mesure que la vie végétale et la vie animale s'entrelacent de manières complexes et mystérieuses avec le travail ordinaire des êtres élémentaires, les esprits naturels, progénitures de la Troisième hiérarchie.

La description de Bittleston des rôles conjoints des êtres hiérarchiques qui influencent la Terre depuis les planètes et le Soleil, est vive, bien qu'un peu ecclésiastique : « Nous pouvons percevoir un peu de la grandeur du Soleil en nous tournant d'abord vers les esprits de la forme, à travers lesquels toutes les choses visibles s'efforcent d'atteindre leurs archétypes, vers les esprits du mouvement, à travers lesquels tous les êtres se rencontrent et se divisent, passant par le besoin et la réalisation, et vers les esprits de la sagesse, qui accordent à toutes les choses une signification, une place dans l'ensemble. »

Les esprits hiérarchiques agissent en fait dans l'espace circonscrit par les orbites complètes décrites par chaque planète, telles qu'elles sont vues depuis la Terre, d'une perspective ptolémaïque. Les anges, étant les plus proches des humains, travaillent le plus près de la Terre, jusqu'à l'orbite lunaire. Les archanges travaillent jusqu'à la limite de l'orbite de Mercure, les principautés à celle de Vénus, les vertus à celle de Mars, les puissances à celle du Soleil. Au-delà du Soleil, le domaine des dominations coïncide avec l'orbite de Jupiter, l'orbite de Saturne correspondant à la circonscription des trônes.

La hiérarchie la plus sublime d'êtres spirituels – trônes, chérubins, séraphins – demeure dans l'espace au-delà du zodiaque, les séraphins recevant leurs idées supérieures directement de la divine Trinité. Les chérubins expliquent ces idées, les transformant en des plans réalisables, et les trônes mettent ces plans en application. Esprits de volonté, d'amour et d'harmonie pour les occultistes, les membres de cette Première hiérarchie sont si proches de la source de vie, « ont tellement accumulé de sagesse au cours des millions d'années de croissance cosmique », qu'ils n'ont plus à recevoir leur vie de l'extérieur, mais peuvent la créer en eux-mêmes et la distribuer. L'expérience intérieure de ces êtres de la Première hiérarchie gît dans la création, dans la formation d'êtres indépendants, affirme Steiner. « Créer et vivre à travers d'autres êtres est l'expérience intérieure de la Première hiérarchie : nous avons là

non seulement des autocréateurs, mais des créateurs des mondes complets. La création des mondes est leur vie extérieure, la création des êtres leur vie intérieure. »

Comme Steiner l'explique, tout ce qui est créé par les esprits de la Première hiérarchie continue à exister par soi-même, est distinct de ces esprits comme l'est une peau ou une coquille, et devient un être à part entière, continuant à exister même alors qu'il est dissocié de son créateur. Leurs progénitures, les devas des minéraux, des plantes et des animaux, se détachent de leurs créateurs, sont envoyées dans le règne naturel et, « quand ces créatures se séparent, il n'y a pas uniquement la création d'êtres indépendants, mais la création d'univers entiers. »

Le prophète Ézéchiél explique dans ses visions extatiques la façon dont des êtres aussi subtils peuvent apparaître au regard humain. Il décrit les trônes comme des structures multicolores, pareilles à des roues, en fait des roues dans d'autres roues, la plus intérieure pourvue d'yeux. L'angélogue Robert Sorbello voit dans cette description une représentation des soucoupes volantes, tout comme son confrère néerlandais H. C. Moolenburgh, dans son *A Handbook on Angels*, et Billy Graham dans son livre *Angels*. Ces trois écrivains lient explicitement le phénomène des ovnis aux hiérarchies supérieures d'anges.

Le rôle de ces êtres dans la création des hommes est, bien entendu, un des plus pertinents. Steiner raconte qu'aux commencements de la longue histoire des divers corps cosmiques qui ont précédé la Terre, les hiérarchies contribuaient déjà au développement de ce qu'allait devenir l'être humain. Il y eut d'abord le corps physique, création de la hiérarchie la plus élevée, pratiquement un corps de feu, exsudé à partir de leurs propres corps par les trônes, esprits de la volonté. Progressivement, au cours des âges, en passant par les phases gazeuse et liquide, ce corps s'est condensé dans une créature gélatineuse qui nageait dans l'océan terrestre, avant de descendre vers les parties de la Terre qui étaient déjà plus ou moins solidifiées. Quand l'être humain a

marché sur la terre ferme et a reçu dans son corps physique les premières traces de substances minérales, il a acquis peu à peu sa forme présente. Cependant, il lui fallait, par ordre d'importance, un corps éthérique, un corps astral et un ego.

La «volonté» exsudée par les trônes, réunie à «l'éther vital» émis par les dominations de leurs propres corps éthériques (constitués de force solaire cosmique) a doté l'être humain d'un corps éthérique. Ensuite, les vertus, esprits du mouvement, dépourvues de corps physique et éthérique, ont laissé leurs corps astraux déferler à travers le corps éthérique humain, «comme la sève dans une plante». Cela a fait naître dans l'âme humaine la sympathie et l'antipathie, rendant l'homme capable de ressentir le plaisir et le déplaisir.

Les puissances, esprits de la forme, ont individualisé cette essence vitale en laissant leurs forces entrer et sortir du corps éthérique humain. Elles ont attribué à l'homme une forme plus permanente, analogue à la leur, dotant celui-ci d'une étincelle de leur propre feu : l'ego ou le moi. Cela a permis aux humains de chercher délibérément ce qui produit le plaisir, et d'éviter ce qui provoque l'antipathie.

Ensuite, les principautés, esprits de la personnalité, œuvrant sur le corps astral humain, ont accordé à l'homme l'apparence d'une personnalité, lui conférant l'indépendance. Agissant en accord avec les membres de la hiérarchie la plus élevée, les séraphins, esprits de l'amour, elles ont permis aux humains d'observer en images les états émotionnels intérieurs des créatures de leur environnement. Elles ont ainsi engendré l'émotion de l'amour, qui allait dégénérer – à mesure que l'homme a acquis sa liberté – jusqu'à confondre amour spirituel et amour sensuel.

Les archanges, esprits du feu, œuvrant sur le corps éthérique humain, ont rendu l'homme conscient de sa propre existence, en développant les organes des sens et les premières ébauches d'un système glandulaire. Ils ont permis au corps physique de tirer sa nourriture des animaux et des plantes. Pour Steiner, les

anges sont les fils de la lumière. Les humains peuvent les imaginer mentalement comme des formes-âmes éthériques, ou corps de lumière. Ils dotent le corps éthérique de l'homme de mémoire et travaillent sur son corps physique, afin que celui-ci devienne l'expression du corps astral humain indépendant.

Vers la fin de l'époque lémurienne, dit Steiner, les forces de l'ego imprégnaient le corps astral humain. Durant la période atlantéenne, ces mêmes forces imprégnaient le corps éthérique humain. Au cours de l'évolution postatlantéenne, elles en sont venues à pénétrer le corps physique. À la fin de ce processus, les hiérarchies ont commencé à se retirer, laissant les humains à leur propre évolution.

Quand les humains se sont répandus sur toute la planète, quand ils ont été soumis à des influences variables en fonction de la région terrestre, différentes modifications sont apparues dans la forme humaine. Lorsque la Lune actuelle s'est séparée de la Terre, il s'est ensuivi la séparation des sexes. Le but de la sexualité est d'affiner sans cesse le principe de l'amour, jusqu'à atteindre la spiritualisation. Un jour, dit Steiner, lorsque notre Terre aura atteint son but, toutes les créatures terrestres seront remplies d'amour. « L'amour sera développé dans sa véritable forme d'abord sur la Terre. Pour dire les choses crûment, l'amour se reproduira là, et les dieux, par leur participation au genre humain, arriveront à connaître l'amour, tout comme, dans un autre sens, ils l'ont conféré. »

Chaque nuit, lorsque nous quittons notre corps physique et notre corps éthérique endormis, nous nous retrouvons dans le monde astral, où nous rencontrons les êtres qui nous ont donné les corps physique, éthérique et astral. Selon Steiner, entre la naissance et la renaissance, nous apprenons à connaître directement ces êtres spirituels, leur véritable essence. Nous sommes témoins de la manière « dont ils brillent d'une douce phosphorescence, dont ils répandent une chaleur ruisselante, dont ils parlent franchement de leur essence, chaque forme spirituelle apparemment différente, les dominations différant des puissances, et cependant

constituant les seules choses réelles de l'Univers. Le monde créé n'est rien d'autre que le revêtement extérieur, la splendeur extérieure des hiérarchies créatrices. La réalité est atteinte seulement par la connaissance des êtres spirituels œuvrant dans les divers corps célestes. Nous contemplons dans les étoiles les corps des êtres divins, et finalement le Divin lui-même. Ce sont eux la vraie réalité. Rien d'autre n'est réel, ni l'espace, ni le temps, ni la matière ».

À l'exemple des sages de l'Orient, Denys l'Aréopagite, avait établi une classification détaillée des divers ordres d'êtres spirituels divins, mais, comme le souligne Steiner, « ceux qui saisissent l'unité de la sagesse cosmique sont conscients du fait qu'il ne s'agit que des noms différents du même être ».

XV

La Kabbale dévoilée

L' enchaînement de conscience de l'Absolu vers le matériel, à travers le logos, la planète, la monade, jusqu'au noyau de l'électron, est illustré subtilement et mathématiquement par ce très remarquable et ancien glyphe, l'Arbre de vie à dix branches des kabbalistes.

Le terme « *kabbale* », de l'hébreu « *qbl* », « recevoir », est supposé indiquer la connaissance secrète reçue oralement, savoir caché si profond que « son essence peut être confiée à peu de gens, et [que] encore moins peuvent comprendre sa complexité ». La tradition affirme que la kabbale est dissimulée en quelque sorte dans le Pentateuque.

Il y a bien des années, Mme Blavatsky a souligné dans *La Doctrine secrète* que la kabbale, avec sa formulation mystique et occulte des doctrines du judaïsme, encodait le récit de cette descente de la conscience, en utilisant le langage métaphorique du mythe de la création dans la Genèse.

Les principaux textes de la sagesse kabbalistique, le *Sefer Yetzirah* (Livre de la Création), le *Zohar* (Livre de la Splendeur) et le *Sefer ha-Bahir* (Livre de la Clarté) –, leurs versions modernes étant le fruit de l'ardue érudition médiévale – postulent l'existence au-delà de la réalité quotidienne d'une vaste réalité cosmique, invisible, formée de multiples strates, tout ce qui existe dans l'Univers étant relié à toutes les autres choses, et l'ensemble étant en constante interaction.

Selon une remarquable analyse de Stephen Phillips, l'Arbre de vie, avec ses dix branches, les sefirot (sefirah au singulier), ses « émanations numériques », semble être un schéma directeur mathématique du cosmos – notion qui fait passer les mathématiques de la position de servantes des sciences à celle de leur maître. Dans une étude détaillée de ces aspects de la kabbale – compilée dans un épais manuscrit intitulé *The Image of God in Matter* –, Phillips qualifie l'Arbre de vie de « chose de puissance et beauté mathématiques impressionnantes, englobant les mathématiques dans une théorie récemment proposée par les physiciens pour unifier les forces de la nature ».

Le même Arbre de vie est décrit par la théosophe Ann Williams-Heller dans son livre *Kabbalah: Your Path to Inner Freedom* comme représentant non pas une religion, mais une vérité révélée au centre de toutes les religions du monde et de la pensée universelle.

Dans l'ancien glyphe, les sefirot sont représentées comme des sphères arrangées de façon curieuse en trois colonnes, pour symboliser les « dix qualités divines ou modes objectifs du Logos cosmique manifeste ». Horizontalement, les sphères sont partagées en quatre strates, représentant quatre « mondes » ou quatre étapes de l'involution logoïque dans la matière – à travers l'esprit, le mental, le cœur et le corps –, chacune liée au feu, à l'air, à l'eau et à la terre, chacune atteinte par un niveau de conscience différent et des qualités différemment manifestées.

Étant donné que toute vie est conçue comme venant d'en haut et étant soutenue d'en haut, l'Arbre est représenté à l'envers, ses branches se déployant vers le bas, tandis que ses racines s'élèvent

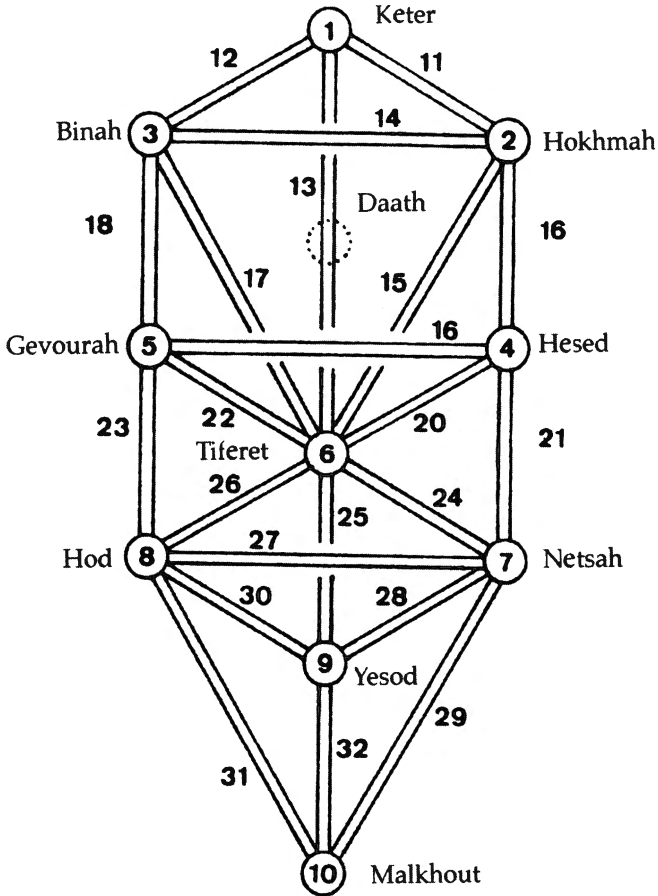
vers l'inconnu, « la conscience absolue non différenciée, immuable et pourtant toujours en devenir, la cause de toutes les causes ».

Le premier de ces quatre mondes, celui de la « constitution », est représenté par une seule sefirah, située au-dessus de toutes les autres, Keter, la Couronne, symbole du Logos cosmique manifesté, le un-dans-le tout, l'unité ultime. Dans cette atmosphère subtile, le Logos conçoit et imagine des plans pour la création. Dans le second monde, celui de la « création », les deux sefirot suivantes, Hokhmah (Sagesse) et Binah (Intelligence), s'éveillent aux forces archétypales originaires de la polarité masculin-féminin de Shiva et de Shakti, volonté et puissance. Dans le troisième monde, celui de la « formation », les sefirot de Charité, Loi, Beauté, Victoire et Splendeur s'unissent à la Fondation pour créer une vie vibrante à l'aide de la sexualité. Dans son livre *The Ladder of Light*, William G. Gray affirme que les anges de la Fondation, Yesod, sont directement concernés par les principes de fertilité et de fécondation sous-tendant les formes de vie de cette planète. Ce sont des agents actifs de la germination et de la gestation, non seulement pour la vie végétale et la vie animale, mais aussi, à des niveaux plus profonds, pour les naissances mentales et spirituelles. « En tant que formateurs, ils sont responsables du façonnage des énergies destinées à être exprimées en termes de ce que nous appelons "vie", les guidant à travers les canaux de la naissance. Nous pouvons presque les décrire comme des assistants d'une pouponnière d'avant la naissance, façonnant l'enfant dans la matrice ou la plante dans la graine. »

Ensemble, les neuf sefirot produisent le quatrième monde, celui de la « manifestation », représenté de nouveau – ce qui est en haut est comme ce qui est en bas – par une seule sefirah, Malkhout (Royaume). C'est le monde prodigieux des quatre éléments et des minéraux, des plantes, des animaux et des humains. Là, où la matière subtile de l'esprit devient l'esprit dense de la matière, l'esprit tout-pénétrant du premier monde est reflété dans l'esprit cristallisé du quatrième monde. La cause primordiale a achevé son objectif final dans la vie, la nature, l'humanité.

Tout comme l'Arbre de vie peut représenter le macrocosme et le microcosme, les dix sefirot sont aussi divisées, d'un point de vue

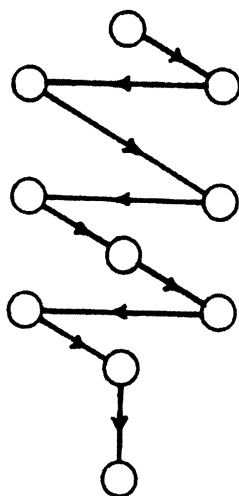
microscopique, en sept plans coïncidant avec les chakras humains. Dans ce cas, l'Arbre s'élève de la terre vers le haut, ce qui en fait non seulement un diagramme de la descente de l'esprit cosmique dans la matière, mais aussi une sorte d'échelle de Jacob pour le retour de la monade individuelle, par la méditation, à la réunion avec la Divinité en Keter.



L'Arbre de vie

Les sefirot sont reliées par vingt-deux voies, qui représentent, selon les kabbalistes, les états psychologiques ou les expériences rencontrées au fil de la descente du Logos dans la matière et de l'ascension de la monade dans les mondes supérieurs.

Comme pour le symbolisme le plus complexe, le même glyphe des dix sefirot peut être utilisé pour représenter les neuf hiérarchies célestes de Denys (plus une dixième pour le genre humain), avec les séraphins, les seigneurs de l'amour en Keter (Couronne), les chérubins, les seigneurs de l'harmonie, en Hokhmah (Sagesse) et les trônes, les esprits de la volonté, en Binah (Intelligence). Le reste suit en ordre décroissant dans une densité de plus en plus grande, jusqu'à la dixième sefirah, Malkhout (Royaume) qui, selon Phillips, représente également la forme extérieure organique du Logos cosmique, l'Univers entier, ce Système solaire, un corps humain, ou une seule particule atomique évanescence.



L'éclair

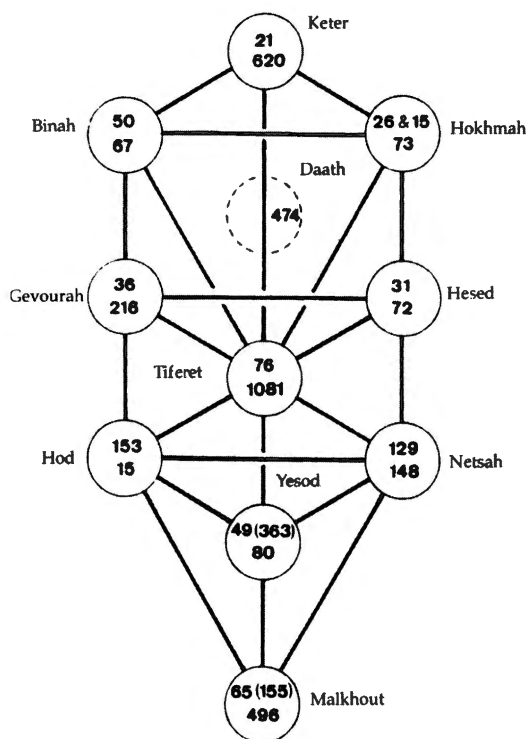
Williams-Heller affirme que les réalités fondamentales de l'existence sont mathématiquement représentées sur l'Arbre de vie à travers les nombres de zéro à dix, le zéro étant l'Absolu, le « un » le Logos manifesté, les autres nombres les entités spirituelles, aboutissant à l'homme dans le monde matériel au dix. Chaque nombre correspond alternativement à un niveau particulier de réalité, lié tant au nombre qui lui est supérieur qu'à celui qui lui est inférieur. Chaque branche de l'Arbre possède une propriété commune à

toutes les autres : le fait qu'elle est d'abord et indubitablement un nombre, alternativement « affecté » par celui qui le précède et « cause » de celui qui lui succède, chaque nombre étant considéré tout le temps dans sa relation avec les autres soit masculin, soit féminin, avec un changement de polarité incessant, allant de pair avec une augmentation progressive de la valeur et de la densité. À travers ce changement graduel de zéro à dix, la lumière infinie de la première branche de l'Arbre se « matérialise » dans une vie définie dans la dernière branche.

Dans une analyse mathématique encore plus sophistiquée de l'arrangement des sefirot, Phillips va plus loin : assez loin pour découvrir la théorie de la supercorde espace-temps structurée dans les modèles établis dans l'Arbre de vie. Selon lui, cette correspondance avait déjà été perçue par Annie Besant et Charles Leadbeater il y a un siècle, bien que les avancées de la physique de l'époque ne fussent pas alors capables de la mettre en évidence.

Dans l'analogie de Phillips, les trois dimensions de l'espace euclidien ordinaire correspondent à la triade céleste de Keter, Hokhmah et Binah. Viennent ensuite les six « sefirot de construction », représentant les six dimensions cachées de l'espace condensé. La dernière sefirah, Malkhout, la dixième, correspond à la dimension temporelle – pertinemment, dit Phillips, car l'une des significations kabbalistiques de Malkhout est le monde physique temporel.

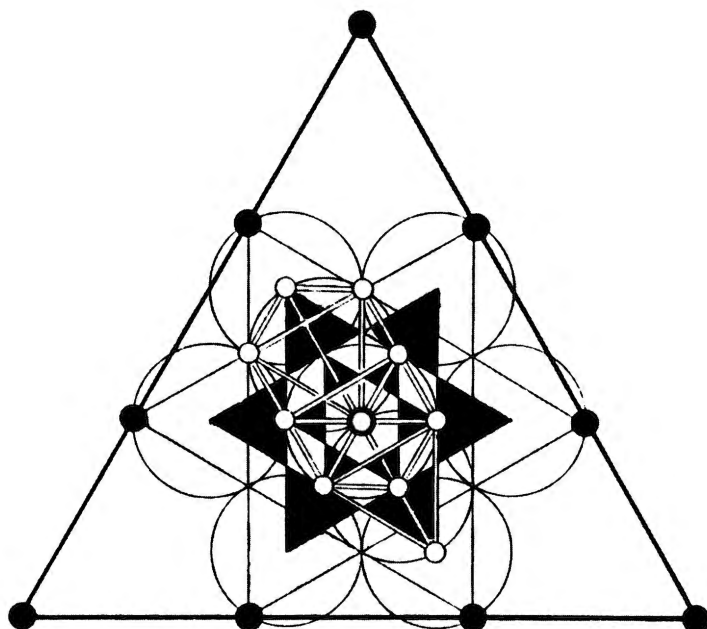
Tout cela, affirme Phillips, confère une solide base mathématique à la notion que les composantes de la matière – les particules subatomiques étudiées par les physiciens – sont créées d'après l'image du Logos cosmique.



Les chiffres supérieurs sont les valeurs numériques des noms divins des sefirot.

Les chiffres inférieurs sont les valeurs numériques des noms des sefirot.

L'analyse de Phillips, nullement arbitraire, est basée sur les valeurs numériques attribuées par les kabbalistes à chaque lettre de l'alphabet hébraïque. En appliquant la guématrie, le mysticisme numérique, aux vingt-deux lettres hébraïques, les kabbalistes assignent un « nom divin » à chaque sefirah, pour exprimer numériquement l'essence de sa signification métaphysique en relation avec la structure de création de l'Arbre de vie. Ainsi, Hokhmah (Sagesse), la seconde sefirah, a reçu le nom divin de Jehovah, d'une valeur numérique de vingt-six. Binah (Intelligence), la troisième sefirah, a reçu le nom d'Elohim, dont la valeur numérique est cinquante, et ainsi de suite.



La tétraktys de Pythagore génère l'Arbre de vie

La clé de ce que Phillips appelle « les puissantes et belles mathématiques de l'Arbre de vie » est le triangle pythagorique, la tétraktys, un triangle équilatéral contenant dix points disposés en quatre rangées, symbolisant les nombres un, deux, trois, quatre, dont la somme est dix.

Pythagore, philosophe et mathématicien grec du septième siècle avant J.-C., initié dans les secrets des mystères les plus divers, grand voyageur, est considéré comme avoir été le premier physicien théorique du monde. Il enseignait que les mathématiques étaient la clé des mystères de l'Univers et que le nombre dix était parfait et sacré, la source et la racine de la nature éternelle. D'où sa représentation du nombre dix dans la tétraktys, glyphe symbolique au centre du mysticisme numérique que Pythagore enseignait à ses élèves à Crotona, au sud de l'Italie. La tétraktys a une signification ésotérique qui était révélée en secret, seulement à des disciples privilégiés – elle concernait la gnose mystique universelle se trouvant au cœur de la religion ancienne. La

tétraktys symbolisait aussi la nature décuple de Dieu. La raison pour laquelle ce triangle devait être traité avec une telle révérence religieuse – les élèves prêtaient serment de ne pas révéler ce qu'ils savaient à son sujet – est restée un mystère pour les historiens des mathématiques grecques, bien que sa pertinence soit maintenant mise en évidence par Phillips.

Mme Blavatsky, laissant entendre qu'elle en savait plus qu'elle n'était prête à dire, affirmait que « les dix points inscrits dans le triangle pythagorique valent toutes les théogonies et angélogies jamais sorties du cerveau théologique. »

Lorsque Phillips s'est rendu compte que les pythagoriciens avaient découvert que les noms divins attribués aux sefirot de l'Arbre de vie – tels que Jehovah ou Elohim – n'étaient pas de simples inventions des dévots, mais exprimaient de puissants principes mathématiques archétypaux établissant les lois de la nature, il a constaté que ces lois avaient été encodées tant dans la tétraktys que dans l'Arbre de vie. L'une des remarquables propriétés de la tétraktys est qu'à travers la guématrie elle transforme certains polygones, comme le pentagone et l'octogone, en représentations géométriques des noms divins.

Le *Timée* de Platon met en évidence une parenté entre ses cinq corps sacrés et les cinq éléments, avec l'hexaèdre, ou le cube, pour la terre, l'icosaèdre pour l'eau, l'octaèdre pour l'air, le tétraèdre pour le feu et le dodécaèdre pour l'éther. Il est intéressant de constater que ce dernier corps contient cinq hexaèdres, un pour chaque élément. Ces formes essentielles possèdent, en elles-mêmes et à travers leurs analogues chez les éléments, le pouvoir de façonner le monde matériel. Les quatre corps apparaissent en des combinaisons différentes dans les éléments chimiques décrits par Leadbeater et Annie Besant. « Dans cette séquence de cinq corps géométriques fondamentaux nous avons la preuve des mathématiques de l'esprit cosmique. Les équations géométriques et les lois mathématiques précises décrivent la relation entre ces cinq corps et la progression valide de leur génération, de l'un au

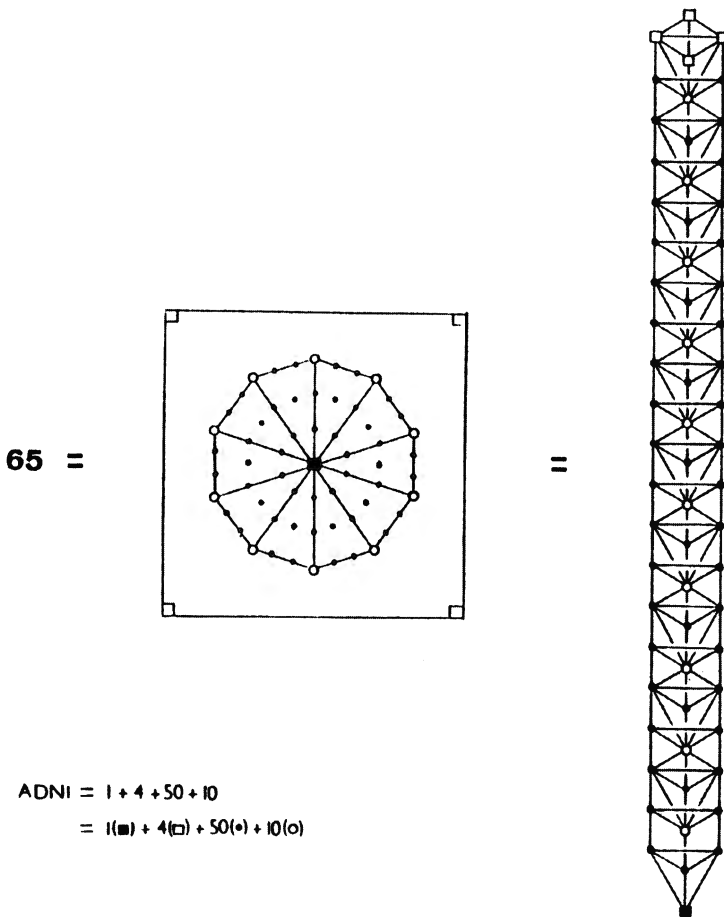
suivant, pour former un nid (ou un labyrinthe) de polyèdres, qui est la matrice géométrique sous-tendant le monde physique. »

Lorsque Phillips a commencé son analyse mathématique de l'infrastructure de l'Arbre, de son « tronc », il s'est rendu compte que l'alignement des sefirot sur cet axe central illustrait la génération d'un tétraèdre, le polyèdre régulier le plus simple de la nature, une pyramide triangulaire à quatre faces – en partant d'un point mathématique et en se transformant en une ligne et un triangle. Comptant le nombre total de points, de lignes, de triangles et de tétraèdres contenus dans cette infrastructure de l'Arbre, Phillips est arrivé à vingt-six, valeur numérique de Jehovah, le nom divin de Hokhmah, symbole des pouvoirs créatifs ou générateurs de la nature.

Ensuite, considérant l'Arbre comme un objet tridimensionnel, il a vu qu'il était constitué de dix points, vingt-deux pointes de triangles, seize triangles et deux tétraèdres. Donc, cinquante fragments d'information sont nécessaires pour définir sa forme dans l'espace. Et cinquante est la valeur numérique d'Elohim, le nom divin de Binah. Pour Phillips, il était clair que ces noms divins hébraïques quantifiaient le nombre de bits d'information nécessaires pour édifier le tronc de l'Arbre de vie. Mais ce ne fut là que le commencement.

Phillips découvrit rapidement que la tétraktys avait une fonction encore plus essentielle, qui, à son avis, expliquait pourquoi elle était une figure si hautement estimée par les pythagoriciens. Empilant des séries de tétraktys les unes au-dessus des autres pour représenter une série d'Arbres de vie se chevauchant, Phillips a pu construire une sorte d'échelle de Jacob, une sorte d'Arbre de vie cosmique, formé de quatre-vingt-une tétraktys interconnectées, pareilles à l'échafaudage d'un gratte-ciel. À partir de cet Arbre cosmique, il a pu produire des nombres qui définissaient précisément les lois mathématiques de la nature et du cosmos, y compris des nombres qui apparaissent régulièrement dans la physique quantique. Non seulement il a découvert les vingt-six dimensions

de l'espace-temps, prédites par la mécanique quantique, précisément encodées dans la géométrie des arbres par Jehovah, le nom divin de Hokhmah, dont la valeur numérique est vingt-six, mais il a également découvert une correspondance entre les sept sefirot de la construction (qui se manifestent dans le monde de la création) et les dix dimensions de l'espace-temps conjecturées par la théorie de la supercorde. À partir de toutes ces données, Phillips a tiré la conclusion que la supercorde espace-temps est structurée d'après le modèle établi par l'Arbre de vie.



Le nom divin Adonaï indique un arbre formé de dix Arbres de vie, identique à une supercorde décadimensionnelle d'espace-temps.

L'une des remarquables prophéties de l'Arbre de vie fondamental est que la géométrie d'un seul arbre contient la structure intégrale de l'Arbre de vie cosmique quand elle est encodée dans la tétraktys, tout comme la molécule d'ADN encode l'information biologique nécessaire pour qu'un corps humain se développe à partir d'une seule cellule. Encodée dans la géométrie, la partie contient l'ensemble.

Comme l'ont découvert les physiciens Green et Schwartz en 1984, le nombre 284 caractérise les mathématiques de ces forces de la nature qui créent des formes matérielles stables, comme les noyaux atomiques et les atomes. Le nombre 248 et son double, 496, caractérisent la symétrie mathématique des forces différentes de la gravité, qui agissent entre les supercordes. Phillips a découvert les deux nombres clairement encodés dans le pentacle, l'étoile à cinq branches.

Les disciples de Pythagore, dit Phillips, arboraient un pentacle comme signe de reconnaissance entre membres de la fraternité. Traditionnellement, le pentacle symbolise les cinq éléments : terre, eau, feu, air et éther. Si ses branches sont divisées en quatre points pour symboliser la tétrade pythagoricienne – un, deux, trois, quatre – et si un point est ajouté au centre, on obtient trente et un, nombre qui possède de remarquables propriétés, d'après Phillips. En tant que valeur numérique du nom divin « *El* » ou « *El-Hésed* », première sefirah de la construction et quatrième sefirah de l'Arbre de vie, ce nombre représente la formulation des idées archétypales dans l'Esprit divin, la première étape de leur expression dans la création. Et $1 + 2 + 3 + 4 + \dots + 31 = 496$; ce n'est pas seulement la valeur numérique de Malkhout, c'est aussi la valeur numérique de Green et Schwartz caractérisant la physique de la supercorde.

Phillips explique que Malkhout possède la valeur 496 « car ce nombre désigne le point le plus élevé de l'Arbre de vie cosmique, en dessous duquel les supercordes de subquarks à neuf dimensions spatiales deviennent les composantes de la matière physique ».

Le nom divin hébraïque de Malkhout est « *Adonai Melekh* », dont la valeur numérique est de 65 pour le premier mot et 155 pour le nom entier. Ce n'est guère une coïncidence, souligne Phillips, que les dix arbres inférieurs de l'Arbre de vie cosmique aient 65 niveaux sefirotiques et que les vingt-cinq arbres inférieurs en aient 155. Cela indique que le niveau physique de l'Arbre de vie cosmique couvre vingt-cinq dimensions spatiales – le nombre de dimensions spatiales des cordes bosoniques.

Donc, tandis qu'Adonai désigne les dix arbres inférieurs de l'Arbre de vie cosmique, qui représente l'espace-temps à dix dimensions des supercordes, Malkhout encode la dimensionnalité de l'espace-temps tant au niveau des cordes que des supercordes.

Le nombre 248, dont le rôle clé dans la physique subatomique a été découvert par Green et Schwartz, est une fois de plus inféré à partir des dix-neuf triangles de l'arbre le plus bas de l'Arbre de vie cosmique. Transformant ces triangles en trois tétraktys, on découvre qu'il y a 248 points en dessous de Keter, sommet de l'Arbre de vie.

Si ce processus est répété pour chacun des dix arbres inférieurs de l'Arbre de vie cosmique – qui pour Phillips représentent les dix dimensions des supercordes –, on fait la découverte encore plus étonnante qu'il y a exactement 1 680 points au-dessous du sommet du dixième arbre, le nombre exact de spirilles de première catégorie dans la volute d'un atome chimique final de Leadbeater. Phillips identifie celui-ci à l'état subquark d'une supercorde, chacune de ses dix volutes étant une corde bosonique dense à vingt-six dimensions. Parmi celles-ci, les six dimensions inférieures toriquement densifiées sont pour Leadbeater les six catégories supérieures d'hélices, formant chacun des 1 680 tours d'une volute. Il est étonnant que le nombre 1 680, si laborieusement compté par Leadbeater, réapparaisse dans la représentation d'une supercorde espace-temps de l'Arbre de vie. Cette coïncidence immanquable a conduit Phillips à conclure que « l'atome chimique final des théosophes, en tant que supercorde à dix

dimensions, est le modèle vibrant du Logos décuple, ou la Parole divine, marqué dans la géométrie de l'espace-temps. »

Stephen Phillips et Martin Gardner s'amuseraient follement en participant à un débat en direct à la télévision, et, si C. S. Lewis a raison, la confrontation pourrait même en faire des amis.

XVI

Les mystères

Dans les rites de la franc-maçonnerie moderne, le rôle subtil des esprits naturels, des êtres élémentaires, est des plus étonnants. La majeure partie de la tradition concernant les hiérarchies et leurs êtres élémentaires nous a été transmise par les anciens mystères, sur lesquels sont basés les rites de la maçonnerie. Selon Steiner, de tels rites remontent à l'époque atlantéenne et ont été ressuscités au cours de ce qu'il désigne comme la seconde ère postatlantéenne par Zarathoustra, un initié de très haut rang, réincarné vers 6400 avant J.-C., lorsque le Soleil est passé du Cancer en Gémeaux. Ce penseur prétendait avoir reçu sa sagesse directement du Seigneur Ahouramazda, le grand être solaire connu en Inde comme Vishvakarma, en Égypte comme Osiris et dans le monde moderne comme le Christ.

Steiner raconte la fondation des cultures postatlantéennes en Asie par le grand initié atlantéen Manu, qui a incorporé dans les corps physiques de sept Indiens suffisamment évolués les corps éthériques de sept sages atlantéens dont les corps « avaient été préservés et infiltrés par les anges ». En Inde, ces sages sont devenus

les saints Rishis. « Portant dans leur enveloppe les corps éthériques des grands chefs atlantéens, qui à leur tour les avaient reçus des êtres archangéliques, ces saints Rishis pouvaient revenir dans leurs précédentes incarnations et transmettre, sous une nouvelle forme, leurs souvenirs de l'ancienne civilisation atlantéenne. » À des époques lémuriennes encore plus reculées, les principautés parlaient à travers les êtres humains. À l'époque atlantéenne, c'étaient les archanges, et à l'époque postatlantéenne les anges. Les dhyani-bouddhas étaient incarnés dans leur corps physique par une principauté, les bodhisattvas étaient ceux qui étaient incarnés dans le corps éthérique par un archange, et les bouddhas humains étaient ceux incarnés dans leurs corps astraux par les anges.

Les théosophes affirment que Zarathoustra, capable de contrôler son corps astral, a transmis celui-ci à Hermès, fondateur de l'ère culturelle égyptienne, personnage historique selon Steiner, apparu vers 4200 avant J.-C., lorsque le Soleil est passé en Taureau. Il a repris forme en Orphée parmi les Grecs, et est né finalement au nord de l'Inde comme Bouddha Gautama. À l'époque de Leadbeater, les théosophes pensaient que, lorsque le Seigneur Gautama avait renoncé à son rôle de bodhisattva pour devenir un bouddha, son enveloppe avait été transmise au seigneur Maitreya. Celui-ci était un maître réincarné plusieurs fois, dont le plus récemment en un mahatma, adepte de la Grande Fraternité blanche, destiné à devenir un futur bouddha d'ici quelque deux mille ans.

Selon Steiner, Hermès portait avec lui le corps astral de Zarathoustra afin que le savoir de son maître puisse se manifester de nouveau. Moïse, en acquérant le corps éthérique de Zarathoustra, a pu prédire les événements mentionnés dans la Genèse. En même temps, l'ego de Zarathoustra a continué à s'incarner dans d'autres personnages, parmi lesquels Nazarathos, maître des écoles ésotériques chaldéennes, et professeur de Pythagore, bien que celle-ci ne soit ni la dernière ni la plus impressionnante de ses incarnations.

La sagesse des premiers âges de l'humanité a été transmise de la Perse à l'Égypte en passant par la Chaldée, puis a poursuivi sa route. Hodson a appris de son maître égyptien Polidorus Isurenus que le trône des pharaons était l'une des étapes de la voie vers l'initiation, suivie par de nombreux adeptes, notion expliquée par les archives égyptiennes qui indiquent que les premiers pharaons étaient dirigés par l'inspiration. Steiner explique cette inspiration par la protection des êtres supérieurs, comme à l'époque atlantéenne. « Pendant des milliers d'années, les adeptes et les initiés se sont réincarnés dans une Égypte où tout le travail de formation, d'initiation, de transmission, d'élévation et de perfectionnement s'est poursuivi sans relâche. » Annie Besant, qui, tout comme Leadbeater, considérait d'après ses calculs avoir réussi sa cinquième initiation et être devenue une adepte, l'explique ainsi : « Les plus purs et les plus nobles y prenaient part afin de détruire toute peur de la mort, acquérant ainsi la certitude de l'immortalité, et afin d'obtenir la sagesse que les autres ne possédaient pas. »

Pourtant, la religion extérieure de l'ancienne Égypte – la religion officielle à laquelle tout le monde participait, du pharaon à l'esclave – a été malgré tout décrite par Leadbeater, qui utilisait sa vision clairvoyante du passé, comme la plus magnifique religion connue de l'homme, une religion préoccupée par le désir d'être un agent utile de la puissance divine, et non pas obsédée par des pensées de salut personnel. En même temps, les mystères – dont la franc-maçonnerie est la descendante directe, si l'on en croit Leadbeater – étaient consacrés à l'œuvre secrète d'épanchement de la force spirituelle chez tous les gens, exploit accompli à l'aide de quelques Grandes Loges dans les villes principales, dont l'objectif était de recouvrir le royaume de la « Lumière cachée ».

Vers l'an 3100 avant J.-C., le monde est entré dans ce que les hindous appellent le « Kali Yuga », l'âge des ténèbres. Steiner a calculé que cet âge a duré jusqu'au début du vingtième siècle. Il est dénommé l'« âge des ténèbres » parce que la perception directe des mondes spirituels s'est presque totalement éteinte, survivant

seulement chez un nombre très réduit d'initiés. Vers la fin de la Première dynastie, même les pharaons semblent avoir perdu leur inspiration. Le savoir spirituel est resté enfermé dans les mystères égyptiens, mais ceux-ci ne pouvaient plus être intégralement compris, même par les prêtres et les initiés, affirme Steiner.

Moïse, un juif élevé dans le palais du pharaon égyptien, né vers 1400 avant J.-C., lorsque le Soleil est passé en Bélier, a pu être initié aux mystères. Quoi qu'il en soit, à l'époque de Moïse, l'ancienne clairvoyance égyptienne avait disparu, selon Steiner. C'était pourtant une étape essentielle pour le développement de la liberté humaine. Tant que les gens possédaient une réelle perception du monde spirituel et se savaient guidés par des êtres supérieurs, ils ne pouvaient être vraiment libres. Les mondes spirituels devaient être voilés. « On pouvait encore accéder à la clairvoyance en étant initié aux mystères, mais vers le milieu du second millénaire avant J.-C. la décadence s'était installée, la corruption avait donné naissance à toutes sortes de rites et de pratiques magiques. Tandis qu'on enseignait aux gens ordinaires les vérités de leur religion sous la forme de mythes, ce qui se dissimulait derrière ces mythes était révélé uniquement aux initiés, qui en gardaient le secret. »

Les deux formes différentes de religion ont coexisté durant l'histoire grecque : les mystères, avec leurs enseignements secrets transmis seulement aux initiés, et la religion populaire, avec ses mythes, qui ne contredisent pas les arcanes, tout en ne révélant pas leur véritable teneur. *Via* Rome et son deuxième roi, Numa Pompilius, les mystères égyptiens se sont frayé un chemin vers l'Occident. Vers le quatrième siècle de notre ère, avec l'établissement de l'Église romaine, l'idée de base des mystères – les êtres humains peuvent devenir pareils à Dieu par leurs propres efforts, sans l'intercession de l'Église – est venue à être considérée comme hérétique et à être combattue par une Inquisition féroce. Les maçons enseignant des choses à propos de la nature et de la vie intérieure de l'humanité risquaient d'être brûlés vifs – et ce fut souvent le cas. D'où le grand besoin de secret. Si une personne trahissait, cela risquait

de mettre en danger le reste de la loge, qui pouvait être, comme le dit Leadbeater, « assassinée légalement », méthode de contrôle politico-religieux qui s'est rarement épanouie sur cette planète avec une exubérance pareille à celle de notre époque.

Remontant à des époques très reculées, Steiner voit les mystères comme des collèges de gens possédant encore la faculté de clairvoyance instinctive. « L'humanité ancienne pouvait encore contempler le monde spirituel d'où l'être humain est descendu dans son corps physique sur terre. » Vers le treizième siècle, presque personne en Occident ne possédait plus une clairvoyance directe capable de percevoir et de distinguer les êtres spirituels. Pour Steiner, certains des premiers chrétiens avaient une connaissance personnelle des mondes spirituels, bien que la religion populaire soit devenue encore plus superstitieuse et corrompue par la magie. « Même un aussi grand penseur que Thomas d'Aquin ne possédait ni clairvoyance ni connaissance personnelle des hiérarchies. »

La tradition des mystères a survécu aux dangers du Moyen Âge sous la forme des courants mystiques tels que le Graal, l'École de Chartres, les cathares, les Templiers et d'autres sociétés secrètes de ce genre, qui ont refait surface seulement lorsque la persécution est devenue moins féroce. Les successeurs rosicruciens des Templiers ont gardé vivante la sagesse secrète en constituant de petits groupes d'initiés puissants, mais discrets. Steiner, lui-même rosicrucien initié, raconte une extraordinaire histoire à propos des origines de cette remarquable fraternité, attribuant sa fondation, au treizième siècle, à une douzaine de sages réincarnés de l'époque postatlantéenne, les sept saints Rishis, rejoints cette fois-ci par cinq sages d'une époque plus tardive, délibérément choisis pour ressusciter la sagesse des cultures indienne, chaldéenne, égyptienne, gréco-romaine et chrétienne. Ce conseil hermétique de douze, conscient que le christianisme extérieur s'était transformé en une caricature dégénérée à travers l'Église, a résolu de ressusciter les plus grandes religions mondiales dans

une synthèse plus saine, utilisant comme avatar un jeune homme, considéré comme la réincarnation soit de l'apôtre Paul, soit d'un de ses proches disciples. C'est ainsi que Steiner reconstitue les événements, vraisemblablement à partir des archives akashiques. Le corps éthérique extrêmement évolué de ce prodige, doté de toute la sagesse accumulée, a été transmis à un autre élu du siècle suivant, un jeune Allemand, Christian Rosenkreutz, qui allait initier la lignée des maîtres rosicruciens. De cette étrange manière, la réincarnation du même puissant corps éthérique a pu se produire siècle après siècle, jusqu'à aboutir au comte de Saint-Germain, au dix-huitième siècle.

Au dix-neuvième siècle, les « forces de l'âme » développées par Christian Rosenkreutz au treizième siècle ont servi à fonder le mouvement théosophique, affirme Steiner. Easton soutient que c'est seulement juste avant la fin de l'âge des ténèbres du Kali Yuga, au début du vingtième siècle, qu'une quelconque connaissance fiable de la sagesse des premiers temps est devenue accessible à l'homme, motivant Mme Blavatsky et Steiner à révéler certains des enseignements, sous une forme qui leur semblait appropriée.

C'est « la force rayonnant du corps éthérique de Christian Rosenkreutz » qui, selon Steiner, a fourni l'inspiration pour l'*Isis dévoilée* de Mme Blavatsky. Les stances de Dzyan qu'elle a incluses dans *La Doctrine secrète* contiennent, dit Steiner, « certains des fragments de sagesse les plus profonds et les plus significatifs, dont beaucoup provenaient des enseignements des saints Rishis et avaient imprégné la tradition sacrée de l'Orient. » Il ajoute plus sobrement que la plupart des gens ne comprendront que progressivement la majeure partie de la profondeur de ces stances.

Aux temps anciens, deux formes d'initiation conduisaient aux mystères, les initiations de Jonas et de Salomon, du nom que leur confère Steiner. Dans la première, le candidat était endormi, pour que son âme puisse quitter son corps pour un voyage de trois jours dans le monde suprasensible. Dans l'initiation de Salomon, le candidat recevait des révélations en un « état de transe sublimée ».

L'une des interprétations les plus précises des mystères pratiqués à l'époque moderne nous vient, comme on pouvait s'y attendre, de Geoffrey Hodson, pour lequel la franc-maçonnerie était manifestement un vestige et une représentation symbolique des grands mystères. La franc-maçonnerie était « une porte conduisant vers les mystères mêmes, le pouvoir, la sagesse, la connaissance et les facultés révélées progressivement aux initiés de grade élevé ».

Mais, à la différence de l'initiation rosicrucienne, dont le but fondamental est la révélation du Christ, l'initiation originale aux mystères, telle qu'elle a été reconstituée par les occultistes, était un processus plus simple de ravivement de la clairvoyance chez l'aspirant par la séparation de ses corps éthérique et astral de son corps physique, obtenue généralement par l'administration d'une drogue puissante. Quand le corps physique du candidat gisait en transe pendant trois jours et demi, ses corps plus subtils étaient libres de voyager dans les mondes suprasensibles. Sorti de cette transe, l'initié se retrouvait en possession de la sagesse accumulée qui lui avait été transmise par le prêtre ou l'hiérophante – car la mémoire est inhérente au corps éthérique. Persuadé de l'immortalité de l'ego, le néophyte était « deux fois né ». Dans les mystères chrétiens, le baptême – une presque noyade – peut distendre le corps éthérique, permettant à l'initié de passer en revue sa vie actuelle hors de son corps et de regagner ainsi la certitude de sa spiritualité essentielle – comme n'importe qui peut le faire au cours d'une expérience de mort imminente.

De nos jours, avant d'être initié au grade le plus bas de la franc-maçonnerie, l'apprenti doit avoir vaincu les passions physiques de son corps et s'être « engagé à faire de son corps astral un instrument d'expression des émotions supérieures » – vraisemblablement plus spirituelles que sexuelles. En même temps, l'aspirant est supposé apprendre à acquérir le contrôle de son esprit, car « ce que l'homme voit et apprend à travers ses sens et son intellect, si raffinés et si développés qu'ils soient, n'est que l'aspect le plus infime et le plus écarté de l'existence solaire et planétaire

universelle. L'homme, immergé dans la matière, doit être réveillé de nouveau. L'initié doit transpercer le voile du maya.»

Pour accomplir cette percée *via* l'initiation maçonnique, on faisait absorber à l'aspirant, comme dans les anciens mystères, un breuvage d'oubli, accompagné d'un choc puissant. Le but était de lui faire oublier toute sa vie, afin qu'il puisse être conduit dans la forme spirituelle de sa vie d'avant la naissance. R. Gordon Wasson, dans ses livres *Soma* et *Persephone's Quest*, dit que le breuvage utilisé au cours des mystères était fabriqué à partir d'*Amanita muscaria*, espèce de champignon psychotrope, l'amanite tue-mouches. Boire une telle potion en participant aux mystères d'Éleusis devait faciliter l'accès aux visions des présences spirituelles. Le Dr Albert Hofmann affirme que l'ergot de seigle, parasite fongique commun du grain, utilisé dans les mystères pour démontrer la continuité entre la vie et la mort, provoque aussi des expériences analogues à celles produites par le LSD, hallucinogène qu'il a découvert. Les initiations modernes n'ont plus besoin d'utiliser de telles drogues, dit Steiner.

Au cours de la première initiation du candidat dans une loge maçonnique, d'après la description de Hodson, le candidat est soumis – comme c'était le cas dans les mystères originaux – à une série d'expériences sur le plan astral, différentes de tout ce qu'il a pu ressentir sur le plan physique. Passant du monde physique dans la partie inférieure du plan astral, le candidat est « conduit sans voir dans un monde plus subtil, tout en ressentant le toucher d'un ami qui prend sa main et le guide dans son voyage ». La vision du candidat doit s'ouvrir à ce qui se trouve derrière le voile des sens, tel un aveugle de naissance qui retrouve la vue.

Pendant l'initiation, l'aspirant doit tout d'abord percevoir à travers son propre corps ce qui vit dans les règnes inférieurs de la nature, tant minéral que végétal. Ensuite, les passions et les désirs du règne animal. En troisième lieu, le plus important, il est conduit vers une vision des forces élémentaires de la nature. Hodson explique très minutieusement le rôle primordial des esprits naturels dans

l'initiation maçonnique, où le candidat doit retrouver assez de clairvoyance pour être capable de voir les esprits naturels et, par leur intercession, d'accéder à la hiérarchie des êtres angéliques.

Selon Leadbeater, bien qu'on ait également recours aux anges dans la religion chrétienne, il y a une différence entre les méthodes adoptées par le christianisme et celles de l'ancienne religion égyptienne des mystères d'où la franc-maçonnerie tire ses racines. Dans le christianisme, on invoque de grands anges, bien au-dessus des humains sur l'échelle spirituelle. « Chez les francs-maçons, on invoque aussi l'aide angélique, mais les anges appelés sont proches du niveau humain de développement et d'intelligence. Chacun d'entre eux amène avec lui un nombre de subordonnés qui exécutent ses directives. »

Leadbeater le dit : « Dans la franc-maçonnerie, nous invoquons l'aide des entités non humaines – les habitants des plans plus subtils, qui sont parfaitement accoutumés à traiter avec les forces appartenant à leurs niveaux respectifs et à les contrôler. Nous faisons davantage appel à des êtres de notre propre plan ou légèrement au-dessus de celui-ci, qui amènent avec eux des assistants du règne des esprits naturels et même des êtres élémentaires. » (Pour Leadbeater, les êtres élémentaires sont différents des esprits naturels, car ils sont des « créatures semi-conscientes », souvent simplement les formes-pensées des devas.)

Dès que la loge est déclarée ouverte – le maître maçon et ses officiers ayant marché en procession circulaire pour esquisser la forme-pensée d'un temple, pareil à la partie inférieure de la « cella », la chambre intérieure qui enferme en elle tout le dallage en mosaïque de la loge et qui charge celle-ci de magnétisme –, on invoque les esprits naturels et leurs supérieurs angéliques.

Les questions spécifiques à l'intention de chacun des gradés maçonniques agissent, selon Leadbeater, comme un appel à un deva particulier, qui se présente immédiatement et agit comme capitaine des esprits naturels et des élémentaires qui se réunissent autour de lui. En plus des esprits naturels, les êtres élémentaires

répondent apparemment aussi à l'invocation comprise dans cette formule très condensée. « Quand l'appel se réverbère dans la totalité des différents règnes naturels, il fait savoir aux devas, aux esprits naturels et aux êtres élémentaires qu'une occasion est sur le point de leur être offerte... et ils aiment beaucoup y répondre. »

Que la plus grande partie de ce qui a lieu dans une initiation maçonnique moderne soit uniquement rituel et symbolique ne semble pas diminuer ces effets, si l'on en croit Leadbeater : « Le fait que des milliers de francs-maçons aient posé la question prescrite sans se douter le moins du monde de l'effet produit sur les mondes invisibles ne les a pas privés de l'assistance angélique. S'ils avaient été conscients de sa présence, cette assistance les aurait abasourdis plus qu'il n'est possible de le dire, et probablement même terrifiés. »

Cependant, c'est à l'aide de ces devas représentatifs des divers gradés que l'édification de la forme-pensée et l'épanchement de la force sont censés être accomplis. À mesure du déroulement de la cérémonie, divers esprits naturels se manifestent, « pour rendre les murs du temple plus épais et plus hauts pendant que les Êtres supérieurs renforcent son magnétisme en le remplissant du pouvoir de leurs niveaux respectifs ». Un plafond éthérique est étendu sur toute la loge. Des colonnes porteuses se développent vers le bas, « comme les racines d'un banian ». La forme-pensée ainsi créée est supposée être la reproduction exacte d'un temple grec, les rangées de colonnes qui soutiennent son lourd toit étant érigées à l'extérieur de la chambre centrale, seule partie du temple entièrement cloîtrée. Bientôt, dit Leadbeater, toute la loge palpite de vie élémentaire, « entièrement possédée par le désir le plus ardent de se pencher sur le travail en cours ».

Le développement et l'intelligence des êtres élémentaires et des esprits naturels de différents niveaux varient grandement, certains étant bien définis et actifs, d'autres vagues et indistincts. Chaque groupe montre ses couleurs distinctives, flottant au-dessus du gradé qui est leur représentant sur le plan physique. Dans le cas

des gradés de rang inférieur, il suffit d'un léger développement de la clairvoyance pour les voir flotter au-dessus de la tête de ceux-ci, dit Leadbeater. « Si un gradé s'élève vers son deva et laisse la force de celui-ci le traverser librement, ses principes supérieurs feront corps avec le deva. Il deviendra alors un excellent canal pour la force divine. »

Selon Hodson, c'est à ce moment-là que le candidat est présenté aux esprits naturels représentant les quatre ordres de forces invisibles et aux intelligences qui leur sont associées – celles de la terre, de l'eau, de l'air et du feu – intelligences qui édifient l'Univers et font évoluer l'âme humaine. Cette présentation se fait aussi parce que le candidat est sur le point de devenir franc-maçon – un maçon est un constructeur, et le constructeur un créateur.

Le candidat, affirme Hodson, offre des présents qui établissent un lien opératoire entre lui et les esprits naturels de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, afin qu'à travers eux il soit relié à leurs aînés angéliques et archangéliques. « Quand les offrandes tombent sur le sol, les esprits naturels en absorbent ce qu'ils peuvent de leur magnétisme, les acceptant joyeusement. »

Chacun des esprits naturels, dans son ordre et à son niveau, ayant reconnu le candidat, l'accepte dans la fraternité. « À l'avenir, ils seront ses équipiers, et, lui, il sera membre de chacune de leurs quatre "guildes". Leurs quatre sceaux seront imprimés sur ses corps subtils et il pourra les appeler, eux et leurs aînés proches, pour le travail et l'aide. »

Des deux côtés de l'arche royale on invoque les êtres élémentaires de la terre. Si le candidat peut les commander, dit Hodson, soit par sa volonté qui passe par sa voix, soit par une qualité inhérente à sa nature, ils s'y soumettront et s'effaceront pour le laisser passer lorsqu'il se retournera. « Les gnomes sont amusés par la majeure partie de la cérémonie, sauf si sa force les entrave. Ils deviennent alors sérieux pour un moment. Les gnomes jouent sur le plancher du temple, marchent derrière la procession en l'imitant grotesquement et absurdement, s'amusant grandement tout le temps

et se divertissant beaucoup de la cérémonie. Si le maître maçon qui officie ne sait pas se faire respecter, ils continueront à rire et à l'imiter, lui et le candidat. »

Hodson pense qu'il s'agit d'un type supérieur de gnomes, pas toujours aussi foncés que les gnomes qu'on trouve dans la nature, et dépourvus de leur apparence déplaisante ou hostile. Il les appelle gnomes « cérémoniels » ; ils sont parés d'habits imitant ceux des humains, généralement de couleurs vives. Certains essayent même d'endosser des tenues de soirée pendant quelques instants, « bien que le résultat ne puisse pas être considéré comme très réussi, la même chose pouvant être dite à propos du tablier, du collier et des bijoux [emblèmes maçonniques] qu'ils arborent à l'occasion ».

À mesure que la cérémonie progresse, un sylphe descend de la couche supérieure de l'air pour voguer juste en dessous du plafond, « une créature ardente et puissante, d'une taille et d'une forme proches de celles des humains, avec un visage d'une grande beauté et exprimant la force, mais sans sexe défini », nous dit Hodson.

Le sylphe d'Hodson accepte les offrandes du candidat et, tendant la main, touche le front de celui-ci, versant en lui sa vitalité rayonnante et lui donnant la clé qui peut ouvrir les portes de son royaume.

Son ondine apparaît sous la forme d'un personnage féminin complètement nu, d'une singulière beauté, entouré d'une aura scintillante et dont le corps luit comme s'il était humide. Sa salamandre est très élancée et mince, une créature de flammes, avec des bras et des jambes comme des langues de feu et un corps ardent suggérant la forme humaine, deux yeux flamboyants et un centre enflammé au milieu de la tête. Le contact momentané avec la salamandre fait flamboyer l'aura du candidat « d'une manière merveilleusement stimulante et purificatrice ».

D'autres sylphes apparaissent, « de jolies créatures, se déplaçant autour de la loge, rayonnantes, chargées de joie et de vitalité, leur pouvoir viril incarné dans le candidat, ce qui a pour effet de rendre

le corps astral de celui-ci plus ouvert aux forces de la cérémonie. Des courants de force sont déversés dans son aura, qui scintille d'un éclat blanc et se dilate. Son corps astral est purifié, affiné, sa tonalité et sa vitesse de vibration s'élèvent ».

L'effet exercé par les vibrations des êtres élémentaires sur le candidat permet à celui-ci de se préparer à la grande expérience de la consécration. Hodson dit que, parfois, les devas jettent un voile en travers du portail, afin que son aura soit démêlée et nettoyée lorsque le candidat le traverse.

Le candidat est alors présenté aux foules angéliques, d'abord par un médium appartenant à leurs ordres inférieurs, les esprits naturels. Ensuite, il rencontre les intelligences supérieures. Pendant ce temps, certaines parties de la loge sont intensément chargées de force magnétique.

Si peu que les frères puissent savoir de ce qui se passe réellement, dit Leadbeater, chaque loge maçonnique est sous la responsabilité d'un ange hautement évolué. Un tel ange, représentant le maître maçon, arrive accompagné d'une cohorte d'anges assistants pour prendre soin des cérémonies.

Le point principal de la cérémonie, son apogée, a été maintenant atteint et constitue l'admission définitive du candidat dans l'ordre – le moment où un centre ou chakra particulier est ouvert, un pouvoir potentiel spécifique accordé. Les forces traversent le corps du candidat d'une manière précise durant la cérémonie. Pour que le processus puisse se dérouler, il est essentiel que l'hiérophante ou le maître maçon éveille chez le candidat la kundalini, la « puissance du serpent ». Hodson nous dit qu'une partie du devoir de l'hiérophante des grands mystères était justement de faire descendre ce pouvoir divin dans le candidat et de faire monter le serpent, la kundalini. Dans l'ancienne Égypte – ce à quoi Leadbeater prétend avoir assisté par la clairvoyance –, un faible courant d'électricité physique traversait le candidat à travers une baguette ou une épée avec laquelle on le touchait en certains points.

Les théosophes énumèrent et localisent trois sources de l'énergie essentielle et universelle de la kundalini : pour le macrocosme, le Soleil, pour la nature, le centre de la Terre, pour le microcosme, ou le corps physique humain, le sacrum, situé à la base de la colonne vertébrale. La kundalini solaire et planétaire ne s'arrête jamais, une interaction perpétuelle se produisant entre le Soleil et toutes ses planètes. À l'étape de préinitiation de l'humanité, la kundalini était partiellement active, assumant uniquement deux formes : la force créative, dont le courant est ressenti comme attraction sexuelle, et la force nerveuse, qui anime les nerfs. En dessous de ces niveaux extérieurs, les occultistes comptent sept autres niveaux plus profonds, les « anneaux » du serpent de feu, emmagasinés et, avant l'initiation, « assoupis » dans le véritable centre sacré de la moelle épinière.

La kundalini, ou kundalini shakti, le pouvoir qui serpente, est une force triple, féminine, masculine et neutre. La force centrale, neutre – le sushumna – monte verticalement le long d'un canal se trouvant dans la moelle épinière, tandis que les forces tourbillonnantes féminine et masculine, ida et pingala, circulent ensemble des deux côtés du sushumna, se croisant et s'entrelaçant au niveau des centres de force importants, les chakras. Ida passe ensuite dans la glande pituitaire, pingala dans la glande pinéale, sushumna monte par la moelle épinière à côté du bulbe rachidien pour sortir par la fontanelle antérieure. « Quand le rayon de feu atmique qui forme le noyau du sushumna est ramené au niveau physique plus dense, la force vitale créative positive et négative, relativement dormante, qui demeure dans le sacrum, est mise en route. »

Symboliquement, la baguette devient le serpent. Chez un être humain, le terme « baguette » se réfère tant à la moelle épinière qu'à un conduit ou un canal éthérique et surnaturel montant par son centre sur toute sa longueur, du sacrum jusqu'au bulbe rachidien. Ce conduit est le véhicule de la force vitale créative, mesure de ce qui agit depuis les niveaux supérieurs dans l'acte génératif. Ce courant, dit Hodson, est unipolaire, ou même neutre, car il

influence autant les organismes masculins que les organismes féminins – par des moyens occultes, la même force neutre agit le long de la moelle épinière, non pas vers le bas, mais vers le haut. Avant que cette inversion de direction de l'énergie créative puisse être achevée, les courants positif et négatif doivent être stimulés, pour circuler vers le haut. Pénétrant dans le cerveau, ce triple pouvoir illumine l'esprit à un point tel que l'individu devient presque un dieu, doté de pouvoirs théurgiques. « Les vibrations intensifiées à l'extrême du cerveau, des glandes, des cellules et de la substance aérienne dans les ventricules rendent le cerveau et le crâne sensibles à la vie et à la conscience égoïque et monadique. »

Hodson explique que Moïse avait sublimé cette force créative, l'obligeant à monter depuis le pelvis, parce qu'il tenait dans sa main la baguette de pouvoir du magicien. « Le génie des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu, a alors obéi à la volonté du détenteur d'une telle baguette* ».

Dans les grands mystères, la manifestation culminante du désir de devenir maître maçon ou initié du premier degré consiste, selon Leadbeater, non seulement dans la sortie pleinement consciente du corps physique et le retour avec le souvenir intégral de tout ce qui s'est produit dans les mondes supérieurs, mais aussi dans la réalisation qu'il n'y a plus de « vous » et de « moi ». Les deux ne font qu'un – facettes de quelque chose qui les transcende et

* Si tirée par les cheveux que la notion puisse être, C. Jinarajadasa raconte dans son livre *Occult Investigations* que Leadbeater a utilisé en Inde les esprits naturels pour sa recherche de divers éléments chimiques. Certains, tels que le scandium, rares et difficiles à trouver, ont été localisés par Leadbeater avec l'aide des esprits naturels de la mer. Il est entré en contact avec un triton qui vivait dans l'océan près du rivage d'Adyar et lui a demandé s'il pouvait trouver quelque chose ressemblant au scandium dans la mer. Presque immédiatement, dit Jinarajadasa, l'esprit naturel a apporté un peu d'erbium, dont les atomes avaient été décrits comme « pareils à des spicules ou à une poignée de minces crayons ». Curieux de savoir pourquoi Leadbeater voulait voir ces substances, le triton a dit ne pas pouvoir comprendre la raison pour laquelle on lui avait demandé d'apporter ce qui pour lui n'était que de simples jouets.

les inclut. « C'est une chose d'en parler et de le saisir intellectuellement. C'en est une tout autre de pénétrer dans le monde merveilleux et de le savoir avec une certitude qui ne pourra jamais être ébranlée. »

L'initié doit pénétrer ensuite dans la solitude cosmique pour découvrir son identité avec le tout. « Il comprend finalement, et pour toujours, qu'il est l'Éternel, et que l'Éternel est lui-même. Il dépasse alors la possibilité de la submersion dans l'illusion du moi distinct. »

Ainsi s'achève l'initiation. Avec la fermeture de la loge, les foules élémentaires qui s'y sont rassemblées s'éparpillent vers l'extérieur dans toutes les directions, raconte Hodson. Seuls leurs capitaines, les anges représentant les gradés, restent encore. Quand le maître maçon prononce la formule de clôture, les anges des gradés assistants s'effacent, ne laissant que l'auguste forme-pensée du comte de Saint-Germain. En sa qualité de grand maître éternel de la franc-maçonnerie, le comte de Saint-Germain est relié par le trente-troisième degré – le pouvoir sacramental le plus élevé conféré dans les mystères de l'Égypte ancienne – « au Roi spirituel du monde, le plus puissant des adeptes à la tête de la Grande Loge blanche, entre les mains de laquelle repose le destin de la Terre ».

XVII

Les Grands Frères blancs

Si l'on en croit Hodson, la sagesse des mystères a été perpétuée par une fraternité active d'adeptes, gardiens de l'héritage spirituel du genre humain, conservateurs au fil du temps de ce qu'il appelle « la lumière sacrée de la sagesse et du savoir spirituels et occultes ». Les principaux centres de cette « Grande Fraternité blanche » – que décrivent Hodson et d'autres théosophes – vont de Louxor au Yucatan, de la Hongrie au Tibet, ses membres étant « les bergers des âmes, assez proches du genre humain ».

Le terme « proches du genre humain » a engendré beaucoup de controverses, car les adeptes sont réputés pouvoir apparaître à leurs disciples soit en personne, désincarnés dans l'astral, soit fantomatiquement, matérialisés sous une apparence physique. Des volumes entiers ont été rédigés sur la manière dont le comte de Saint Germain préservait son corps du vieillissement, si bien que sa présence a pu être notée à des périodes historiques largement distantes. Ce furent des adeptes de ce genre qui, selon Leadbeater,

imaginèrent délibérément la fondation de la Société théosophique comme un instrument à l'aide duquel faire connaître de nouveau au monde la sagesse occulte et préparer ainsi le chemin pour la réhabilitation des anciens mystères. Deux personnages passent plus particulièrement pour avoir réalisé cela, le prince indien Mahatma Morya et le brahmane du Cachemire Koot Hoomi, si familier à Mme Blavatsky. Leadbeater raconte qu'après avoir soigneusement pesé le pour et le contre, «les maîtres Morya et Koot Hoomi ont assumé la responsabilité de cette décision et ont choisi cette noble émissaire, Mme Blavatsky, pour les aider sur le plan physique. En temps utile, la Fraternité l'a envoyée en Amérique, à la recherche du colonel Olcott.» Comme elle le dit elle-même : «Les maîtres himalayens sont derrière notre mouvement, et nous avons fondé la Société théosophique à leur instigation. Ils nous ont montré qu'en associant la science à la religion l'existence de Dieu et l'immortalité de l'esprit humain peuvent être démontrées comme un problème euclidien.»

Depuis le commencement, dit Hodson, le mouvement théosophique a été supervisé par certains adeptes et initiés appartenant à la branche de la Grande Fraternité blanche appelée Fraternité de Louxor. Parmi ses membres, on comptait Serapis Bey, qui donna des instructions à Mme Blavatsky, et Polidorus Isurenus, archiviste de la Fraternité de Louxor, qui a instruit Hodson, tout comme l'a fait un autre maître, Tutuit Bey. Leadbeater dit que lui et d'autres cofondateurs de la Société théosophique, comme Mme Blavatsky, Annie Besant et le colonel Olcott, avaient «vu» certains maîtres et que de nombreux autres membres de la Société en avaient aperçu un ou plusieurs.

Si l'on en croit les théosophes, aux commencements de la Société, alors que Mme Blavatsky développait des facultés supérieures, les maîtres se matérialisaient fréquemment pour que tous puissent les voir, bien qu'ils ne fussent pas dans leurs corps physiques. Dans quelques cas seulement, l'adepte et la personne qui le voyait étaient dans un corps physique. Mme Blavatsky a raconté souvent sa rencontre avec le maître Morya dans Hyde Park, à Londres, en

1851, alors qu'elle avait seize ans. Celui-ci était venu accompagné d'un certain nombre d'autres princes indiens à la première grande exposition internationale. Plus tard, après avoir vécu pendant un certain temps dans un monastère du Népal, elle affirmait avoir vu constamment trois des maîtres dans leurs véhicules physiques et avoir été initiée par eux aux mystères.

Selon Leadbeater, certains des maîtres étaient descendus plus d'une fois dans leur corps physique depuis les retraites montagneuses de l'Inde. Le colonel Olcott disait en avoir vu deux : le maître Morya et le maître Koot Hoomi. Leadbeater rend lui aussi compte de deux telles rencontres. L'une de ces rencontres avait été faite avec le comte de Saint-Germain, connu aussi sous le nom de prince Rákóczy, qu'il avait vu descendre le Corso à Rome, habillé comme un aristocrate italien. « Il m'a emmené dans les jardins de la colline Pincienne, et nous sommes restés à discuter pendant une heure de la Société et de ses travaux. »

Saint-Germain n'était pas particulièrement grand, mais se tenait très droit et avait une allure militaire, raconte Leadbeater. « Il faisait preuve de l'exquise courtoisie et dignité d'un grand seigneur du dix-huitième siècle, membre d'une très ancienne et noble famille. Ses yeux sont grands, noisette, remplis de tendresse et d'humour, bien qu'abritant un éclair de pouvoir. La magnificence de sa présence incite à lui rendre hommage. Son visage est olivâtre, sa chevelure châtain coupée ras, avec une raie au milieu et rejetée en arrière, libérant son front. Il porte une courte barbe pointue et arbore souvent une splendide houppelande militaire rouge ou un uniforme sombre avec des galons sur les revers. Il demeure d'habitude dans un vieux château d'Europe de l'Est qui a appartenu à sa famille pendant des siècles. »

Dans son autobiographie, Annie Besant raconte que, pendant la visite qu'elle avait rendue à Mme Blavatsky à Fontainebleau en 1890, elle s'était réveillée brusquement pour trouver « l'air de la pièce parcouru d'ondes palpitantes, suivies par l'apparition du rayonnant visage astral du maître [Morya], visible à [son] regard physique ».

Pour expliquer les déplacements des maîtres Rákóczy, Morya et Koot Hoomi entrant et sortant de leur corps physique, Leadbeater affirme que, lorsque ceux-ci se retirent, « ils sont conscients et actifs sur les plans bouddhique et atmique ». Quand il a demandé à ces maîtres comment ils avaient atteint un tel niveau suprême, ceux-ci lui avaient répliqué qu'il n'y avait pas si longtemps ils en étaient au même point que lui, mais qu'ils s'étaient élevés des rangs de l'humanité ordinaire. Le reste de l'humanité allait devenir comme eux à la fin, le système dans son intégralité étant une évolution progressive de la vie, s'élevant de plus en plus haut, jusqu'à la divinité même.



H. P. Blavatsky avec Koot Hoomi, le prince Rákóczy et Morya.

Dans son livre *The Masters Revealed*, K. Paul Johnson s'est donné beaucoup de mal pour tenter de prouver que Morya et Koot Hoomi n'étaient pas des esprits désincarnés, mais des personnages historiques célèbres, le premier un maharadjah du Cachemire, Ranbir Singh, le second un sikh du Pandjab, Thakar Singh. Cependant, Johnson ternit son érudition industrielle en révélant ses préjugés dans le sous-titre, *Madame Blavatsky and the Myth of the Great White Lodge*. S'il ne nie pas tout à fait la réalité de la Grande Fraternité blanche, il la met fortement en doute. Par ailleurs, Richard Leviton, qui a passé plusieurs années en Angleterre à suivre une interminable initiation sous les auspices de ce qu'il appelle « plusieurs anges familiers, et un type d'anciens amis désincarnés et maîtres spirituels du plan intérieur », est plus convaincant. Dans son analyse pénétrante de la philosophie de Steiner, il fait valoir que celui-ci n'a jamais mis en doute la réalité de la hiérarchie des adeptes mahatmas, mais « a eu un contact direct avec des membres de la Fraternité blanche, tant dans des incarnations humaines qu'en dehors de celles-ci ». Leviton affirme que les mahatmas, bien qu'ils soient des êtres humains subtils, pour lesquels le fait d'être vivant ou mort n'avait aucune importance spirituelle, étaient sans aucun doute physiquement sur terre à la fin du dix-neuvième siècle.

Les adeptes sont universellement décrits comme des hommes vraiment beaux, leur corps physique presque parfait, car ils se conforment totalement aux lois de la santé et, plus que tout, ne s'inquiètent jamais. Pour Hodson, le maître Morya était dans la fleur de l'âge, trente-cinq ou quarante ans. « J'ai pu observer la texture de sa peau, ses cheveux et la merveilleuse "lumière" de ses yeux. » Pourtant, quand Mme Blavatsky l'a rencontré pendant son enfance, dans les années 1850, il avait exactement la même apparence que dans les années 1900.

Le maître Koot Hoomi semblait avoir le même âge que Morya, bien qu'on sache qu'il avait suivi des études universitaires en Europe avant le milieu du dix-neuvième siècle. Brahmane du

Cachemire, son teint était pourtant clair, comme celui des Anglais, sa chevelure châtain flottante, « rousse avec des éclairs dorés lorsque les rayons de soleil l'atteignent, le nez finement ciselé, les yeux grands, d'un merveilleux bleu liquide, remplis d'amour et de joie, son expression sans cesse mobile lorsqu'il sourit ». Dans une vie précédente, très reculée dans le temps, il était réputé avoir été le grand Pythagore.

Le maître Morya a expliqué à Hodson que les maîtres ne vivaient pas seulement dans de vraies maisons avec des pièces, des tables et des chaises, mais aussi dans ce qu'on pourrait appeler l'« infini », au-delà des limitations de l'espace. « En fait, cette planète, la Terre, n'est que notre place corporelle éternelle. Nous avons des corps, nous devons donc avoir des maisons, et nous les avons. Mais nos vraies vies sont relativement incorporelles et donc pratiquement infinies, bien que pas entièrement au premier abord. »

Quand Hodson a demandé comment les adeptes préservaient l'intimité de leurs maisons et la leur au regard de la photographie aérienne, il a reçu la réponse que voici : « Par la déflexion de la lumière, juste comme lorsqu'un yogi se rend invisible, comme le faisait Mme Blavatsky. »

Le maître de Hodson, Tutuit Bey, affirmait que son quartier général se trouvait près de l'endroit où celui-ci le supposait être, mais qu'il était entièrement et occultement dissimulé aux yeux du monde. Il assurait que les maîtres pouvaient dissimuler leurs centres en les recouvrant du voile du maya. « Personne ne peut voir, trouver, visiter nos retraites, ou nous-mêmes, contre notre volonté. De même, nulle personne qui survole le désert de Gobi, qui le traverse ou qui y erre ne peut voir les vestiges des édifices qui avaient jadis formé la Grande Île blanche de la mer de Gobi. Il est interdit de s'immiscer dans notre intimité personnelle et dans celle du gouvernement de la Fraternité. Cette interdiction a une force telle que même la plus grande des inventions des hommes de science actuels ou à venir ne pourra permettre à qui que ce soit de pénétrer dans notre domaine contre notre volonté. »

Néanmoins, Koot Hoomi a enseigné à Hodson un moyen de lui rendre visite dans la vallée où lui et d'autres membres de la Grande Fraternité blanche demeuraient dans leurs corps physiques. Leadbeater raconte aussi qu'il a rendu régulièrement visite aux maîtres « durant le sommeil du corps » sur une période de quarante ans. Il souligne que dans le livre de Krishnamurti *Aux pieds du maître*, l'auteur en titre admet sur un ton légèrement moqueur que la préface du livre a été rédigée presque en entier par le maître Koot Hoomi. Leadbeater l'explique ainsi : « Chaque nuit, j'ai dû conduire cet enfant dans son corps astral vers la maison du maître, pour qu'il fût instruit. Le maître a consacré environ quinze minutes chaque nuit à lui parler, rassemblant à la fin les points principaux. Le matin, le garçon se souvenait du résumé et le mettait sur papier. » Un million d'exemplaires ont été vendus aux États-Unis. Une autre occultiste célèbre, Alice Bailey, rédactrice d'interminables livres sur la théosophie, prétend avoir servi de canal à dix-neuf textes du mahatma tibétain Djwal Khul, qui les lui a dictés alors qu'elle était pleinement consciente.

En ce qui concerne l'emplacement précis des demeures de ces maîtres, Leadbeater parle d'une certaine vallée au Tibet, ou plutôt « d'un ravin avec les pentes couvertes de pins » où, dans les années 1930 – que ce soit dans la réalité ou dans le fantasme – vivaient deux des maîtres, Morya et Koot Hoomi, occupant des maisons situées des deux côtés opposés du ravin. La maison du maître Koot Hoomi était divisée en deux parties par un passage la traversant, et était entourée d'un grand jardin avec des arbustes à fleurs et un bout de terrain cultivé par des laboureurs. La maison à deux étages du maître Morya, avec ses vérandas vitrées, faisait face à la route, où un sentier descendait vers un petit pont au fond du ravin. Le maître Koot Hoomi montait un grand cheval bai, accompagné parfois du maître Morya sur un splendide étalon blanc, lorsqu'ils se rendaient aux monastères.

Paul Jackson soutient que toutes ces descriptions étaient inventées pour déguiser l'identité des maîtres du jour et préserver leur vie

privée. Mais soit on croit à la magie, soit on n'y croit pas. Bien que Leadbeater ait tendance à exagérer, on peut raisonnablement assumer que lui et ses amis théosophes, y compris Mme Blavatsky, ont usé de faux-fuyants subtils pour certains aspects de leurs actions occultes, juste pour les garder dans les limites de ce qu'une société victorienne étroite d'esprit était capable d'accepter.

Plus fantastique est la description de Leadbeater d'une étroite brèche dans la roche, près du pont au fond du ravin, conduisant à un vaste système de salles souterraines « contenant un musée occulte dont le maître Koot Hoomi est le gardien pour le compte de la Grande Fraternité blanche ». Là sont gardés des manuscrits originaux d'une ancienneté inimaginable et d'une valeur inestimable, « manuscrits rédigés par la main du Seigneur Bouddha au cours de sa dernière vie comme prince Siddhartha, ainsi qu'un texte écrit par le Christ durant sa vie en Palestine ». Que Jésus de Nazareth, un essénien, ait pu laisser des écrits, peut sembler tiré par les cheveux, et pourtant il est difficile de croire que les manuscrits de la mer Morte aient été l'unique production de cette période extrêmement religieuse. Leadbeater continue sa description des grottes, en affirmant qu'on trouve là le splendide original du Livre de Dzyan décrit par Mme Blavatsky dans *La Doctrine secrète*. « Là sont aussi gardés les prototypes de toutes sortes d'appareils qu'ont développés les différentes civilisations, et des illustrations sophistiquées des types de magie en usage à divers moments de l'histoire. »

Pour Steiner, dont les concepts peuvent étonner, rien de tout cela n'est bizarre – ses propres lectures des archives akashiques sonnent souvent encore plus étrangement. Cependant, Steiner a coupé les ponts avec les théosophes, dans une certaine mesure en raison de la question même de la limitation que ceux-ci imposaient à la liberté humaine en se fiant aveuglément à la tutelle des mahatmas. Bien que Steiner jouisse d'un accès direct à la hiérarchie des mahatmas, incarnés et désincarnés, il prétendait que les loges occultes et les mahatmas avaient conspiré dans le but de nuire délibérément à

la théosophie du dix-neuvième siècle, afin de rendre peu intelligible la perception précise et la compréhension du Christ qu'en avait Mme Blavatsky, « manipulant celle-ci comme une marionnette, la tirant dans des sens contraires, selon leurs buts », nous dit Leviton. L'anthroposophie a été donc développée pour remédier au penchant unilatéral pro-indien de la théosophie.

Pour Leviton, Steiner était un rebelle au fond de lui-même, bien qu'il ait étudié les méthodes rosicruciennes, goethéennes et théosophiques, bien qu'il ait obtenu des diplômes scientifiques et respecté les héritages historiques. Il était mal à l'aise devant un mouvement prétendument spirituel, basé sur la direction autocratique de mahatmas distants, souvent désincarnés. « Il a suivi son propre chemin, rompant avec les matérialistes, les spiritualistes, les théosophes et les loges, continuant sa voie, suivant les indications de la hiérarchie suprasensible du mieux qu'il le pouvait, et a présenté les résultats dans le contexte reconnu de la philosophie occidentale, de l'occultisme initiatique et de la spiritualité ésotérique chrétienne. » Leviton conclut que la théosophie se contentait d'une autorité reçue, qui n'avait pas sa place dans l'anthroposophie. Pourtant, si on y réfléchit sérieusement, chaque principe fondamental de l'anthroposophie vient directement de la bouche, ou du stylo, de Steiner.

D'autre part, Hodson est resté fidèle aux loges toute sa vie. Regrettant qu'une grande partie de l'ancienne sagesse fût tombée dans l'oubli, il a rassuré ses disciples, leur affirmant que l'initiation aux niveaux supérieurs des mystères était toujours célébrée par les loges occultes et que « les véritables secrets avaient été préservés parmi les hiérophantes de la Grande Fraternité blanche. Ils récompenseront toujours la quête des maçons sincères ».

Leadbeater parle des adeptes de la Grande Fraternité blanche, œuvrant sans discontinuer à de nouveaux plans pour accélérer l'évolution de la race humaine et lui permettre de s'élever. Certains ont pris pour pupilles et disciples les gens désireux de suivre la voie, « afin que les rangs de la hiérarchie ne diminuent

jamais ». Il dit que les maîtres Morya et Koot Hoomi avaient continué à célébrer les rites d'initiation des candidats à la fraternité, généralement dans leur ancien temple troglodyte proche du pont enjambant la rivière séparant leurs maisons. Le candidat devait apparaître dans son corps astral, comme pour le sabbat des sorcières. Au cours de la première initiation célébrée par ces maîtres, de nombreux objets astraux étaient montrés au candidat, qui devait préciser à l'initiateur de quoi il s'agissait. Le candidat devait aussi faire la distinction entre les corps astraux d'un vivant et d'un mort, entre une personne réelle et l'image mentale d'un maître ou sa copie conforme. Jusqu'à la première initiation, le candidat œuvrait la nuit dans son corps astral. Puis, pour se montrer sur le plan physique tout en continuant à fonctionner dans son corps astral, il devait matérialiser un corps physique, « réalisation exigeant une considérable dépense d'énergie ».

Tout ce qui se passe durant la deuxième initiation, nous dit Leadbeater, se produit au niveau mental. Tous ceux qui sont impliqués endossent leur corps mental, et non pas leur corps astral. Pour opérer dans son corps mental, on doit matérialiser un corps astral temporaire.

Si l'initiateur est le Seigneur Maitreya – le bodhisattva éducateur du monde, chef de la Grande Fraternité blanche –, la cérémonie a lieu dans son jardin ou dans la grande salle de sa maison, où il préside dans son corps physique. Tous les autres, à l'exception du candidat, sont présents dans leur véhicule astral pour la première initiation et dans leur corps mental pour la deuxième.

« Les Grands Êtres présents, raconte Leadbeater, peuvent concentrer facilement leur conscience à n'importe quel niveau. » Sur les plans astral et mental chaque chose physique possède une contrepartie parfaite. « Ainsi, les comptes rendus sont tout à fait justes. Les positions assumées par rapport aux objets physiques sont telles qu'elles ont été décrites. »

Toutes les véritables initiations supérieures ont lieu hors du corps physique. Au cours des étapes suivant la première, la deuxième

et la troisième initiation, le candidat développe progressivement sa conscience bouddhique. À la quatrième initiation, il aborde le plan nirvanique.

Les orientalistes européens ont traduit le terme « *nirvana* » par « annihilation » car, dit Leadbeater, le mot signifie « extinction », comme la flamme d'une bougie est éteinte par le souffle. Rien n'est plus opposé à la vérité, sauf qu'il s'agit de l'annihilation de l'homme ici bas. « Là, il n'est plus homme, mais Dieu dans l'homme, un dieu parmi d'autres dieux, bien que moindre qu'eux. »

Ceux qui atteignent le rang d'adepte et choisissent de rester sur terre et d'aider au progrès de l'évolution de l'humanité préfèrent garder leur corps physique. « Pour convenir à de tels buts, ces corps ne doivent pas être ordinaires. Non seulement ils doivent posséder une santé parfaite, mais aussi être des expressions de l'ego aussi parfaites que possible sur le plan physique. Le corps doit être adapté au travail et capable de résister bien davantage que celui des hommes ordinaires. »

La communication entre les maîtres, les adeptes et leurs pupilles théosophiques se produisait de façon inattendue, par exemple des lettres qui tombaient brusquement du plafond ou qui apparaissaient du néant – beaucoup d'incrédulité et de discrédit ont ainsi été jetés sur la Société. Pourtant, certaines manifestations psychiques extraordinaires étaient visibles. Selon Hodson, les communications des adeptes lui étaient invariablement annoncées par un courant électrique descendant sur un côté de son visage. Quand Hodson résidait sur Belvedere Street, son attention était attirée sur la présence du maître prêt à communiquer avec lui lorsqu'une série de petits coups très perceptibles, pareils à un cliquetis métallique, venait d'une châsse en bois renfermant des portraits des maîtres. Hodson se plaçait alors par des exercices de yoga dans un état mental réceptif, « et le savoir contenu dans l'esprit du maître s'éveillait dans [son] esprit ». Il ne s'agissait pas d'un processus de clairsentience, dit Hodson, car aucun son ne se faisait entendre, mais d'une compréhension active transférée intérieurement. C'était un transfert d'idées d'un esprit conscient à un autre,

d'abord sous la forme de pensées logiques, puis de formulations verbales, le tout instantanément et continuellement. « Durant la réception, les idées montent et s'établissent dans mon propre esprit dans une conscience plénière – une hyperconscience – comme s'il s'agissait de mon savoir personnel. »

Le maître Morya a corroboré les faits – comme le note Hodson dans son journal –, disant que celui-ci a toujours effectué tout son travail et ses recherches par la clairvoyance avec une conscience physique et mentale plénière, et a toujours reçu les messages des maîtres et des membres des ordres angéliques de la même façon, à l'aide de la « conscience hyper-mentale ».

Le maître pouvait ainsi lui faire connaître rapidement les significations profondes des textes sacrés ou d'autres textes littéraires, don qui lui a permis de les interpréter et de les expliquer à une large audience. Comme le souligne Easton, de nombreux passages bibliques, s'ils sont interprétés littéralement, non seulement se contredisent mutuellement, mais ne se conforment nullement à ce que l'esprit humain considère comme logique, chose encore plus valable pour les enseignements prétendument révélés et autoritaires de la plupart des premiers Pères de l'Église. Steiner avertit que les Évangiles sont incompréhensibles s'ils ne sont pas clarifiés par la science spirituelle.

Pendant de nombreuses années, comme il l'a noté dans son journal, Hodson a affirmé avoir été en communication quotidienne avec le maître Polidorus, recevant de celui-ci des informations à propos de certaines de ses propres vies antérieures, en remontant le fil du temps : une vie achevée tragiquement dans la fleur de l'âge dans l'Angleterre du dix-septième siècle, une autre vie d'aristocrate terrien sous les Tudors. Au dixième siècle, Hodson avait été docteur en droit ayurvédique en Inde, et avait étudié les propriétés occultes et physiques des plantes et des minéraux. Dans une précédente vie juive, il avait été Aristobule, fils d'Alexandre Janée, prince de Judée à l'époque de Jésus. C'est là qu'il avait rencontré pour la première fois Polidorus, qui incarnait à l'époque

le personnage de Philon le Juif. Avant cela, il avait été une sibylle à Cumès, clairvoyante, douée de pouvoirs de perception spirituelle entièrement conscients. C'est là que les graines avaient été semées pour une vie occulte en trois incarnations successives, lui avait affirmé le maître. Hodson avait ensuite été une matrone romaine durant le déclin de l'Empire romain.

Polidorus a parlé à Hodson d'autres vies antérieures au cours desquelles il avait travaillé d'arrache-pied pour la Fraternité, souffrant affreusement. Hodson a revu, comme s'il y était encore, la scène où il accompagnait le maître Polidorus dans un des anciens temples égyptiens, semblable à Karnak, passant entre de grands piliers et pénétrant dans un passage secret menant à une crypte. On a dit aussi à Hodson qu'il avait connu Francis Bacon, qui l'avait reçu dans son Temple de la Rose-Croix de Gorhambury.

Hodson en a conclu que la prise de conscience des mystères dans sa vie présente – mystères qui, pour la plupart, lui avaient été enseignés au cours de ses vies antérieures – était en partie la réhabilitation de ses propres connaissances acquises par l'étude ou par une éducation philosophique dans ses précédentes incarnations. Plus important, Hodson s'est rendu compte que, si une personne avait subi la troisième initiation dans une vie antérieure et avait poursuivi vers la quatrième initiation, sa vie en cours pouvait se dérouler plus vite, rendant caduque la nécessité du rituel.

Polidorus a expliqué qu'au cours d'une initiation physique les pouvoirs des personnalités passées sont retransmis à la personnalité présente, que les anciens moi ne disparaissent pas, mais sont ineffaçablement enregistrés dans les archives akashiques, où ils peuvent être étudiés. Les erreurs ne peuvent pas être effacées, seulement équilibrées karmiquement.

Polidorus a donné des instructions à Hodson, et lui a indiqué des méditations à pratiquer régulièrement et quotidiennement, pour éveiller et faire monter les trois courants de la kundalini. À une époque plus reculée, lorsqu'il était avec le maître Rákóczy dans son temple, Hodson affirme avoir réalisé que le fohat cosmique (ou

kundalini) était la source de tout le pouvoir. « C'est un feu froid, blanc, qui joue comme un éclair continu en ceux qui peuvent puiser sa puissance et la manier, à travers eux et autour d'eux. »

Comme flèche du Parthe, Polidorus a dit à Hodson que sa réintroduction à la tradition des mystères n'avait pas été accidentelle. C'était une intrusion délibérée de la Fraternité dans sa vie, jusqu'à l'utilisation de son chien, Peter, pour la première vision des fées. À quoi Hodson ajoute : « La photographie des esprits naturels prise par deux jeunes filles dans le Yorkshire, en Angleterre, au début des années 1920 – à laquelle j'ai été associé de près –, peut être considérée comme une action inspirée par les adeptes, désignée à attirer l'attention sur l'existence des esprits naturels et sur la doctrine occulte de l'existence et des fonctions des hiérarchies angéliques. »

Hodson est mort paisiblement à l'aube du 23 janvier 1983, à Auckland, en Nouvelle-Zélande, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, ayant donné sa dernière conférence publique à la loge HPB de la Société théosophique locale, sur le sujet « Kundalini-Shakti. Son utilisation dans la recherche occulte ».

XVIII

Que faut-il faire ?

Quels sont les messages de la théosophie et de l'anthroposophie, et en quoi diffèrent-ils ? Principalement par une vision différente du Christ. Quand Leadbeater a découvert en Inde un jeune brahmane de treize ans, originaire de Madras, Jiddu Krishnamurti, il a vu en celui-ci un potentiel tellement grand qu'il l'a emmené en Angleterre pour lui donner une éducation meilleure, car il le croyait l'incarnation du Christ. Krishnamurti, plus modeste et plus sage, a refusé ce rôle, mais est devenu l'un des gourous indiens parmi les plus inspirés.

En 1913, Rudolf Steiner, alors secrétaire général de la Société théosophique allemande, s'est séparé d'Annie Besant et de Leadbeater, suite à leurs opinions divergentes au sujet du Christ. Steiner soutenait que le Christ ne réapparaîtrait plus sur terre dans son corps physique, mais seulement dans son corps éthérique. Steiner a donc fondé sa propre Société anthroposophique.

L'approche des théosophes de l'histoire et de la science était basée sur la pratique occulte de la comparaison minutieuse des

données obtenues des archives akashiques au cours des siècles par différents clairvoyants, jusqu'à trouver une preuve suffisamment en corrélation pour garantir une conclusion. Steiner a choisi de suivre un chemin différent, affirmant que les éléments fondamentaux de toutes ses assertions venaient directement de ses propres conclusions, fondées sur son examen minutieux des archives. Ce prodigieux effort s'est concrétisé en quelque quarante livres et environ six mille conférences consignées par ses disciples. Dans cette œuvre monumentale, il détaille l'« histoire cosmique » et la « sagesse du monde », son objectif étant de révéler le « secret » et de rendre accessible à tout le genre humain ce qui était « occulte ». Il disait désirer approfondir la compréhension humaine en montrant comment l'humanité et le monde avaient pour source un cosmos divin spirituel, dans lequel tout le monde pouvait acquérir la connaissance des mondes supérieurs.

Les lois du karma et de la réincarnation en vertu desquelles l'esprit humain doit vivre à plusieurs reprises sur terre pour son développement éthique, les actions des vies antérieures portant leur fruit dans les incarnations qui suivent, sont essentielles pour la philosophie de Steiner, tout comme pour la théosophie. Présenté par les Upanishad comme le grand secret qui résout les problèmes de la destinée humaine, le karma exprime la loi inexorable de la causalité humaine : l'homme récoltera ce qu'il a semé. Loi infailible de l'Univers, source, origine et fonts baptismaux de toutes les autres lois de la nature, le karma est le redresseur inébranlable de l'injustice humaine. Pour les théosophes, les grands maux sociaux, le partage en apparence injuste en classes et en sexes et la distribution inéquitable du capital et du travail étaient dus au karma – ils en concluaient que la charité était un meilleur remède que la révolte en pure perte. En ce qui concerne les réincarnations, ils croyaient que l'esprit humain n'est pas plus créé de nouveau lorsqu'il entame sa vie terrestre qu'une personne n'est nouvellement créée chaque matin. Tout dieu qui voudrait créer une âme seulement pour une courte période de vie, que ce soit pour animer un

homme heureux ou un pauvre hère qui n'a rien fait pour mériter un tel sort cruel, serait davantage un monstre insensé qu'un dieu. Steiner a enseigné que le développement spirituel le plus élevé de l'humanité conduit progressivement au contrôle de l'ego sur les corps astral, éthérique et physique, et que l'objectif de l'humanité est la spiritualisation de la matière. Steiner avait peu d'attirance pour les gourous, car il préférait que les gens apprennent par leurs propres efforts, lui-même n'étant qu'un maître fraternel. L'anthroposophie mettait l'accent sur la liberté, « la liberté des intrigues des loges occultes ou de la hiérarchie des mahatmas ». À la différence de la recherche du nirvana des Orientaux, la science spirituelle de Steiner était dirigée vers la modification de ce monde. Il visait à développer l'esprit pour l'élévation de l'humanité et du monde, conduisant à une appréciation plus grande de la vie dans le présent physique. De nombreux anciens théosophes ont afflué à sa Société anthroposophique pour absorber la « science spirituelle » de Steiner, une philosophie qu'ils ont perpétuée et qu'ils ont grandement développée après son décès, en 1925.

Mais pourquoi, pourrait-on demander, avec un tel génie parmi nous – philosophe, écrivain, architecte, peintre, sculpteur, poète, dramaturge, éducateur, inventeur de l'art de l'eurythmie –, seuls les anthroposophes fervents semblent avoir accès à ce que le « maître » a réellement enseigné ou voulu dire ? Le grand public et les historiens universitaires sous-estiment généralement « sa qualité de principal prophète du vingtième siècle, sinon de cette période ». Malgré son extraordinaire contribution à l'humanité (ou peut-être en raison de celle-ci) par des conférences et des livres rédigés sur une période de vingt-cinq ans, il est pratiquement inconnu. Un court passage de la biographie de Steiner rédigée par Colin Wilson nous donne une indication : « Parmi tous les penseurs importants du vingtième siècle, Rudolf Steiner est probablement le plus difficile à saisir. Pour le lecteur manquant de préparation, son œuvre présente une série d'obstacles décourageants. Pour commencer, son style extrêmement abstrait et aussi

peu appétissant qu'un toast sec. Le vrai problème est le contenu, qui est souvent si étrange et si bizarre que le lecteur suspecte soit un canular, soit une escroquerie manifeste... Le sentiment de frustration en résultant fera probablement renoncer, avec écœurement même, le lecteur à l'esprit le plus ouvert. »

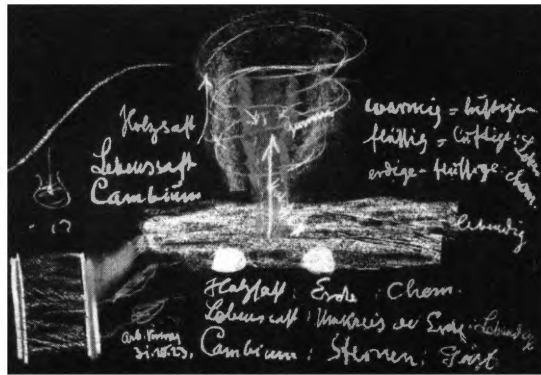
Colin Wilson, qui conclut que Steiner a été « l'un des plus grands hommes du vingtième siècle », et qu'il serait impossible d'exagérer l'importance de ce qu'il avait à dire, a refusé deux fois de rédiger la biographie de celui-ci, et a été persuadé de le faire seulement lorsqu'un remplaçant trouvé par son éditeur a préféré se suicider que d'achever le travail.

Du côté plus positif, Richard Leviton, qui par rapport à Colin Wilson avait l'avantage d'être un clairvoyant initié avec ce qu'il appelle « une connexion directe avec les enseignements de Steiner », a trouvé le matériel de Steiner, par ailleurs difficile, immédiatement accessible et « aussi palpitant et fascinant que les romans policiers d'Agatha Christie ».

La contribution de Steiner au monde des esprits naturels est en tout cas sans pareille. Déplorant que les gens se déplacent sans cesse à travers tout un monde d'esprits sans les apercevoir, sans se rendre compte de l'activité spirituelle qui sous-tend tout ce que nous faisons et sans laquelle nous ne pourrions pas faire grand-chose, Steiner nous supplie de laisser à ces êtres spirituels la possibilité de se manifester, nous assurant qu'ils le feront d'assez bon cœur. « Tout ce chœur peut soit nous serrer de près et se révéler à nous si nous saisissons de bon gré les idées spirituelles, soit rester caché à la vue. »

Tout ce que nous avons à faire, dit Steiner, est de tendre les bras vers les êtres spirituels qui planent à l'arrière-plan du monde qui nous entoure, car c'est seulement si nous acceptons la vague de vie spirituelle qui désire pénétrer dans notre monde physique que nous serons capables d'achever nos propres buts. Nous sommes exhortés à faire la connaissance des esprits naturels de la même façon que nous l'avons fait avec l'hydrogène, l'oxygène,

le calcium, etc. Nous devons aller à la rencontre du monde spirituel, si nous ne voulons pas voir dégénérer notre culture. On nous met également en garde, en nous disant que si nous négligeons de nous instruire sur ce monde spirituel, nous courons le risque de voir tout le chœur d'esprits tomber entre les mains des puissances spirituelles adverses. « Sauf si l'homme s'approche de la réalité spirituelle, quelque chose de totalement différent de ce qui aurait dû se passer arrivera sur terre ».



Rudolf Steiner – La naissance des planètes.

Admettant qu'on a besoin de facultés de clairvoyant pour découvrir les vérités de la science spirituelle, Steiner souligne que, pour vivre en conformité avec ces mêmes vérités, ce genre de talents ne sont pas nécessaires. Tout ce qu'il faut est de regarder avec une compréhension saine ce qui a été soumis à notre examen. Et, même si on ne désire pas s'appliquer soi-même à acquérir une perception extra-sensorielle, dit Steiner, on peut cependant trouver la vie plus intelligible en acceptant ce qu'un tel genre de perception révèle et en rapportant ces indications au monde de son expérience. « Si par une approche aimante de la nature on acquiert une conscience qui ne soit pas défigurée par le vernis de la connaissance qui fait autorité actuellement, on peut récupérer progressivement le savoir perdu du genre humain, en plus des connaissances acquises à travers l'initiation. »

Steiner affirme, en des termes simples, que celui qui arrive à rencontrer l'esprit d'un arbre, « comme le faisaient ses aïeux », pourra aussi voir des images de ses précédentes vies terrestres, ainsi que le développement du karma qui découle d'actions humaines actuelles, vision qui lui permettra de comprendre celui-ci. « Plus ce genre d'associations sont formées, plus vite la Terre sera spiritualisée. Jusqu'au dernier tiers du dix-neuvième siècle, nous avons eu affaire à l'insistance des êtres spirituels du cosmos. Ils essayent de s'imposer dans l'existence terrestre – ce qu'ils ne peuvent faire, sauf si les êtres humains se mettent à penser aux êtres spirituels du cosmos. »

Hodson ajoute que les voyants, anciens et modernes, ont toujours affirmé que nous possédons en nous tous les outils de recherche dont nous aurons jamais besoin. Les théosophes assurent – en se basant sur l'expérience vécue – que dans tout être humain il y a des sens inactifs qui, lorsqu'ils sont incités à agir, rendent possible l'examen d'un monde normalement invisible qui nous entoure, constitué de matière différente de la matière physique. Ce sixième sens, maintenant latent, sera un jour utilisé comme moyen naturel de connaissance et d'analyse. C'est ce sens, dit Leadbeater, développé en élargissant la conscience par la méditation et en sensibilisant les véhicules de la conscience, « qui révélera à l'observateur les habitants animés de l'immense foule d'êtres astraux, formes changeantes de la marée continue de l'essence élémentaire ».

Dans ses principales œuvres, Steiner énumère les exercices et la formation à effectuer – les résultats sont assurés, si on est assidu. À ce premier niveau de clairvoyance, on utilise le corps astral : « Lorsque la conscience clairvoyante entre en fonction en nous, nous obtenons une image vive des êtres de la Troisième hiérarchie et de leurs progénitures, les esprits naturels. » Le corps éthérique entre en jeu au deuxième niveau, « et si on apprend à l'utiliser comme outil de clairvoyance, on arrive peu à peu à tout percevoir du monde spirituel appartenant aux êtres de la Seconde hiérarchie. »

Ces mondes qui nous entourent s'interpénètrent librement, non pas comme des substances distinctes et d'origine différente, mais plutôt comme s'ils se fondaient les uns dans les autres. Selon Hodson, il ne s'agit pas d'une sorte de matière nouvelle et étrange, mais de la matière physique ordinaire subdivisée plus subtilement et vibrant plus rapidement sur les plans éthérique, astral et mental. Seuls les individus évolués qui peuvent déployer leur corps éthérique aussi loin qu'il leur est possible pourront faire la connaissance des êtres de la Seconde hiérarchie et des âmes collectives (ou devas) qui contrôlent les divers règnes naturels, affirme Steiner. Celui-ci décrit une expérience très précise lorsqu'on aboutit à ce deuxième niveau de clairvoyance : « On a l'impression de sortir de son corps, de ne plus se sentir enfermé dans sa peau. Et, lorsqu'on rencontre une plante, un animal et même un être humain, on a l'impression qu'une partie de soi-même fait réellement partie de cet autre être. Dans un état de conscience normale, et même au premier niveau de clairvoyance, on peut dire : je suis là et cet être que je vois est là-bas. Au deuxième niveau, on peut seulement dire : là où se trouve cet être – que je perçois –, c'est là que je suis. »

Steiner parle de l'impression que le corps éthérique étire ses tentacules de tous les côtés, les utilisant pour tirer les uns vers les autres des êtres, dans lesquels on se plonge en ressentant une réelle sensation d'immersion. Par la suite, les clairvoyants apprennent à se plonger pleinement conscients dans tout ce qui peut souffrir et se réjouir à la manière humaine, dans tout ce qui est vivant, mais pas encore dans ce qui est sans vie ou qui semble inanimé, le règne minéral. « À ce niveau de clairvoyance, nous apprenons seulement à vivre avec les plantes, les animaux et les autres êtres humains. Nous apprenons aussi à reconnaître l'existence à l'arrière-plan de toutes les choses vivantes d'un monde spirituel supérieur – êtres de la Seconde hiérarchie [puissances, vertus et dominations, esprits de la forme, du mouvement et de la sagesse]. Néanmoins, à ce deuxième niveau, où nous avons l'impression de

ne former qu'un avec les autres êtres, nous nous rendons compte que nous sommes toujours là, auprès de l'autre. »

Pour accéder au niveau le plus élevé de clairvoyance, au monde des trônes, des chérubins et des séraphins, esprits sublimes de la volonté, de l'harmonie et de l'amour, on doit abandonner même cette dernière réminiscence d'expérience égoïste. « Nous devons perdre totalement le sentiment que nous existons comme êtres distincts. Nous devons percevoir l'être étranger comme nous-mêmes. Nous pourrions alors nous regarder comme si nous nous voyions avec les yeux d'un autre. Nous regardons de l'intérieur de l'étranger et nous nous voyons nous-même comme un étranger. Ce n'est qu'alors, lorsque ce troisième niveau est atteint, que nous réussirons à percevoir les êtres de la Première hiérarchie. Nous commençons à apercevoir les trônes, dont la substance intérieure est la volonté. »

Sur le plan mental, la « vision », telle qu'elle est décrite par Leadbeater, est tout à fait différente. « On ne peut plus parler de sens distincts, comme la vue et l'ouïe, mais seulement d'un sens général qui réagit pleinement aux vibrations qui l'atteignent, si bien que lorsqu'un objet quelconque vient dans sa sphère de connaissance, il le comprend immédiatement et intégralement, le voit, l'entend, le sent et sait tout ce qu'il y a à savoir à son sujet, dans une seule action instantanée. »

L'une des tâches de l'anthroposophie est de rendre accessibles la réalité des êtres célestes et les pratiques méditatives conduisant à les percevoir réellement à tous ceux désirant suivre sciemment cette voie.

C'est seulement alors que la vérité peut et doit être pleinement révélée, affirme Steiner. Easton explique pourquoi l'homme doit perdre sa clairvoyance atavique et cesser de voir le monde spirituel. « Tant qu'il arrivait à percevoir des êtres spirituels, l'homme ne pouvait s'empêcher de croire en eux, et la possibilité d'une telle incrédulité est une partie essentielle de la liberté humaine. » Nous n'aurions jamais su que nous étions des êtres humains,

dit Steiner, si nous n'avions pas perdu la conscience du monde spirituel pour gagner celle du moi. Le but du monde physique est de fournir un contexte dans lequel puisse naître l'activité libre de la conscience de soi humaine. Autrement, nous aurions été « perpétuellement pendus aux jupes de la hiérarchie céleste, percevant le suprasensible seulement dans un état diffus, extasié, onirique ». Pour aboutir à la conscience de l'ego, les êtres humains doivent pouvoir se distinguer eux-mêmes de leur environnement. C'est cela qui contribue au « moi » et au « je suis ». Nous devons maintenant acquérir la conscience des mondes spirituels par nos propres efforts, en conservant notre conscience terrestre. Nous devons apprendre à voir le monde à travers d'autres êtres, et à contempler le monde physique et le monde suprasensible entièrement conscients, éveillés et avec sagacité, comme des hommes de science clairvoyants. Notre objectif final est de spiritualiser nos corps astral, éthérique et physique, jusqu'à ce qu'ils soient contrôlés par notre ego spirituel immortel, faisant de chacun d'entre nous un adepte ou un maître. De nos jours, dit Steiner, la pensée, si elle est correctement développée, peut saisir aussi bien le monde de la raison que le monde surnaturel. « Il n'y a donc pas de limites obligées à la connaissance, et nous n'avons pas à attendre une révélation de la part de Dieu pour accroître notre savoir. » Pour Steiner, chaque étape qui conduit à nos êtres intérieurs conduit *ipso facto* au monde spirituel. Plus la pénétration est profonde, plus l'avancement dans le monde des êtres spirituels sera important.

Idéalement, la conscience clairvoyante de l'être humain doit pouvoir circuler continuellement entre les mondes physique et élémentaire, observant le monde spirituel au-delà du seuil du corps physique, « exerçant sainement les facultés qui la conduisent à une observation juste du monde physique des sens ».

Mais si vous n'avez pas le temps ou la conviction pour suivre la recette détaillée de Steiner pour devenir clairvoyant, pour voyager sur le plan astral ou pour communiquer avec le monde spirituel – soigneusement expliquée dans *L'Initiation ou la connaissance*

des mondes supérieurs – il existe un raccourci, similaire à celui qu'utilisaient les anciens mystères en faisant absorber l'*Amanita muscaria*. Cette route de remplacement passe par l'utilisation d'une plante grimpante originaire de la forêt tropicale amazonienne, l'ayahuasca, dont est extrait le breuvage appelé yagé, caapi ou natema. C'est une voie moins directe que celle esquissée par Steiner, mais qui peut vous convaincre suffisamment de la réalité du monde suprasensible de Steiner pour vous faire comprendre que la route la plus longue vaut le détour.

XIX

D'autres dimensions

Quelques doses du breuvage de morceaux de *Banisteriopsis caapi* distillés, mélangées avec des feuilles du buisson touffu de *Psychotria viridis*, ouvrent rapidement la vision intérieure au monde des « êtres élémentaires très utiles » de Steiner et au-delà de celui-ci. Mais on a besoin d'une certaine force d'âme pour prendre cette route, car elle aboutit d'abord presque invariablement à un paysage d'énormes anacondas, de féroces jaguars et de toutes sortes d'êtres en forme d'araignée, qui donnent la chair de poule.

Ce monde étrange n'est toutefois pas celui désigné par les ethno-biologistes et les chimistes sous l'appellation d'hallucinatoire – autrement dit, un monde qui produit des visions qui n'ont rien à voir avec la réalité. Cette réalité induite par l'ayahuasca est encore plus concrète. D'après les descriptions de ceux qui ont absorbé le breuvage, il s'agit pratiquement d'une fenêtre dans le monde astral des théosophes et des anthroposophes. Il est possible que ce breuvage soit réellement apparenté à la drogue employée par les hiérophantes des anciens mystères.

Pendant des milliers d'années, les chamans indiens de Colombie, du Pérou et du Brésil ont absorbé la concoction d'ayahuasca pour diagnostiquer les maladies, pour éloigner un désastre imminent, pour deviner les ruses des ennemis et pour prédire l'avenir. Pour eux, la plante est un allié qui guide les gens vers la lumière et la vérité, ainsi qu'un maître qui leur indique de nouvelles lignes directrices pour établir un rapport avec la nature.

Le breuvage, comme on l'explique dans des termes plus ou moins traditionnels, ajuste et réoriente les nerfs, les méridiens et les énergies internes, qui régissent les rapports entre mental, corps, âme et esprit. On prétend qu'il entretient une relation naturelle avec le cerveau, qui fait tourner une clé et ouvre la porte vers une conscience plus large. « D'une part, ce breuvage produit certaines actions neurochimiques basées sur ses propriétés moléculaires – ses alcaloïdes. D'autre part, les divinités inhérentes aux plantes qui le composent nous aident à réintégrer un système de connaissances qui remonte aux origines de l'homme. »

Absorbé au cours des rituels, l'ayahuasca, ou thé yagé, ouvre les portes de communication entre le mental et l'astral, « une dimension parallèle qui est en nous, et en même temps dans le cosmos ». Dans cet environnement, les pensées sont instantanément réelles, et chaque personnage du monde de l'ayahuasca peut transformer son caractère et sa forme à son gré – c'est exactement ainsi que les théosophes et les anthroposophes décrivent le monde astral. Les participants aux rituels yagé peuvent avoir des visions des amis ou des parents décédés ou se trouvant au loin, des aperçus de leurs propres vies passées, ou de leurs psychés. Les descriptions des voyages chamaniques incluent « l'ascension aux cieux pour se mêler aux êtres célestes, ou, inversement, la descente de ceux-ci à l'endroit de la cérémonie ».

Peter Gorman, écrivain new-yorkais qui s'est taillé un chemin à coups de machette dans la jungle péruvienne pendant des jours pour trouver les Indiens Matsés, a bu plusieurs fois le yagé. Dans un article paru dans le magazine *Shaman's Drum* (automne 1992), il raconte avoir absorbé la concoction dans une hutte de la forêt

amazonienne, pour expérimenter deux de ses effets, la vision astrale et le voyage astral.

« Les visions ont commencé peu de temps après que mon estomac s'est calmé ; mon esprit a été rempli d'images de démons, de crânes et de visages diaboliques. Des serpents rouges et des nuées d'insectes rampaient sur la mer de cadavres blancs et de morceaux humains. C'était comme si mon esprit visitait l'enfer, un *Enfer* de Dante moderne, rempli d'images de famine et de peste, de massacres d'Indiens, de guerre au Vietnam et de souffrances à New York. »

Bien que ses expériences avec l'acide et les champignons magiques durant les années 1960 lui aient appris « qu'il y a un esprit dans toutes les choses – que notre monde est mystique », l'absorption de l'ayahuasca l'avait mené quelques étapes plus loin, lui permettant de devenir « viscéralement et intimement lié à ces esprits ».

Une première rencontre de ce genre a été celle avec un serpent, une deuxième, celle avec un grand oiseau. Le serpent était noir, strié de jaune, long et puissant, aussi épais que sa jambe. « Je l'ai regardé glisser parmi les roseaux. Une goutte d'eau a frappé la surface de la rivière, et j'en ai senti les rides sur mon corps – je me suis rendu compte que je nageais avec le serpent. Mon corps bougeait avec des contractions puissantes. »

Regardant par les yeux du serpent, Gorman dit avoir vu une rainette d'un vert brillant sur une branche, près de la surface de l'eau. « Nous – le serpent et moi – nous sommes dirigés en silence vers elle et l'avons avalée d'un seul trait. La sensation dans la gorge était bizarre, encore plus lorsque la rainette se débattit, dans un effort pour s'échapper. J'ai été si surpris par cette sensation, que je me suis séparé un instant du serpent. Fusionnant de nouveau avec lui, j'ai senti les muscles du milieu de mon corps se contracter pour la tuer, et je l'ai sentie glisser dans mon estomac. »

Gorman s'était demandé si les frontières de son ego s'étaient suffisamment dissoutes pour qu'il puisse interagir avec une autre créature. Il avait fusionné ensuite avec un grand oiseau blanc.

« Au début, j'ai regardé l'oiseau depuis une grande distance, puis je me suis senti fusionner avec lui. Bientôt, je regardais par les yeux de l'oiseau, ma vision perçante notant des détails infimes du paysage en dessous. J'ai survolé une chaîne de montagnes et j'ai scruté un ruisseau. J'ai vu les poissons y nager et j'ai aperçu les riches nuances de bleu et de vert dont scintillaient leurs écailles. Je me suis rabattu à l'improviste, et j'ai plongé brusquement vers eux. Je ne ressentais pas de peur, seulement de la faim, je voulais un poisson. J'ai fendu l'eau presque sans une éclaboussure et, l'instant d'après, je m'élevais de nouveau vers le ciel avec un poisson dans mon bec. Un morceau a glissé dans mon estomac sans être mâché. Je me souviens avoir pensé que je ne mangeais pas ainsi. »

À l'instant où Gorman pensa à lui-même comme étant distinct de l'oiseau, il se retrouva dans la hutte de la forêt tropicale, bien que l'expérience, ainsi que l'oiseau, restent très réels pour lui.

Fusionnant de nouveau avec l'oiseau, il lui demanda de l'emmener en Californie, pour visiter son épouse dont il s'était séparé peu de temps auparavant. « Instantanément, j'étais dans sa chambre, planant près du plafond. Pendant un instant, je l'ai vue faire l'amour avec un autre homme, et je me suis senti jaloux. Une vague de nausée m'a balayé, et l'image a disparu. »

De telles aventures avec le yagé sont très proches de la description de Steiner des voyages dans le monde élémental. « Nous ne pouvons rien apprendre dans ce monde, sauf si nous avons... la capacité de transformer notre propre être en d'autres êtres, extérieurs par rapport à nous. Nous devons posséder la faculté de métamorphose. Nous devons pouvoir nous immerger dans l'autre être et devenir lui. Dans le monde élémental, nous arrivons à connaître l'autre être seulement quand nous sommes "devenus" intérieurement l'autre être. »

Un autre journaliste originaire de New York, Jimmy Weiskopf, diplômé de l'université Columbia de New York et de l'université de Cambridge en Angleterre, demeurant en Colombie, collaborateur de divers journaux, a fait l'expérience de visions tout aussi

fascinantes, produites par le yagé. Weiskopf a raconté dans le magazine *Shaman's Drum* (printemps 1993) que les communautés installées sur les rives du cours inférieur du Putamayo, dans l'est de la Colombie, racontaient d'extraordinaires histoires de manifestations magiques et de guérisons miraculeuses produites sous l'influence du yagé. La plupart, dit Weiskopf, sont si fantastiques qu'elles dépassent presque l'imagination des étrangers, produit des cultures matérialistes séculaires. Cependant, « après qu'on a bu le yagé, regardé ses visions magiques et ressenti ses pouvoirs curatifs, les récits deviennent tout d'un coup plus plausibles. »

Au cours de sa première visite sur le Putamayo, un *curandero* siona, Don Pacho, héritier d'une tradition millénaire d'utilisation de cette plante, a fait connaître à Weiskopf les dons curatifs du yagé. L'expérience a convaincu celui-ci que l'utilisation du breuvage sous la direction d'un *curandero* si expert que Pacho pouvait être très bénéfique, particulièrement pour traiter les troubles psychologiques.

Pour préparer le breuvage d'ayahuasca, Pacho a ramassé des branches de liane dans la jungle, qu'il a coupées en morceaux longs d'environ vingt centimètres. Ceux-ci ont été réduits en lambeaux avec une pierre et placés dans un pot, en couches alternant avec des feuilles de chacruna, « les deux plantes qui s'accordent ». Divers additifs végétaux appelés « *misha* » peuvent être utilisés, en fonction du but de la séance, car il y a une distinction entre les substances qui « vous font voyager », celles qui « vous font voir », et celles qui « vous enseignent comment guérir ». On y a ajouté de l'eau, et la boisson a été réduite jusqu'à ce que seul un dixième du liquide subsiste.

Quand le moment arrive de boire la mixture, presque toujours la nuit, on distribue rituellement de petites tasses pleines. Weiskopf a avalé la sienne dans la jungle, dans une hutte carrée recouverte de feuilles de palmier, dont le sol en terre et l'absence de murs facilitaient les problèmes posés par les vomissements et la diarrhée provoqués par l'absorption du yagé, partie du processus de

purification. Au début de ses précédents voyages yagé, Weiskopf avait ressenti une vague de nausées, des vertiges et un manque d'oxygène. Il a donc respiré à fond en traversant la clairière, se préparant à ce qui allait arriver.

« Lorsque la confusion m'a submergé, je me suis demandé si j'allais avoir cette fois-ci le courage – quand j'aurais survécu aux étapes initiales, épuratives, de l'expérience – d'accepter les tasses supplémentaires qui provoqueraient les visions, selon Pachó et les autres. »

Il a noté peu de temps après que, sans perdre leur aspect familier naturel, les détails extrêmement précis du paysage de la jungle se transformaient en des amas géométriques de couleur et de lumière, qui changeaient et se regroupaient comme dans un kaléidoscope. « L'écran de ma vision s'est rempli d'images tellement belles – explosions d'étoiles, facettes de diamant, feux d'artifice, mandalas, vitraux colorés, sous-marins jaunes – que j'en étais abasourdi. J'ai compris pour la première fois le véritable sens du terme "extase". Malgré la façon dont les images se précipitaient, chacune était nette et facile à examiner. Elles étaient plus réelles que tout ce que j'avais vu dans les rêves ou sous l'effet de l'acide ou des champignons que j'avais essayés bien des années auparavant. Donc, loin d'être une hallucination, c'était vraiment une vision. Pour expérimenter, j'ai ouvert les yeux et je me suis concentré sur mon environnement. Puis je suis revenu aux visions ; elles étaient aussi puissantes que jamais. »

Après minuit, quand Weiskopf pensa s'être habitué au breuvage, il raconte qu'il a commencé à se sentir bêtement fier d'avoir résisté aux vomissements et à la diarrhée. « J'aurais dû y réfléchir, car le yagé a une tendance à mettre à l'épreuve les egos exagérés, et il m'a puni maintenant par une pichenette caractéristique de sa queue. Une nausée transcendante m'a sorti de mon hamac, m'a fait tomber à genoux. J'ai réussi à me traîner juste hors de la hutte, où j'ai passé un long moment avec le front pressé contre le sol, essayant de vomir et m'évanouissant presque. »

Weiskopf a été ensuite obligé d'aller au « *cagadero* », aux toilettes, une poutre placée au-dessus d'un petit ruisseau quelque vingt mètres plus loin. « J'ai remarqué plus d'une fois, note-t-il, que certaines des illuminations yagé les plus puissantes se produisent au moment précédant la défécation ou le vomissement, lorsque le bouleversement intérieur des boyaux atteint son apogée et que vous vous sentez aussi mal que possible. C'est ce qui m'est arrivé. »

Curieusement, l'épreuve de Weiskopf a révélé une foule d'« élémentaires très utiles » de Steiner, qui manifestement affluent dans la forêt tropicale amazonienne. « Les nuées de moustiques qui vrombissaient autour de mon derrière nu et les affreuses herbes se tapissant dans le ruisseau malodorant se sont jointes à mon voyage, et une foule de minuscules devas, génies et gnomes faisaient des clins d'œil et des cabrioles autour du gringo accroupi, imitant son malaise avant de disparaître avec les giclées de matières fécales. »

Moins scatologiques et plus inspirants sont les esprits naturels vus et décrits par Pablo Amaringo, chaman brésilien, peintre d'extraordinaires scènes de la forêt tropicale, dont environ soixante ont été présentées dans le luxueux volume *Ayahuasca Visions*, publié par North Atlantic Books de Berkeley, Californie, accompagnées par un texte édifiant rédigé par Louis Eduardo Luna.

Les peintures complexes et belles d'Amaringo évoquent un amalgame cumulatif de ses visions chamaniques, représentant non seulement les boas et les anacondas de la forêt vierge, mais aussi ses fées, sylphes, gnomes et esprits du feu. Les esprits de la pierre et du métal d'Amaringo, gardiens des trésors souterrains, semblables à des gnomes, arborent les couleurs du diamant, de l'or, du cuivre, du bronze, de l'argent, du grenat et du quartz, leurs bizarres lances étant colorées de même en blanc, jaune, rouge, vert, bleu clair, pourpre ou lilas.

Les fées apparaissant dans les visions de ce chaman latino-américain sont blondes et rappellent curieusement les descriptions que Margaret Murray a fait des esprits des îles Britanniques, où les fées de haut rang sont représentées dans de longues robes flottantes,

couvrent leur chevelure de voiles ou de capuchons et arborent des petits diadèmes. À côté de ces esprits familiers apparaissent des sirènes et des dauphins roses – on rencontre ces derniers dans de nombreuses rivières du delta de l'Amazone. Les sirènes d'Amaringo sont de belles femmes dotées d'un regard hypnotique, qui vivent dans des grottes au fond des lacs ou des fleuves, particulièrement là où l'eau est agitée par de grands tourbillons, jouant des instruments musicaux et chantant d'une voix mélodieuse.

Chaque arbre, chaque plante, dit Amaringo, possède un esprit, vivant et conscient, qui observe tout autour de lui. Si on prend de l'ayahuasca, on peut entendre les arbres crier lorsqu'ils sont sur le point d'être abattus. Les esprits des plantes adoptent de nombreuses formes différentes, généralement anthropomorphes, mais aussi théromorphes. Dans un article intitulé « *Sociopsychotherapeutic Functions of Ayahuasca Healing* », le Dr Walter Andritzky souligne que, durant l'intoxication par l'ayahuasca, « la nature entière semble se transformer en un théâtre anthropomorphe, et les mythes chantés par le chaman sont ressentis multisensoriellement comme la réalité absolue. Les légendes ne sont pas seulement entendues, mais vues dans toute leur vitalité et perçues avec tout leur impact émotionnel ».

Bizarrement, certains canevas d'Amaringo montrent des vaisseaux spatiaux remplis d'êtres dont les corps semblent plus subtils que ceux des humains. Il affirme qu'ils appartiennent à des civilisations extraterrestres avancées, qui vivent dans une parfaite harmonie et qui ont autrefois contacté les Mayas, les Tiahuanacans et les Incas.

Dans le Brésil actuel, Amaringo est l'un des milliers de disciples buveurs de yagé d'une nouvelle religion chamanique, la Doctrine de Santo Daime. Cette confrérie nationale de chefs spirituels, comptant un millier d'initiés, les *fardados*, considère que la liane est le véhicule d'un être divin présent dans la forêt tropicale et dans l'ensemble de la création. Le suc de la liane, absorbé sacramentalement comme une eucharistie de la nature, permet au genre humain de participer à l'essence de Dieu. Cette doctrine,

développée directement à partir de la communion avec la substance sacramentale vivante, a pour axe central les enseignements du Christ, accompagnés de la vénération de la Vierge, sous son aspect de « Vierge de Conception » de la forêt tropicale. En portugais, « *daime* » signifie « donnez-moi », et, dans le rituel, on sous-entend « donnez-moi l'amour, donnez-moi la lumière, donnez-moi la force ».

Fondée dans la forêt amazonienne dans les années 1920 par un ramasseur de caoutchouc dépassant les deux mètres de taille, Raimundi Irineu Serra, la secte s'est transformée en une confrérie nationale de chercheurs spirituels. En travaillant et en étudiant avec des chamans indiens péruviens, Irineu a appris à préparer le thé d'ayahuasca, à voyager à travers ses états extatiques, ainsi qu'à comprendre et à intégrer les visions dans la vie quotidienne.

Irineu prétend avoir vu dans l'une de ses visions « Notre Dame de Conception, la reine de la forêt », qui lui a enjoint de fonder une doctrine spirituelle dans laquelle l'absorption du thé d'ayahuasca soit le principal rituel. Irineu affirme qu'à la même époque il avait commencé à recevoir du plan astral une série d'hymnes, environ une centaine. L'ensemble de ces hymnes est considéré par ses disciples comme une nouvelle version élargie des Évangiles du Christ – une sorte de troisième Testament.

En raison de sa quête « de l'amour, de l'harmonie, de la vérité et d'un moyen de sauver la forêt amazonienne », la Doctrine de Santo Daime a attiré rapidement des disciples non seulement parmi les gens simples de toutes les conditions sociales et de toutes les traditions spirituelles, mais aussi parmi les citoyens intellectuels, artistes, musiciens, psychologues et médecins. Les disciples de cette nouvelle religion chamanique pensent maintenant que c'est la forêt tropicale en personne qui a envoyé le Daime à ce moment précis de l'histoire, car les hommes en ont déjà détruit une grande partie et menacent d'en détruire le reste. Selon l'écrivain brésilien Alex Polari de Alverga, l'un des principaux chefs de la Doctrine de Santo Daime, les disciples considèrent que le Daime est autant

un allié qui peut guider les gens vers la lumière et la vérité, qu'un maître qui peut offrir de nouvelles lignes directrices pour entrer en contact avec la nature.

L'écrivain et photographe américain Gary Dale Richman, qui a vécu au Brésil pendant presque vingt ans, qui a produit de nombreux films sur la forêt tropicale et a écrit un livre traitant du Daime, raconte dans une interview avec Polari que, pour ce petit groupe de Brésiliens, qui savent s'exprimer, les meilleures solutions pour sauver la forêt tropicale «se trouvent dans la magie de son remède le plus puissant et de son essence la plus pure – le Santo Daime».

En prenant fait et cause pour les modes de vie en harmonie avec la nature et en encourageant l'appréciation de la connaissance écologique et ethnobotanique des anciennes traditions chamaniques de l'Amazonie, la Doctrine de Santo Daime peut aider à préserver la forêt tropicale et ses habitants, affirme Polari.

À notre époque, où l'abus de drogues commence à sévir dans beaucoup de sociétés, sapant la morale, l'éthique et la santé de toute la communauté, la Doctrine de Santo Daime nous montre aussi que certains sacrements naturels ou certaines substances psychoactives ne sont pas toxiques et ne créent pas d'accoutumance, à la différence du tabac, de l'alcool et du crack – s'ils sont utilisés correctement, en accord avec la tradition chamanique. Qui plus est, ils favorisent les hauts standards moraux et aident les toxicomanes à mettre fin à leur dépendance envers les drogues.

XX

Voyager aux Pays-Bas

Pour ceux qui ne peuvent pas se permettre un voyage très cher au Brésil pour être initiés aux mystères de l'ayahuasca, un moyen plus rapide et plus facile est de faire un voyage dans la permissive Amsterdam, où un groupe de dévots a fondé une antenne du Santo Daime. Là, grâce aux lois libérales régissant les drogues douces, cette communauté Daime s'épanouit, permettant l'accès à ses rituels pour une somme modique. Les gains vont presque entièrement à l'entretien de l'église mère dans le « paradis de Mapia », situé au cœur de la forêt amazonienne, à deux jours de canoë en remontant les fleuves tropicaux, dans une réserve naturelle d'environ un demi-million d'hectares créée par le gouvernement brésilien.

Voici une séance du Daime néerlandais, dirigée par un maître chaman du Brésil, dans une ancienne église catholique maintenant rénovée, située dans une zone rurale juste à l'ouest d'Amsterdam, autrefois une île. Reliée au continent par un projet industriel qui ne s'est pas matérialisé, ses bâtiments abandonnés ont été laissés à la merci des squatters.

Par une chaude soirée d'août, au coucher du soleil, j'ai été conduit là par un groupe de bouddhistes, adeptes néerlandais de la Doctrine de Santo Daime. Ceux-ci dirigeaient un centre zen situé entre Amsterdam et La Hague, où ils avaient fait la promotion du Daime aux Pays-Bas dès le début de 1994. L'église s'élève dans un boqueteau de grands marronniers et tilleuls – une bâtisse gothique de brique brun-gris, avec une flèche surmontée d'une croix. Érigée il y a une centaine d'années par des ouvriers flamands réfugiés qui s'étaient installés dans la région, ses portes en chêne très usées étaient maintenant ouvertes devant une centaine d'hommes et de femmes des classes moyennes, la plupart néerlandais, avec une poignée d'Allemands et de Belges, arborant des habits blancs de toutes sortes. De par leur air et leurs manières, bien rasés et les cheveux coupés, les hommes semblaient être des avocats, des psychologues, des artistes, des hommes d'affaires. Seuls quelques-uns des plus jeunes avaient des cheveux longs. Un skinhead, qui semblait allemand et gay, arborait une boucle d'oreille en or avec un pendant bleu. Les femmes, la trentaine et la quarantaine, femmes au foyer ou exerçant des professions libérales, revêtues de robes blanches légèrement transparentes, semblaient pourtant asexuées, comme si le sexe n'avait pas sa place dans le rituel sur le point de commencer.

Comme le moment de vérité approchait, je tremblais un peu intérieurement, inquiet à propos des visions de serpents et de jaguars, et aussi parce que je n'aime pas perdre ma lucidité sous l'influence de l'alcool ou des drogues. J'avais essayé la marijuana, le haschich et la cocaïne, et je les avais abandonnés sur-le-champ. Mon seul vrai trip, quelque trente ans auparavant, avait été induit par de la mescaline, prémisses essentielles (en ce temps-là, c'est ainsi que je voyais les choses) pour rédiger le compte rendu du livre *Les Portes de la perception* d'Aldous Huxley. Une expérience magique, dont j'avais gardé à l'esprit les détails pendant toutes ces années, bien qu'à l'époque j'eusse décidé de ne pas la répéter – sauf si je pouvais trouver un moyen de le faire sans recourir à la drogue.

À l'intérieur, la nef vaguement blanchie à la chaux était entourée de rangées de vitraux étroits situés à environ trois mètres de hauteur. Ils représentaient avec beaucoup de charme saint Jean baptisant Jésus et sainte Gertrude, la patronne de l'église, regardant en transe le paradis. L'abside en forme de coquille, peinte en bleu, semblait en faïence. Devant l'autel, il y avait une longue table sur laquelle étaient disposées des bougies, des piles de verres en plastique brillant et deux jerricans militaires, peints en bleu, contenant les potions magiques rituellement fabriquées au Brésil.

Les gens, qui se connaissaient entre eux pour la plupart, tournaient en rond. L'atmosphère était tendue, mais contrôlée. Au centre de la nef, il y avait une autre longue table recouverte d'une nappe blanche, d'autres bougies, une croix de Lorraine en bois et une photographie en couleurs d'Irineu, le grand, sombre et beau fondateur du rituel du Santo Daimé. Dix chaises étaient prêtes à recevoir les chefs de la cérémonie. D'autres chaises étaient alignées le long de chaque mur, pour recevoir cinquante hommes à droite et autant de femmes à gauche.

Sur le plancher, des seaux en plastique de quelque cinq litres, de sinistre présage, étaient posés partout, en prévision des vomissements, accompagnés de rouleaux d'essuie-tout. Des assistants en tenue, eux-mêmes des initiés – identifiables par leurs robes bleues, pantalons bleus et nœuds papillon bleus –, étaient prêts à recevoir les voyageurs purgés et souffrants sur des matelas recouverts de draps.

Ma plus grande peur était de revivre un cauchemar que j'avais eu lorsque j'avais neuf ans. Surdosé de protoxyde d'azote par un dentiste suisse trop zélé, j'ai subi une expérience de mort imminente durant laquelle j'ai vu mon corps de l'extérieur, j'ai revu ma vie comme un film projeté à l'envers, puis je me suis retrouvé dans un vide tourbillonnant dans lequel une voix intérieure m'avait informé que rien d'autre n'existait dans l'Univers : que j'étais l'Univers, qu'il était moi, sans recours et sans voie de sortie. *Huis clos* ! Pour éviter ce cauchemar, j'avais refusé depuis

lors l'éther et le chloroforme, optant pour l'anesthésie locale ou la rachianesthésie. Bien des années plus tard, j'ai découvert chez Steiner qu'il s'agissait d'une forme élémentaire d'initiation – les baptêmes célébrés par Jean-Baptiste dans le Jourdain étaient pratiquement des noyades, et par là de réelles initiations aux mystères chrétiens.

Ce qui me gênait maintenant, ce vide où je craignais que le yagé me précipite de nouveau, était le souvenir d'une image découverte dans un livre écrit par Allen Ginsberg avec William Burroughs dans les années 1950, « L'affreuse solitude de l'univers ». Et aussi la phrase de Steiner : « Il y a deux pôles entre lesquels se trouvent toutes les vicissitudes : la peur du vide et la chute dans l'égotisme. »

J'ai toutefois persisté dans ma décision de boire la potion. J'avais discuté avec un membre de la communauté Daime, qui avait pris la drogue régulièrement pendant sept mois, et j'avais tenté de tirer de la discussion les mécanismes sous-jacents de cette concoction. Il m'avait expliqué que l'ayahuasca agissait comme une clé pour le monde spirituel et que les visions permettaient de connaître les causes spirituelles des problèmes auxquels on était confronté ou des maladies physiques dont on souffrait. La catharsis accompagnait fréquemment ces visions.

Ce qui suit est raconté à la première personne.

Le moment est venu ! À un signal, nous prenons tous nos places. Les maîtres de cérémonie sont Brésiliens, deux hommes et une femme. Celle-ci a des cheveux noirs, la quarantaine, svelte, vive, un petit diamant dans sa narine gauche. Elle utilise l'anglais comme langue véhiculaire.

Le chaman brésilien, un type solide qui a dû être bûcheron, vêtu d'un pantalon gris et d'un coupe-vent vert, donne le ton à la congrégation, qui récite le Notre-Père en portugais, suivi par un Ave Maria. Cependant, les mots sont subtilement différents. La femme brésilienne entonne ensuite un hymne à Daime, chantant

fort d'une voix rauque, mais pas déplaisante, et tout le monde rejoint le rythme des mariachis et du tambour.

Daime est Daime,
Je l'affirme.
Il est le Père divin éternel,
Elle est la Reine souveraine.
Daime est Daime.
Maître de tous les maîtres,
Le Père divin éternel
De toutes les créatures éternelles.

Chaque couplet est répété avec un enthousiasme croissant, la mélodie est portée par deux guitares. Les mariachis et le tambour produisent un effet hypnotique et le moment de l'action arrive. Tous se tournent vers l'autel, formant cinq longues files d'hommes et cinq de femmes. Nous nous approchons chacun à son tour des Brésiliens, qui versent le Santo Daime – sombre comme le thé, mais plus consistant – dans de petites tasses en plastique. Je regarde ceux qui me précèdent l'avaler stoïquement en deux ou trois gorgées.

M'approchant de l'autel, vêtu de blanc, comme pour le tennis, je me souviens de ma première communion à l'âge de neuf ans, sauf que ma piété d'alors s'est transformée maintenant en légère inquiétude. Me laisserais-je entraîner dans un rituel diabolique ? Ces chamans sont-ils lucifériens ? Ou les prêtres de mon enfance étaient-ils démoniaques ? J'ai l'impression de sentir l'avant-goût du cauchemar que je risque de subir sous l'influence du yagé, dans cette toujours effrayante quête de la vérité.

J'avale ma potion en trois gorgées ; on dirait du Fernet-Branca, en plus astringent.

Les effets du Daime sont supposés se faire sentir quelques minutes après l'absorption de la première dose et durer environ

deux heures. D'autres doses renouvellent les effets avec la même intensité, ou plus.

De retour à ma chaise, je me pose des questions sur tous les avertissements de mes amis et de mes parents, qui me conseillaient de ne pas prendre la potion.

Ayant lu Alex Polari, je me souviens qu'avant d'avoir des visions l'apprenti traverse une étape de folie, dont la principale caractéristique est la peur. Les premières visions sont submergées par la mort et la destruction, une sorte de test pour vérifier si le novice est assez fort pour voyager dans le monde des esprits, épreuve assez analogue à l'initiation franc-maçonnique. Et, puisque ce qui se passe de ce côté-ci de la réalité n'est qu'une pâle copie de ce que l'on voit de l'autre côté, les dangers d'un voyage là-bas exigent la présence à tous les rituels d'un maître chaman doté d'une grande stabilité mentale et d'une grande force de caractère. Typiquement, les premiers moments sont accompagnés de nausées, de vomissements, de diarrhée, d'une dépression intense et d'anxiété.

La mélopée reprend, pour la plus grande partie en portugais, parfois en anglais. Une femme rousse, la trentaine, assise presque en face de moi, s'empare d'un seau et se met à vomir. Ses haut-le-cœur sonnent comme le feulement d'une bête sauvage dans la jungle. Elle vomit, et vomit, tandis que l'une des assistantes retient ses cheveux pour éviter qu'ils soient souillés.

On m'a dit que les vomissements sont une étape principale du processus d'apprentissage Daime, permettant de libérer le passé. Comme le dit Alex Polari, «vous seul pouvez vous défaire de votre ancienne identité – les enveloppes de l'ego, de la personnalité, du déséquilibre psychique et des obstacles spirituels – qui a servi autrefois de coquille protectrice pour vous différencier du monde spirituel... Le Daime accélère les processus de la psyché et dissout même les carcans émotionnels les plus chroniques, qui restreignent la capacité d'un individu de voir, de sentir, et d'être son vrai moi.»

Le Daime vous oblige à vous regarder vous-même, particulièrement ceux de vos aspects que vous préférez ne pas voir. Nous

voir tels que nous sommes réellement peut être douloureux, et la douleur, comme le souligne Polari, « est généralement proportionnelle à la résistance que nous opposons au maître qui veut nous montrer notre propre image ».

Pour le Daime, le concept de guérison est holistique – corps, mental et esprit sont traités comme un organisme unifié. Pour Walter Andritzky, la vision holistique et la confrontation avec le véritable moi qui est obtenue à l'aide du Daime constituent « la quintessence de la thérapie hallucinogène », tandis que la thérapie analytique conventionnelle offre seulement des aperçus fragmentaires et partiels des aspects particuliers du moi. Le Daime ouvre une porte nous permettant d'apercevoir nos précédentes incarnations et de les comprendre dans le contexte de la vie présente, autrement dit, il nous fait comprendre notre karma.

Un homme costaud, dans la cinquantaine, passe devant moi pour tomber à genoux et vomir dans l'un des seaux, avec un haut-le-cœur encore plus bestial. La femme rousse gémit, son visage blanc comme la craie, un masque. Une autre femme, jeune, chevelure brune et robe blanche en gaze, est conduite par les assistants à un matelas, où elle est couchée et recouverte d'un drap.

Maintenant, toutes les chaises ont été écartées pour la danse : un-deux-trois pas à droite, un-deux-trois pas à gauche, la mélopée rythmique est puissante, les chanteurs, hommes et femmes, y participant avec une passion croissante.

Selon Gary Dale Richman, un aficionado du Daime, les hymnes jouent un rôle important durant les « passages » psychologiques difficiles traversés par les novices, maintenant ceux-ci sur la voie, car chaque hymne se réfère aux principes et aux enseignements de la doctrine. « Les hymnes aident à traduire les visions les plus mystérieuses et les plus énigmatiques en un langage familier, nous permettant ainsi d'être les témoins d'un type de savoir différent, qui normalement ne peut pas tromper la vigilance de la raison. »

Pour E. J. M. Langdon, professeur à l'université fédérale de Santa Catarina, à Florianopolis (Brésil), auteur de nombreux articles sur

l'utilisation rituelle du yagé, les esprits ont leurs propres dessins et chansons, qu'ils enseignent au buveur de yagé quand celui-ci arrive à les voir. Chaque apprenti tente d'avoir autant de visions et d'apprendre autant de chansons que possible. « En développant son répertoire, l'apprenti augmente dans la même proportion son pouvoir sur les esprits qu'il connaît déjà et qu'il peut manipuler. »

La danse, disent-ils, joue un rôle important, en créant un fort courant spirituel parmi les participants. Elle est analogue à la préparation de la pâte à pain, l'énergie étirée et pétrie devenant presque visible en se condensant et en se répandant autour de la congrégation.

J'ai commencé à ressentir une douleur au cœur, et j'ai l'impression de perdre un peu la sensibilité dans les mains – signe habituel de stress, qui semble affecter mon cœur. S'en inquiéter ne fait qu'accroître le stress.

Presque trois heures sont passées. Une demi-douzaine d'hommes et de femmes ont soit vomi, soit ont été couchés sur les matelas à l'entrée de l'église.

Le moment est venu de prendre la seconde dose. Je cherche mon mentor pour lui parler de mes symptômes et lui demander s'il pense qu'il est sage pour moi de boire plus de yagé.

Il me dit qu'il va consulter le Brésilien. Presque tout le monde a eu une seconde dose au moment où mon mentor m'emmène près du chef brésilien. La femme traduit. Quand elle entend quel est mon problème, elle éclate de rire. Il n'y a pas à s'inquiéter! Elle a eu trois crises cardiaques et une tumeur au cœur. Le Daime, m'assure-t-elle, est bon, très bon, pour le cœur.

Encouragé ainsi, je m'approche de l'autel et j'avale ma seconde dose. Encore plus de chansons. De retour à ma place, je commence à me sentir bizarre. Si je ferme les yeux en reposant mon front dans mes mains, je vois de fines lignes tire-bouchonnantes, d'un écarlate brillant, contre un vide palpable très sombre, tournant dans des motifs qui remplissent l'écran. Ce n'est pas désagréable,

c'est même assez attirant, un mouvement en spirale sur une très petite échelle, une sorte de paraphrase du monde subatomique.

Mais je m'inquiète maintenant à l'idée de perdre mon contrôle, ainsi que de l'arrivée imminente des visions déplaisantes. Quand j'abaisse mon regard sur mes mains, celles-ci se transforment en pattes de jaguar, et je sens leur grande énergie lorsque je déploie les griffes. Ma bouche s'ouvre, dans un grognement qui montre mes crocs.

Il vaut mieux rester lucide, je pense, et j'invoque mon ange gardien, afin qu'il me garde sain d'esprit et sobre.

Maintenant, tout le monde vomit autour de moi. D'autres matelas sont installés devant l'entrée pour recevoir plus de femmes, gémissant et faisant des gestes étranges, pliant les bras et les jambes, caressant leur estomac distendu. Les hommes, bien qu'en moindre nombre, étendus aussi sur des matelas, ont pour la plupart perdu connaissance.

Devant moi, un homme d'environ quarante ans, avec un visage très ridé – allemand ou néerlandais, je ne suis pas certain de sa nationalité – semble ivre, bouge ses bras et ses jambes au hasard sur la musique, comme s'il ne savait pas vraiment ce qu'il fait. D'autres, les yeux fermés, semblent perdus dans des rêves, bougeant rythmiquement sur la mélodie ou faisant des mouvements bizarres avec leur tête.

J'ai peur que mes visions commencent. Je garde les yeux ouverts et je remercie le ciel, en les fermant brièvement, de percevoir encore le fond noir familier auquel je peux avoir recours. Je suis bien décidé à ne pas vomir.

Nous y sommes depuis presque quatre heures. Il y a une pause, et des cigarettes de marijuana passent d'un convive à un autre. Bientôt, plus d'une centaine de dévots tirent des bouffées de marijuana en inspirant profondément. Lentement, la nef est envahie d'une pâle fumée bleue qui monte vers les lampes à arc, remplissant l'église jusqu'aux chevrons de nuages inquiétants, presque vivants.

Je ne prends qu'une courte bouffée. Je n'en aime pas le goût et la façon dont la fumée me gratte la gorge, et je n'aime pas me sentir défoncé. Cependant, cela fait partie du rituel. Les disciples du Daime pensent que la plante agit comme une clé ouvrant un accès plus rapide dans leur esprit pour communier avec la Vierge Marie, « Reine de la forêt tropicale ». D'où le nom qu'ils donnent à la feuille magique : Santa Maria. Les dévots affirment que la fumer accroît la communion avec l'esprit du Daime, un esprit assez analogue à l'esprit de la terre semblable au Christ de Steiner*.

Repus d'inhalations, les dévots continuent à psalmodier.

*Quem nao conhece Santa Maria
E faz uso dela todo dia
Vive sempre em agonia
Mas agora chegou como eu queria.*

Celui qui ne connaît pas Santa Maria
Celui qui ne l'utilise pas tous les jours
Vit pour l'éternité dans l'angoisse.

La dernière ligne m'échappe lorsque j'essaie de visualiser de quelle façon la véritable Madone pourrait apparaître. L'art médiéval et celui de la Renaissance sont quelque peu éloignés de la vérité. Ce qui apparaît à Lourdes ou à Medjugorje est-il « réel », ou s'agit-il d'une suggestion collective ? La Madone doit-elle vraiment endosser les atours d'une Nazaréenne ? Je vois Isis, nue, souriant tendrement, indiquant son mont de Vénus et son orifice créateur éclatant, entrée et sortie du vide éternel.

* Selon l'explication qu'Easton donne du concept de Steiner, le Christ, après son incarnation, sa mort et sa résurrection, est devenu l'esprit de la Terre : « Le pain et le vin, les fruits de la terre, sont réellement son corps et son sang. » Cette vérité n'est pas symbolique, dit Easton, mais est un fait extrêmement réel, et si nous voulons avoir une relation consciente avec la Terre, nous devons savoir qu'en bâtissant cette relation nous accomplissons ce qu'on pourrait appeler un devoir chrétien, dans le sens le plus profond de ce terme.

Tout autour de moi, les hommes en sont aux divers stades de l'ivresse. J'essaie de les imaginer tous comme des frères, de voir à travers leurs yeux. C'est difficile. Je me sens détaché et seul. D'une certaine façon, je veux garder mon individualité, je ne veux pas me perdre dans la vision commune, je ne veux pas devenir un automate dans un hébètement hypnotique dirigé par quelqu'un d'autre. J'en conclus que, si je veux devenir clairvoyant, si je veux voir le monde des esprits, je le ferai en suivant avec assiduité les indications détaillées de Steiner, retenant autant que possible de ma lucidité, attendant que le monde spirituel se manifeste de son plein gré. Ce raccourci ne m'attire pas. Mais je me rends alors compte que je suis blindé contre le changement et que je suis peut-être en train de lutter précisément contre ce qui est bon pour moi.

Brusquement, je vois un autre aspect de mon cauchemar induit par le protoxyde d'azote. L'idée que l'Univers entier communique avec l'intérieur de nos corps et esprits fait partie de la tradition religieuse ésotérique depuis des milliers d'années. Quand je me souviens que mon seul recours contre l'horreur du protoxyde d'azote a été de m'y abandonner et de le laisser faire le pire, j'en conclus que ma peur de perdre conscience est futile. Tout ce que je peux faire est de passer d'un niveau de conscience à un autre, car il n'y a pas vraiment d'échappatoire, ni par les drogues, ni par l'accident, ni par la mort. Tout est ici et maintenant, pour l'éternité. Steiner le dit, en parlant de la conscience : c'est tout ce qui existe. L'Univers est la conscience, et chacun d'entre nous en fait partie, peut-être holographiquement. Donc, comme l'affirme Polari, « une fois que nous faisons l'expérience de l'irréfutable sensation de l'Univers qui est en nous, la seule conduite possible est de s'abandonner agréablement au savoir que nous sommes l'Univers – en même temps l'ensemble et l'une de ses parties. »

C'est un concept difficile pour un enfant de neuf ans, et même pour un sage de quatre-vingt-dix ans, ne laissant qu'un seul choix : faire aux autres ce qu'on voudrait que les autres nous fassent

– nous aimer et nous admirer. L'apôtre Paul l'a affirmé après son combat avec la lumière sur la route de Damas: « Toute la loi est dans un seul mot: aime ton prochain comme toi-même. »

Sortant dans la fraîche nuit néerlandaise, je me suis approché d'un grand tilleul, majestueux sous l'éclat de la lune. Je pouvais sentir avec mes mains la vie éthérique coulant dans son tronc, mais je me suis rendu compte qu'avant de pouvoir vraiment voir son esprit et communiquer avec celui-ci, je devais me débarrasser de beaucoup d'obscurité – le moyen restait à choisir, Daimé, Steiner, ou un autre.

Une chose est sûre: je ne serais plus le même dans cette vie.

Épilogue

En dernière analyse, le remède pour la planète et celui pour nos âmes individuelles est manifestement le même : l'initiation à la clairvoyance, pour tous sans exception. Dans les anciens mystères, le travail était plus facile pour l'hiérophante, qui emmenait le corps éthérique du candidat, accompagné de son corps astral, dans un voyage de trois jours et demi dans le monde spirituel. Pendant ce temps, l'ego du candidat restait dans son corps physique, dans un sommeil pareil à la mort, exempt de conscience. Steiner, citant les archives akashiques, décrit ce processus à l'époque atlantéenne, quand le lien plus distendu entre le corps éthérique et le corps physique permettait à l'initiateur de détacher le corps éthérique du candidat. Le candidat accédait ainsi à la sagesse et à la vision clairvoyante de l'hiérophante – l'ego de l'initiateur lui révélait le monde spirituel. L'ego éveillé du candidat pouvait accéder à cette vision, que son corps astral imprimait sur son corps éthérique. Le candidat réalisait ainsi qu'il n'était pas uniquement un corps, mais aussi un esprit demeurant réellement dans le monde spirituel, ne formant qu'un avec l'Esprit qui soutend l'ensemble de la création.

Au fur et à mesure que le corps éthérique s'est fondu davantage dans le corps physique, pour séparer les deux il fallait une expérience de mort imminente, d'où l'initiation par submersion

prolongée dans l'eau de Jean-Baptiste. De nos jours, dit Steiner, il est possible de devenir clairvoyant sans détacher le corps éthérique, par une initiation rosicrucienne ou chrétienne. Le candidat reste entièrement conscient en accédant aux mondes spirituels. Avec un peu de chance, l'ensemble du genre humain pourra avoir accès à cet état, et par là à toute la hiérarchie des êtres spirituels. Si on souscrit à l'idée de Steiner selon laquelle les œuvres de ces êtres sont réellement ce que les hommes de science appellent les « lois de la nature », il serait possible d'unifier leurs efforts avec les nôtres et de faire revenir cette planète à son juste état de Jardin d'Éden, prospère et salubre. Mais le temps qui nous est imparti tire à sa fin.

Le moment d'agir semble venu lorsque 1 500 hommes de science parmi les plus importants du monde, y compris une centaine de lauréats du prix Nobel, lancent une mise en garde pressante (comme ils l'ont fait à Atlanta en 1992) à propos de l'imminence d'une crise, alors que la disparition des écosystèmes naturels est sur le point d'atteindre des niveaux catastrophiques avec l'extinction de plus d'un cinquième des espèces végétales et animales existantes, ce qui pourrait rendre notre planète impropre à la vie. Pourtant, l'establishment continue à faire la sourde oreille.

L'idée que quelques nababs peuvent se permettre délibérément de détruire la planète par simple lucre semblerait absurde sans l'avertissement de Steiner qu'Ahriman (qu'il compare à Mammon et à Méphistophélès) demeure dans l'or. Si on ne fait rien pour endiguer cette marée, le résultat sera une « guerre totale » dont seulement quelques-uns réchapperont – les moyens n'en sont pas précisés – pour repeupler une planète réincarnée et redéveloppée, prédit Steiner.

Pour lui, nous devons apprendre à transformer la nature en développant nos talents intérieurs, en coopérant avec le monde des esprits. Les êtres humains n'ont plus à dépendre des dons de la nature. Nous sommes des artistes créatifs, nous pouvons façonner

et transformer la nature en devenant d'abord des artisans de l'inanimé – témoins la transformation du minerai en Rolls Royce et du marbre en une *Pietà* ou un Taj Mahal – avant de poursuivre pour devenir les artisans de tout ce qui est vivant, plantes, animaux et humains, qui, tels qu'ils existent aujourd'hui, « ne sont que les germes de ce qu'ils sont destinés à devenir ».

Pour les anthroposophes, le monde n'est pas tissé des atomes dont parlent les hommes de science, mais « du matériel dont sont faits les rêves », de l'imagination consciente. Le véritable être universel, dit Steiner, émerge non pas de la matière inanimée, mais de la pensée vivante. « Tout comme la glace est de l'eau gelée, le monde matériel est de la pensée figée. Ce que vous pensez aujourd'hui, c'est ce que vous serez demain. »

En leur qualité de créateurs artistiques, les êtres humains peuvent apprendre à bâtir avec les atomes, en utilisant la puissance de la pensée. « Quand l'homme apprendra à penser directement dans l'atome minéral, quand il comprendra comment utiliser ce qui existe dans l'atome et comment mettre celui-ci au service de tous, il sera alors capable de transformer la nature par sa propre spiritualité. » Il ne faut pas oublier que « les êtres spirituels possédaient à l'origine les imaginations, les inspirations et les intuitions – les idées et les pensées – d'après lesquelles a été créé le monde qui nous entoure ». Maintenant, c'est notre tour.

Pour la doctrine anthroposophique, le véritable but du déploiement du cosmos est de faciliter la manifestation de l'humanité, de permettre à celle-ci de développer la conscience de son ego. Les mondes divins offrent aux êtres humains la possibilité d'atteindre la liberté spirituelle qui nous permettra par la suite de diriger nous-mêmes notre future évolution.

Suivre cette voie en prenant pour unique guide les visions clairvoyantes de Steiner, sans autre lumière que la bougie de sa science spirituelle, est un saut dans l'inconnu. Mais la mort l'est aussi. Pour Steiner, la mort est un simple intermède entre

des vies successives, qui permet de se préparer pour la reprise suivante. Quand Steiner parle de mort, il met particulièrement en garde contre le fait de se retrouver dans cet état sans bénéficier de sa description prophétique, de son décor, de ses habitants et du comportement qui est attendu des nouveaux arrivants. Il compare la situation à la recherche d'une adresse dans une ville inconnue, dont on ne possède pas le plan. Mais c'est maintenant une ville dans laquelle on se retrouve soi-même ; c'est l'Univers – un lieu qui est tout aussi énigmatique qu'il l'était avant que Kepler, Newton et Einstein y aient découvert leurs lois.

Comme le souligne Hodson, on n'a que peu de connaissances scientifiques concernant l'origine, le but, l'objectif et les relations mutuelles de l'Univers et de l'humanité. Des sources scientifiques fiables admettent que nous n'avons aucune idée du pourquoi de l'existence de l'Univers, de ses origines, de son créateur, de sa destination, de son développement – aléatoire ou piloté.

Une attitude juste envers la science admettra que son savoir est illusion, affirme Steiner. « Plus de connaissance, plus de sagesse et plus de vérité sont à trouver dans les mythes véritablement anciens, les contes de fées et les légendes, que dans l'érudition abstraite et la science actuelle. »

D'où l'importance de Leadbeater et d'Annie Besant, qui ont validé les bases scientifiques de la sagesse ancienne à l'aide de leurs pouvoirs siddhi. Néanmoins, pour résoudre la dichotomie entre la science moderne et la sagesse ancienne, la gnose, on doit devenir clairvoyant, que ce soit par des exercices de méditation ou par un brusque saut.

C'est là que se trouve la difficulté : le vide. Pour devenir un véritable initié, on doit apprendre à manipuler le vide. L'initié Ouspensky, disciple russe de Gurdjieff, est formel à propos de ce « terrible voyage précédant l'initiation » : « Rien n'existe. Une petite âme malheureuse est suspendue dans un vide infini. Puis même ce vide disparaît ! Il n'y a plus que l'infini. » Ouspensky notait déjà

dans son *Tertium Organum* que le protoxyde d'azote stimulait la conscience mystique d'une façon extraordinaire. « Strate de vérité après strate de vérité semblaient se révéler à celui qui l'inhalait. » Et il cite une personne ayant fait cette expérience: « Aucun mot ne peut exprimer la certitude inégalable qu'on est en train de réaliser l'action adamique primordiale de la vie. »

Avant Ouspensky, Steiner pose en principe sa solution pour le vide, en notant qu'on ne trouve pas beaucoup de mentions dans la littérature philosophique à propos de gens ressentant cette terreur devant un abysse infini ou la surpassant. Son remède: on doit être capable d'affronter la peur du vide insondable, ce vide sans fin, on doit pouvoir faire l'expérience d'un environnement totalement saturé de peur et de terreur et en même temps vaincre ces sentiments par la fermeté et la certitude intérieure de son propre être.

Pour ce faire, Steiner propose deux modalités: la compréhension des Évangiles et l'entrée dans les mondes spirituels « avec une anthroposophie authentique », cette dernière modalité conduisant, dans sa terminologie, à la première.

Une personne qui comprend réellement les Évangiles – en se plongeant au plus profond de ce qui peut être ressenti intérieurement à leur contact plutôt qu'à la façon dont les théologiens modernes en parlent – « emporte quelque chose avec elle dans l'abysse qui s'étend à partir d'un seul point et remplit entièrement le vide d'un sentiment de courage... Si lorsque nous sommes obligés de faire face au vide terrifiant nous emportons avec nous soit les Évangiles, soit l'anthroposophie, nous ne pouvons pas nous égarer ou nous noyer dans l'abysse infini ».

Pour pénétrer dans les mondes supérieurs, le conseil de Steiner est simple: « L'être humain peut approcher les mondes supérieurs seulement à travers un sentiment intensifié d'abandon de soi. L'âme doit être vide et capable d'attendre calmement ce qu'elle peut recevoir du monde illimité, éternel, immatériel, immuable, secret et caché. »

Pour ceux qui survivent à l'épreuve et découvrent leur vision clairvoyante, la récompense sera de reconnaître dans le corps éthérique de la planète non pas Ahriman ou Lucifer, mais l'Esprit solaire, le Christ, tel que le décrivent les disciples buveurs d'ayahuasca d'Irineu. Pour Steiner, la seconde venue n'est pas la réapparition de l'Esprit solaire en personne, mais un éveil progressif de la vision clairvoyante chez les êtres humains, qui leur permettra d'apercevoir par un regard spirituel le Christ éthérique, maître spirituel de la planète.

Composition : Soft Office

Achevé d'imprimer en juin 2018
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : juin 2018
Numéro d'impression : 805343

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

SAVEZ-VOUS QUI VIT RÉELLEMENT DANS LA NATURE ?

Cet ouvrage est un voyage fascinant dans le monde rayonnant et animé des esprits de la nature, ces puissances vives qui sont au-delà de notre perception ordinaire, mais qui influencent profondément notre réalité physique.

Par son approche nouvelle et souvent surprenante de ces esprits, l'auteur, Peter Tompkins, nous convainc de l'existence des fées, des gnomes et des farfadets jusqu'aux quarks et bosons. Nous découvrirons alors que la communion avec les plantes et la nature peut être concrète plutôt que métaphorique. D'autant plus qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps – la dégradation des écosystèmes naturels et l'extinction des espèces animales et végétales approchant du point de non-retour.

Ce livre transformera radicalement la façon dont vous percevez et traitez le monde qui vous entoure.

PETER TOMPKINS (1919-2007), diplômé de Harvard, de l'université Columbia et de la Sorbonne, fut correspondant de guerre pour de nombreux journaux en Europe et en Afrique durant la Seconde Guerre mondiale. Il est l'auteur de nombreux livres dont *La Vie secrète des plantes*, paru chez le même éditeur.

978-2-8132-1753-0 22,90 €

